

CHEF - D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

P. & T. CORNEILLE.

T A B L E
DES PIÈCES CONTENUES

Dans ce troisieme Volume.

OTHON.

ARIANE.

Le Comte d'ESSEX.

ES



peint par P. Mignard.

gravé par D. Claux.

CHEF - D'ŒUVRES
DRAMATIQUES
D E

P. & T. CORNEILLE,

*AVEC le Jugement des Savans à
la suite de chaque Piece.*

TOME TROISIEME.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXIII.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

GIFT OF

PHILIP HOFER

SEPT. 27, 1938

OTHO N,

TRAGÉDIE.

Tome III.

A

A C T E U R S.

GALBA, Empereur de Rome.

VINIUS, Consul.

OTHON, Sénateur Romain, Amant de Plautine.

LACUS, Préfet du Prétoire.

CAMILLE, Niece de Galba.

PLAUTINE, Fille de Vinius, Amanted'Othon.

MARTIAN, Affranchi de Galba.

ALBIN, Ami d'Othon.

ALBIANE, Sœur d'Albin, Dame d'honneur
de Camille.

FLAVIE, Amie de Plautine.

ATTICUS, } Soldats Romains.
RUTILE, }

La Scene est à Rome dans le Palais Impérial.

OTHON, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

VOTRE amitié, Seigneur, me rendra téméraire ;
J'en abuse, & je sai que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité :
Mais je croirois vous faire une infidélité ,
Si je vous cachois rien de ce que j'entens dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon ,
Othon dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Ninius se réduire à la fille ,
S'attache à ce Consul qui ravage , qui pille ,
Qui peut tout , jel'avoue , auprès de l'Empereur ,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,
Et détruit d'autant plus que plus on le voit croître ,
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

A ij

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache ,
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ,
Et si du Souverain la faveur n'est pour lui ,
Il faut ou qu'il périclisse ou qu'il prenne un appui.
Quand le Monarque agit par sa propre conduite ,
Mes pareils sans péril se rangent à sa suite ,
Le mérite & le sang nous y font discerner ;
Mais quand le Potentat se laisse gouverner ,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires ,
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur ,
A moins que notre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leur inquiétude.
Si-tôt que de Galba le Sénat eut fait choix ,
Dans mon gouvernement j'en établis les loix ,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une armée & toute une Province.
Ainsi je me comptois de ces premiers suivans ;
Mais déjà Vinius avoit pris les devans ;
Martian l'affranchi dont tu vois les pillages
Avoit avec Lacus fermé tous les passages ,
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir ,
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de tems à l'être ,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.

Tragédie.

5

J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre :

J'espérai quelque-tems de m'en pouvoir défendre ,
Mais quand Nymphidius dans Rome assassiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné ,
Que Lacus par sa mort fut Préfet du prétoire ,
Que pour couronnement d'une action si noire
Les mêmes assassins furent encor percer
Varron , & Turpillan , Capiton , & Macer ,
Je vis qu'il étoit tems de prendre mes mesures ,
Qu'on perdoit de Néron toutes les créatures ,
Et que demeuré seul de toute cette Cour ,
A moins d'un protecteur j'aurois bientôt mon tour.
Je choisis Vinjus dans cette défiance ,
Pour plus de sûreté , j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni sœur ni fille à me donner ,
Et d'eux sans ce grand nœud tout est à soupçonner :

ALBIN.

Vos vœux furent reçus ?

OTHON.

Oui , déjà Phyménée

Auroit avec Plautine uni ma destinée ,
Si ces rivaux d'état n'en savoient divertir
Un maître qui sans eux n'ose rien consentir.

ALBIN.

Ainsi tout votre amour n'est qu'une politique ,
Et le cœur ne sent point ce que la bouche explique ?

OTHON.

Il ne le sentit pas , Albin , du premier jour ,
Mais cette politique est devenue amour ,
Tout m'en plaît , tout m'en charme , & mes premiers
scrupules

A iij

Près d'un si cher objet passent pour ridicules.
 Vinius est Consul , Vinius est puissant ,
 Il a de la naissance , & s'il est agissant ,
 S'il suit des favoris la pente trop commune ,
 Plautine hait en lui ces soins de sa fortune ,
 Son cœur est noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu ,
 Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
 La niece de Galba pour dot aura l'Empire ,
 Et vaut bien que pour elle à ce prix on soupire :
 Son oncle doit bien-tôt lui choisir un époux.
 Le mérite & le sang font un éclat en vous ,
 Qui pour y joindre encor celui du diadème. ..

O T H O N.

Quand mon cœur se pourroit soustraire à ce que
 j'aime ,
 Et que pour moi Camille auroit tant de bonté ,
 Que je dusse espérer de m'en voir écouté ;
 Si , comme tu le dis , sa main doit faire un maître ,
 Aucun de nos tyrans n'est encor las de l'être ,
 Et ce seroit tous trois les attirer sur moi ,
 Qu'aspirer sans leur ordre à recevoir sa foi.
 Sur-tout de Vinius le sensible courage
 Feroit tout pour me perdre après un tel outrage ,
 Et se vengeroit même à la face des Dieux ,
 Si j'avois sur Camille osé tourner les yeux.

ALBIN.

Pensez-y toutefois ; ma sœur est auprès d'elle ,
 Je puis vous y servir , l'occasion est belle ,
 Tout autre amant que vous s'en laisseroit charmer ,
 Et je vous dirois plus , si vous osiez l'aimer.

Tragédie.

7

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile ,
Mon cœur tout à Plautine est fermé pour Camille ,
La beauté de l'objet , la honte de changer ,
Le succès incertain , l'infailible danger ,
Tout fait à tes projets d'invincibles obstacles.'

ALBIN.

Seigneur , en moins de rien il se fait des miracles.
A ces deux grands rivaux peut-être il seroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous ,
Et si l'un par bonheur à Galba vous propose. . . .
Ce n'est pas qu'après tout j'en sache aucune chose ,
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi ;
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi ,
Je vous proposerois si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse ,
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur ,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance ,
Et n'en proposeront que de leur dépendance ,
Je sai . . . Mais Vinius que j'apperçois venir . . .

SCENE II.

VINIUS, OTHON, ALBIN.

VINIUS.

LAISSEZ-NOUS seuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE III.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

JE crois que vous m'aimez, Seigneur, & que ma
fille

Vous fait prendre intérêt en toute la famille.

Il en faut une preuve, & non pas seulement

Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant;

Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,

D'un cœur digne en effet de commander à Rome,

Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoi, pour preuve d'amour...

VINIUS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour,

Il faut aimer ailleurs.

Tragédie.

9

OTHON.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

VINIUS.

Je sai qu'à son hymen tout votre cœur aspire ;
Mais elle , & vous , & moi nous allons tous périr ,
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vousme devez , Seigneur , peut-être quelque chose :
Sans moi , sans mon crédit qu'à leurs desseins j'op-
pose,

Lacus & Martian vous auroient peu souffert ;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd ,
Et qui , si votre cœur ne s'arrache à Plautine ,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés
M'ordonner que je change ! Et vous même !

VINIUS.

Ecoutez.

L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée ,
Que jusqu'ici Galba qu'ils obsèdent tous deux
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est. pour vous & moi leur envie & leur
haine ,
Et qu'aujourd'hui , de l'air dont nous nous regar-
dons ,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste ,
Et sur ce fondement , Seigneur , je passe au reste.
Galba vieil & cassé , qui se voit sans enfans ,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans ,

Et qu'on ne peut aimer à servir sous un maître
Qui n'aura pas le tems de le bien reconnoître.
Il voit de toutes parts du tumulte excité ,
Le Soldat en Syrie est presque révolté.
Vitellius avance avec sa force unie ,
Des troupes de la Gaule & de la Germanie ;
Ce qu'il a de vieux corps le souffre avec ennui ;
Tous les Prétoriens murmurent contre lui ,
De leur Nymphidius l'indigne sacrifice ,
De qui se l'immola leur demande justice ;
Il le fait , & prétend par un jeune Empereur
Ramener les esprits & calmer leur fureur.
Il espere un pouvoir ferme , plein , & tranquille ,
S'il nomme pour César un époux de Camille ;
Mais il balance encor sur ce choix d'un époux ,
Et je ne puis , Seigneur , m'assurer que sur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage ,
Et Iacus à Pison a donné son suffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus ,
Mais sans doute il ira du côté de Lacus ,
Et l'unique remede est de gagner Camille.
Si sa voix est pour nous , la leur est inutile ,
Nous ferons pareil nombre , & dans l'égalité
Galba pour cette niece aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en résoudre.
De nos têtes sur eux détourniez cette foudre :
Je vous le dis encor , contre ces grands jaloux
Je ne me puis , Seigneur , assurer que sur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre ,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour
gendre ,
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain ,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

Tragédie.

II

OTHON.

Ah , Seigneur ! sur ce point c'est trop de confiance,
C'est vous tenir trop sûr de mon obéissance.
Je ne prends plus de loix que de ma passion ,
Plautine est l'objet seul de mon ambition ,
Et si votre amitié me veut détacher d'elle ,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.
Que m'importe après tout , si tel est mon mal-
heur ,
De mourir par son ordre ou mourir de douleur !

VINIUS.

Seigneur , un grand courage , à quelque point
qu'il aime ,
Sait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas ,
Et quand on vous l'ôta , vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non , Seigneur , mais Poppée étoit une infidele
Qui n'en vouloit qu'au trône & qui m'aimoit
moins qu'elle.

Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un degré pour monter à celui de Néron ;
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire ,
D'y ménager sa place au hasard de me nuire.
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur ,
Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine & je regne en son ame ,
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme ,
C'est . . . Je n'ose le dire. Il est d'autres Romains ,
Seigneur , qui sauront mieux appuyer vos desseins ,
Il en est dont le cœur pour Camille soupire ,
Et qui seront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis ;
 Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis ?
 Savez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile ?
 Pour moi , que d'autres vœux. . .

VINIUS.

A ne vous rien céler ,
 Sortant d'avec Galba j'ai voulu lui parler ,
 J'ai voulu sur ce point pressentir sa pensée ,
 J'en ai nommé plusieurs pour qui je l'ai pressée ,
 A leurs noms un grand froid , un front triste , un
 œil bas ,

M'ont fait voir aussi-tôt qu'ils ne lui plaisoient pas.
 Au vôtre elle a rougi , puis s'est mise à sourire ,
 Et m'a soudain quitté sans vouloir me rien dire.
 C'est à vous qui savez ce que c'est que d'aimer ,
 A juger de son cœur ce qu'on doit présumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur, & sans Plautine
 L'amour m'est un poison , le bonheur m'assassine ,
 Et toutes les douceurs du pouvoir souverain
 Me sont d'affreux tourmens , s'il m'en coûte sa
 main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie ,
 Si cet excès d'amour nous assuroit la vie ;
 Mais il nous faut le trône , ou renoncer au jour ,
 Et quand nous périrons , que servira l'amour.

OTHON.

Tragédie.

13

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir soupçon nous livre,
Pison n'est point cruel & nous laissera vivre.

VINIUS.

Il nous laissera vivre, & je vous ai nommé !
Si de nous voir dans Rome il n'est point alarmé ;
Nos communs ennemis qui prendront sa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuse suite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'est vu désigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr ou régner.
Le posthume Agrippa vécut peu sous Tibere,
Néron n'épargna point le sang de son beau-frere,
Et Pison vous perdra par la même raison,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Pison.
Il n'est point de milieu qu'en saine politique...

OTHON.

Et l'amour est la seule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a servi, Seigneur, de me nommer,
Vous voulez que je regne, & je ne fais qu'aimer.
Je pourrois savoir plus, si l'astre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober son ame à de si doux appas,
Pour attacher sa vie à ce qu'on n'aime pas !

VINIUS.

Hé bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez, qui fait des loix peut bien faire un divorce,
Du trône on considère enfin ses vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

SCENE IV.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

Non pas, Seigneur, non pas, quoi que le Ciel
m'envoie,

Je ne veux rien tenir d'une honteuse voie,
Et cette lâcheté qui me rendroit son cœur
Sentiroit le tyran, & non pas l'Empereur.
A votre sûreté, puisque le péril presse,
J'immolerai ma flamme & toute ma tendresse,
Et je vaincrai l'horreur d'un si cruel devoir,
Pour conserver le jour à qui me l'a fait voir :
Mais ce qu'à mes desirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne espérance,
Et la vertu qui dompte & bannit mon amour,
N'en souffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'apprête un dur supplice !
Seigneur, & le moyen que je vous obéisse ?
Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tour-
ment,
Quittez vos yeux de pere, & prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite ;
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite,
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous
venger :

Par-là nos ennemis la tiendront redoutable ,
 Et sa perte par-là devient inévitable.
 Je vois de plus , Seigneur , que je n'obtiendrai rien ,
 Tant que votre œil blessé rencontrera le sien ,
 Que le tems se va perdre en répliques frivoles ,
 Et pour les éviter , j'acheve en trois paroles.
 Si vous manquez le trône , il faut périr tous trois.
 Prévenez , attendez cet ordre à votre choix ,
 Je me remets à vous de ce qui vous regarde ;
 Mais en ma fille & moi ma gloire se hasarde ;
 De ses jours & des miens je suis maître absolu ,
 Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
 Je ne crains point la mort , mais je hais l'infamie
 D'en recevoir la loi d'une main ennemie ,
 Et je saurai verser tout mon sang en Romain ,
 Si le choix que j'attends ne me retient la main.
 C'est dans une heure ou deux que Galbá se déclare ,
 Vous savez l'un & l'autre à quoi je me prépare ,
 Résolvez-en ensemble.

S C E N E V.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

ARRÊTEZ donc , Seigneur ;
 Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur ,
 Recevez-en l'exemple , & jugez si sa honte . . .

B ij

PLAUTINE.

Quoi, Seigneur , à mes yeux une fureur si prompte ?
Ce noble désespoir si digne des Romains ,
Tant qu'ils ont du courage , est toujours en leurs
mains ,

Et pour vous & pour moi fût-il digne d'un temple ,
Il n'est pas encor tems de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre , & l'amour nous y doit obliger ,
Pour me sauver un pere , & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée ,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée ,
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas ,
Et m'avance un destin où je ne consens pas ?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme ?
Puis-je sans le trépas. . .

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné

D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné ?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée ,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élèvent au-dessus du commerce des sens.
Plus la flamme en est pure & plus elle est durable ,
Il rend de son objet le cœur inséparable ,
Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé ,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage !
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage !

Madame , permettez que je dise à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour ,
Un amant le souhaite , il en veut l'espérance ,
Et se croit mal aimé , s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi ,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçois.
Quelle gloire à Plautine , ô ciel , de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire ,
Qu'un Héros destiné pour maître à l'univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers ,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il auroit renoncé pour elle au diadème ?

OTHON.

Ah , qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur ,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur !
Si vous m'aimiez , Madame , il vous seroit sensible,
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible,
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme ,
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme ,
Vous en témoignez joie , & vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice !
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice,
Je souffre , & c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir & de le déguiser.
Tout ce que vous sentez , je le sens dans mon ame,
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flamme ,

J'ai même désespoir , mais je sai le cacher ,
 Et paroître insensible afin de moins toucher.
 Faites à vos desirs pareille violence ,
 Retenez-en l'éclat , sauvez-en l'apparence ,
 Au péril qui nous presse immolez le dehors ,
 Et pour vous faire aimer , montrez d'autres transports.

Je ne vous défends point une douleur muette ,
 Pourvu que votre front n'en soit point l'interprete,
 Et que de votre cœur vos yeux indépendans
 Triomphent comme moi des troubles du dedans.
 Suivez , passez l'exemple , & portez à Camille
 Un visage content , un visage tranquille ,
 Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez ,
 Et ne démente rien de ce que vous direz.

OT H O N.

Hélas ! Madame , hélas ! Que pourrai-je lui dire ?

P L A U T I N E.

Il y va de ma vie , il y va de l'Empire ,
 Réglez-vous là-dessus. Le tems se perd , Seigneur ,
 Adieu , donnez la main , mais gardez-moi le cœur ,
 Ou si c'est trop pour moi , donnez & l'un & l'autre ,
 Empörtez mon amour & retirez le vôtre ;
 Mais dans ce triste état si je vous fais pitié ,
 Conservez-moi toujours l'estime & l'amitié ;
 Et n'oubliez jamais , quand vous serez le maître ,
 Que c'est moi qui vous force & qui vous aide à l'être.

OT H O N *seul.*

Que ne m'est-il permis d'éviter par ma mort
 Les barbares rigueurs d'un si cruel effort !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

DIS-MOI donc , lorsqu'Othon s'est offert à Camille ,

A-t-il paru contraint ? A-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?

Comment l'a-t-elle pris , & comment l'a-t-il fait ?

FLAVIE.

J'ai tout vu , mais enfin votre humeur curieuse

A vous faire un supplice est trop ingénieuse.

Quelque reste d'amour qui vous parle d'Othon ,

Madame, oubliez-en, s'il se peut , jusqu'au nom.

Vous vous êtes vaincue en faveur de sa gloire ,

Goûtez un plein triomphe après votre victoire :

Le dangereux récit que vous me commandez

Est un nouveau combat où vous vous hasardez.

Votre ame n'en est pas encor si détachée ,

Qu'il puisse aimer ailleurs sans qu'elle en soit touchée ,

Prenez moins d'intérêt à l'y voir réussir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à se montrer volage ,
Et regardant son change ainsi que mon ouvrage ,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux ,
Qu'on l'accepte , qu'il regne , & tout m'en sera
doux.

FLAVIE.

J'en doute , & rarement une flamme si forte
Souffre qu'à notre gré ses ardeurs. . .

PLAUTINE.

Que t'importe ?

Laisse-m'en le hasard , & sans dissimuler
Dis de quelle manière il a su lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre âme inquiète
En ressent malgré moi quelque gêne secrète.

Othon à la Princesse a fait un compliment
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte , enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace ,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés , ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure ;
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit ,
Jusques dans ses soupirs la justesse régnoit ,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.

Camille sembloit même assez de cet avis ,
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis ,

Je l'ai vu dans ses yeux, mais cette défiance
 Avait avec son cœur trop peu d'intelligence.
 De ces justes soupçons ses souhaits indignés,
 Les ont tout aussi-tôt détruits ou dédaignés,
 Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
 Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
 On a vu par ce peu qu'il laissoit échapper,
 Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper,
 Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
 Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
 Soudain l'avidité de régner sur son cœur
 Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile,
 Mais la civilité n'est qu'amour en Camille,
 Comme en Othon l'amour n'est que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de sa légèreté ?
 Rien de la foi qu'il semble avoir si mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a su rejeter cette fâcheuse idée,
 Et n'a pas témoigné qu'elle fût seulement
 Qu'on l'eût vu pour vos yeux soupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE.

Que son devoir fidele
 Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;
 Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop son cœur,
 Elle l'a renvoyé soudain vers l'Empereur,

Il lui parle à présent. Qu'en dites-vous , Madame ?
Et de cet entretien que souhaitez votre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte , ou qu'il n'obtienne
rien ?

PLAUTINE.

Moi-même à dire vrai je ne le sai pas bien ,
Comme des deux côtés le coup me fera rude ,
J'aimerois à jouir de cette incertitude ,
Et tiendrois à bonheur le reste de mes jours
De n'en sortir jamais & de douter toujours.

FLAVIE.

Mais il faut se résoudre & vouloir quelque chose.

PLAUTINE.

Souffre sans m'alarmer que le Ciel en dispose ;
Quand son ordre une fois en aura résolu ,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raison cependant cede Othon à l'Empire ,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire ,
Et soit ce grand souhait volontaire ou forcé ,
Il est beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

QUE venez-vous m'apprendre ?
MARTIAN.

Que de votre seul choix l'Empire va dépendre ,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudroit suivre mon choix?

MARTIAN.

Non, mais de son conseil nous ne sommes que trois,
Et si pour votre Othon vous voulez mon suffrage ,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec ?

MARTIAN.

Avec des vœux sinceres & soumis,
Qui feront encor plus si l'espoir m'est permis.

PLAUTINE.

Quels vœux & quel espoir ?

MARTIAN.

Cet important service
Qu'un si profond respect vous offre en sacrifice...

PLAUTINE.

Hé bien, il remplira mes desirs les plus doux ;
Mais pour reconnoissance enfin que voulez-vous ?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui ?

MARTIAN.

De vous , Madame

PLAUTINE.

De moi-même ?

MARTIAN.

De vous , j'ai des yeux , & mon ame...

PLAUTINE.

Votre ame , en me faisant cette civilité ,
 Devroit l'accompagner de plus de vérité.
 On n'a pas grande foi pour tant de déférence ,
 Lorsqu'on voit que la suite a si peu d'apparence.
 L'offre sans doute est belle & bien digne d'un prix
 Mais en le choisissant vous vous êtes mépris.
 Si vous me connoissiez, vous feriez mieux paroître.

MARTIAN.

Hélas ! Mon mal ne vient que de vous trop con-
 noître.

Mais vous-même après tout ne vous connoisse-
 pas ,

Quand vous croyez si peu l'effet de vos appas.
 Si vous daigniez savoir quel est votre mérite ,
 Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
 Othon m'en sert de preuve , il n'avoit rien aimé
 Depuis que de Poppée , il s'étoit vu charmé ,
 Bien que d'entre ses bras Néron l'eût enlevée ,
 L'image de son cœur s'en étoit conservée ,
 La mort même , la mort n'avoit pu l'en chasser.
 A vous seule étoit dû l'honneur de l'effacer :

Vo

Vous seule d'un coup-d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir su réduire à de nouveaux souhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets.
Et vous vous étonnez que pour vous je soupire !

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'osiez dire :
Je m'étonne de voir qu'il ne vous souvient plus
Que l'heureux Martian fut l'esclave Icélus,
Qu'il a changé de nom sans changer de visage.

MARTIAN.

C'est ce crime du sort qui m'enfle le courage.
Lorsqu'en dépit de lui je suis ce que je suis,
On voit ce que je vaux voyant ce que je puis.
Un pur hasard sans nous regle notre naissance ;
Mais comme le mérite est en notre puissance,
La honte d'un destin qu'on vit mal assorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en est sorti.
Quelque tache en mon sang que laissent mes ancêtres,

Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois & les secrets conseils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont soumis la terre à notre politique :
Patrobe , Polyclète , & Narcisse , & Pallas
Ont déposé des Rois & donné des Etats ;
On nous élève au Trône au sortir de nos chaînes,
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines,
Et quand l'amour en moi vous présente un époux ,
Vous me traitez d'esclave & d'indigne de vous !
Madame , en quelque rang que vous ayez pu naître,

Tome III.

C

C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.

Vinius est Consul, & Lacus est Préfet,
 Je ne suis l'un ni l'autre, & suis plus en effet,
 Et de ces Consuls & de ces Préfectures
 Je puis quand il me plaît faire des créatures,
 Galba m'écoute enfin, & c'est être aujourd'hui,
 Quoique sans ces grands noms, le premier d'a-
 près lui.

P L A U T I N E.

Pardonnez donc, Seigneur, si je me suis méprise,
 Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autorise,
 Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
 Indigne des honneurs qui suivent votre amour.
 Avoir brisé ces fers fait un degré de gloire
 Au-dessus des Consuls, des préfets du prétoire;
 Et si de cet amour je n'ose être le prix,
 Le respect m'en empêche, & non plus le mépris.
 On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
 Gardoit en vos pareils sa première teinture,
 Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
 Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
 Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
 L'univers a besoin qu'un vrai Héros y monte.
 C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
 Mais à ce que j'apprens ce souhait n'est pas bon.
 Laissons-en faire aux Dieux, & faites-vous justice,
 D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice,
 Cent Reines à l'envi vous prendront pour époux,
 Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

M A R T I A N.

Madame, encore un coup souffez que je vous aime.

Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême,
 Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,
 Suivant qu'il penchera, va faire un Souverain.
 Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée,
 Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée,
 J'aurois pu hasarder quelque chose de plus;
 Ne m'y contraignez point à force de refus.
 Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
 Peut-être ce sera faire plus d'une grace,
 Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.

S C E N E I I I.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

L A C U S.

MADAME, enfin Galba s'accorde à vos souhaits ?

Et j'ai tant fait sur lui que dès cette journée,
 De vous avec Othon il consent l'hyménée.

PLAUTINE, à *Martian*.

Qu'en dites-vous, Seigneur ? Pourrez-vous bien souffrir

Cet hymen que Lacus de sa part vient m'offrir ?

Le grand maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,

Vous qu'on voit après lui le premier de l'Empire ?

Dois-je me ravalier jusques à cet époux ?

Ou dois-je par votre ordre aspirer jusqu'à vous ?

L A C U S.

Quelle énigme est-ce-ci, Madame ?

Sa grande ame
 Me faisoit tout-à-l'heure un présent de sa flamme ,
 Il m'assuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendrait ,
 Et disoit à demi qu'un refus nous perdroit.
 Vous m'osez cependant assurer du contraire ,
 Et je ne fais pas bien quelle réponse y faire.
 Comme en de certains tems il fait bon s'expliquer ,
 En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
 Grands Ministres d'Etat , accordez-vous ensemble ,
 Et je pourrai vous dire après ce qui m'en semble.

S C E N E I V.

L A C U S , M A R T I A N.

L A C U S.

Vous aimez donc Plautine , & c'est-là cette fois
 Qui contre Vinus vous attachoit à moi ?

M A R T I A N.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque
 charme ,

Y trouvez-vous, Seigneur , quelque sujet d'alarme ?
 Le moment bienheureux qui m'en feroit l'Epoux ,
 Réuniroit par moi Vinus avec vous.

Par là de nos trois cœurs l'amitié ressaisie
 En déracineroit & haine & jalousie.

Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi ,
 Auroit pour nœud commun son gendre en votre
 ami ,

Et quoi que contre vous il osât entreprendre. . . .

L A C U S.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre;
Et c'est un foible appui des intérêts de Cour,
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée,
Elle choisit ses tems, & les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-même êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne?
Apprenez que des cœurs séparés à regret,
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes,
Il fait comme aux maris on arrache les femmes.
Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle...

M A R T I A N.

J'espere en Vinus, si je n'espere en elle,
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix
Soudain en ma faveur emportera son choix.

L A C U S.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon
pour maître?

M A R T I A N.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

L A C U S.

Ah, pour en être digne, il l'est & plus que tous,
Mais aussi pour tout dire, il en fait trop pour nous,
Il fait trop ménager ses vertus & ses vices,
Il étoit sous Néron de toutes ses délices,

C iij

Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César & juger en Caton.
Tout favori dans Rome & tout maître en Province;
De lâche courtisan il s'y montra grand Prince ,
Et son ame ployante attendant l'avenir ,
Sait faire également sa cour & la tenir.
Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose,
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose ,
Sa main seule départ ses libéralités ,
Son choix seul distribue Etats & dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide ,
Consulte & résout seul , écoute & seul décide ,
Et quoique nos emplois puissent faire de bruit ,
Si-tôt qu'il nous veut perdre , un coup-d'œil nous
détruit.

Voyez d'ailleurs Galba , quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse ;
Nos ordres reglent tout , nous donnons , retran-
chons ,

Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons ;
Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre Cour plus grosse que la sienne,
Et notre indépendance iroit au dernier point ,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point ,
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chute ,
De peur qu'il nousentraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui.
Il nous en faut prendre un qui satisfait des titres
Nous laisse du pouvoir les suprêmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abattu ,
S'il a grande naissance , il a peu de vertu ,

Non de cette vertu qui déteste le crime.
 La probité sévère est digne qu'on l'estime,
 Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien,
 Mais en un Souverain c'est peu de chose ou rien.
 Il faut de la prudence, il faut de la lumière,
 Il faut de la vigueur adroite autant que fière,
 Qui pénètre, éblouisse, & sème des appas. . . .
 Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
 Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'Empire;
 Et saura seulement ce qu'il nous plaira dire.
 Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra
 haut,
 Et c'est-là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le Trône élever un tel homme,
 C'est mal servir l'Etat & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat!
 Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins
 d'éclat?

Faisons nos sûretés, & moquons-nous du reste.
 Point, point de bien public s'il nous devient funeste.
 De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux,
 Ne vivons que pour nous, & ne pensons qu'à
 nous.

Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,
 C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.
 Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout.
 Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
 Vinius en aura lui seul tout l'avantage.
 Comme il l'a proposé, ce sera son ouvrage,

Et la mort , ou l'exil , ou les abaiffemens
Seront pour vous & moi ses vrais remerciemens.

MARTIAN.

O i , notre sûreté veut que Pison domine ,
Obtenez-en pour moi qu'il m'assure Plautine ,
Je vous promets pour lui mon suffrage à ce prix.
La violence est juste après de tels mépris ,
Commençons à jouir par-là de son Empire ,
Et voyons s'il est homme à nous oser dédire.

LACUS.

Quoi , votre amour toujours fera son capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal ?
Hé bien , il faudra voir qui sera plus utile
D'en croire... Mais voici la Princesse Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN ,
ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre ensemble ici fort à propos ,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit que je ne puis vous taire ,
Vous poussez un peu loin l'orgueil du ministère.
On dit que sur mon rang vous étendez sa loi ,
Et que vous vous mêlez de disposer de moi.

MARTIAN.

Nous , Madame.

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéisse,

Moi dont Galba prétend faire une Impératrice ?

LACUS.

L'un & l'autre fait trop quel respect vous est dû.

CAMILLE.

Le crime en est plus grand, si vous l'avez perdu.

Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre ?

MARTIAN.

Ma pensée a voulu s'affurer sur la nôtre,

Et s'étant proposé le choix d'un successeur,

Pour laisser à l'Empire un digne possesseur,

Sur ce don imprévu qu'il fait du diadème

Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne savez-vous point, & Vinius & vous,

Que ce grand successeur doit être mon époux ?

Que le don de ma main suit ce don de l'Empire ?

Galba par vos conseils voudrait-il s'en dédire ?

LACUS.

Il est toujours le même, & nous avons parlé

Suivant ce qu'à tous deux le ciel a révélé.

En ces occasions lui qui tient les Couronnes,

Inspire les avis sur le choix des personnes.

Nous avons cru d'ailleurs pouvoir sans attentat

Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat :

Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous ni lui, pensé qu'à vos affaires,

Et nous offrir Pison c'est assez témoigner. . .

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner ?

Il a de la vertu , de l'esprit , du courage ,
Il a de plus . . .

CAMILLE.

De plus , il a votre suffrage ,
Et c'est assez de quoi mériter mes refus.
Par respect de son sang je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose ?
Othon dont vous savez que Plautine dispose ,
Et qui n'aspire ici qu'à lui donner sa foi ?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle , ou la quitte pour moi ,
Ce n'est pas votre affaire , & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur consent qu'il l'épouse aujourd'hui ,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié ! Dites , ou si l'envie . . .

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme , & je dois avouer
Qu'Othon a jusqu'ici tout lieu de s'en louer ,
Que l'heureux contre-tems d'un si rare service . . .

LACUS.

Madame . . .

CAMILLE.

Croyez-moi , mettez bas l'artifice ,
Ne vous hasardez point à faire un Empereur.
Galba connoît l'Empire , & je connois mon cœur ,

Je fais ce qui m'est propre , il voit ce qu'il doit faire ,
En quel Prince à l'Etat est le plus salutaire .
Si le Ciel vous inspire , il aura soin de nous ,
Et saura sur ce point nous accorder sans vous .

L A C U S .

Si vifon vous déplaît , il en est quelques autres . . .

C A M I L L E .

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres ,
Vous avez de l'esprit , mais j'ai des yeux perçans ,
Je vois qu'il vous est doux d'être les tout-puissans ,
Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute puissance au point qu'elle est venue ;
Mais quant à cet époux , vous me ferez plaisir
De trouver bon qu'enfin je puisse le choisir .
Je m'aime un peu moi-même , & n'ai pas grande
envie
De vous sacrifier le repos de ma vie .

M A R T I A N .

Puisqu'il doit avec vous régir tout l'univers . . .

C A M I L L E .

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois jusqu'en vos cœurs , & m'obstine à me taire ,
Mais je pourrois enfin dévoiler le mystère .

M A R T I A N .

Si l'Empereur vous croit . . .

C A M I L L E .

Sans doute il vous croira .

Sans doute je prendrai l'Epoux qu'il m'offrira ,
Soit qu'il plaise à mes yeux , soit qu'il me choque
en l'ame ,
Il sera votre maître , & je serai sa femme ,

Le tems me donnera sur lui quelque pouvoir ,
 Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
 Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
 Pensez-y.

SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

Ce courroux que Pison nous attire...

LACUS.

Vous vous en alarmez ! Laissons-la discourir ,
 Et ne nous perdons par de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir , plus je vois sa foiblesse.
 Faisons régner Pison , & malgré ce courroux ,
 Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second Acte.

ACTE III

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

Ton frere te l'a dit, Albiane ?

ALBIANE.

Oui, Madame,
Galba choisit Pison, & vous êtes sa femme,
Ou pour mieux en parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon ?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête,
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'Empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'ancêtres,
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres,
Et Pison ne fera qu'un Idole sacré,
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur
gré.

Tome III.

D

Sa probité stupide autant comme farouche ,
 A prononcer leurs loix asservira sa bouche ,
 Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner ,
 Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O Dieux , que je le plains !

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre ,
 Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;
 Mais comme enfin la mort finira son ennui ,
 Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen sur un époux donne quelque puissance.

ALBIANE.

Octavie a péri sur cette confiance.
 Son sang qui fume encor vous montre à quel destin
 Peut exposer vos jours un nouveau Tigillin.
 Ce grand choix vous en donne à craindre deux
 ensemble ,
 Et pour moi plus j'y songe , & plus pour vous je
 tremble.

CAMILLE.

Quel remède , Albiane ?

ALBIANE.

Aimer , & faire voir...

CAMILLE.

Que l'amour est sur moi plus fort que le devoir ?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave ,
 Et qui vous fait encor braver par un esclave :
 Songez à vos périls , & peut-être à son tour
 Ce devoir passera du côté de l'amour.

Bien que nous devons tout aux Puissances suprêmes ,

Madame , nous devons quelque chose à nous-mêmes ,

Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux ,
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il ?

ALBIANE.

S'il vous aime ? Ah , Madame !

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute son ame.

ALBIANE.

On l'a dû croire aussi , mais on s'est abusé ,

Autrement Vinius l'auroit-il proposé ?

Auroit-il pû trahir l'espoir d'en faire un gendre ?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre ?

ALBIANE.

De s'approcher de vous & se faire en la Cour

Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.

De Vinius par-là gagnant la bienveillance ,

Il a su le jeter dans une autre espérance ,

Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain ,

S'il devenoit par vous Empereur de sa main.

Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique ,

En même-tems qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frere jusques-là vous en a répondu.

D ij

CAMILLE.

Tandis tu m'as réduite à faire un peu d'avance ;
 A consentir qu'Albin combattît son silence :
 Et même Vinus , dès qu'il me l'a nommé ,
 A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte ,
 La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
 Il arrête les vœux , captive les desirs ,
 Abaisse les regards , étouffe les soupirs ,
 Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse ,
 Et tel est en aimant le sort d'une Princesse ,
 Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pu
 donner ,

Il faut qu'elle devine & force à deviner.
 Quelque peu qu'on lui die , on craint de lui trop
 dire ,

A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire ,
 Et pour apprivoiser ce respect ennemi ,
 Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
 Voyez-vous comme Othon sauroit encor se taire ,
 Si je ne l'avois fait enhardir par mon frere ?

CAMILLE.

Tu le crois donc , qu'il m'aime ?

ALBIANE.

Et qu'il lui seroit doux
 Que vous eussiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas , que cet amour , croît-tôt ce qu'il souhaite ,
 Envain la raison parle , envain elle inquiete ,
 Envain la défiance ose ce qu'elle peut ,
 Il veut croire , & ne croit que parce qu'il le veut.

Pour Plautine ou pour moi je vois du stratagème,
Et m'obstine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abusée, & c'est moi qui la suis,
Peut-être, & qui me livre à d'éternels ennuis:
Peut-être en ce moment qu'il m'est doux de te
croire,
De ses vœux à Plautine il assure la gloire,
Peut-être. . .

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'EMPEREUR vient ici vous trouver,
Pour vous dire son choix & le faire approuver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la constance,
Il faut une fidele & noble résistance;
Il faut. . .

CAMILLE.

De mon devoir je saurai prendre soin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

QUAND la mort de mes fils désola ma famille ,
Ma niece , mon amour vous prit dès-lors pour fille ,
Et regardant en vous les restes de mon sang ,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de son Empire ,
Quand sous le poids de l'âge à peine je respire ,
A vu ce même amour me le faire accepter ,
Moins pour me seoir si haut , que pour vous y
porter.

Non que si jusques-là Rome pouvoit renaître ,
Qu'elle fût en état de se passer de maître ,
Je ne me crûsse digne en cet heureux moment ,
De commencer par moi son rétablissement :
Mais cet Empire immense est trop vaste pour elle.
A moins que d'une tête un si grand corps chancelle ,
Et pour le nom des Rois son invincible horreur
S'est d'ailleurs si bien faite aux loix d'un Empereur ,
Qu'elle ne peut souffrir après cette habitude ,
Ni pleine liberté , ni pleine servitude.
Elle veut donc un maître , & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex , Rufus , ni moi n'avons causé sa perte ,
Ses crimes seuls l'ont faite , & le Ciel l'a soufferte ;

Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par
l'effet

Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Jusques à ce grand coup un honteux esclavage,
D'une seule maison nous faisoit l'héritage.

Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la souveraineté,
Et laisser après moi dans le Trône un grand
homme,

C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour
Rome.

Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous.
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour Epoux,
Et mon zele s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un, digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang
Ou dans leur alliance à qui laisser ce rang.

Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la Ré-
publique,

Je l'ai fait de Pison, c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus,
Et ces fameux héros dont il suivra la trace,
Joindront de si grands noms aux grands noms de
ma race,

Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere,
Par un tendre respect qui chérit & révere,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix,
Et combien vous m'aimez & combien je vous dois.

Je fais ce qu'est Pison & quelle est sa noblesse ;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit & de Rome & de moi ,
Je tremble à lui promettre & mon cœur & ma foi ;
Et j'avoutraï , Seigneur , que pour mon hyménée ,
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté ,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté ;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude ,
J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude,
Je suis trop ignorante en matiere d'Etat ,
Pour savoir quel doit être un si grand Potentat ;
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul
homme ?

N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?
Et dans tous ses Etats n'en sauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux ?

Néron fit aux vertus une cruelle guerre ,
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre ,
Et si pour nous donner de dignes Empereurs ,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs ,
Il est d'autres Héros dans un si vaste Empire ,
Il en est qu'après vous on se plairait d'élire ,
Et qui sauroient mêler , sans vous faire rougir ,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire ,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire.
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux ,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux ;
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les graces d'un amant & les hauteurs d'un maître ,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour ,

Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa Cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monar-
ques,

Accompagne assez bien leurs plus illustres mar-
ques ;

Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister ,
J'aime à vous obéir , Seigneur , sans contester ,
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose ,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.

Dans cette servitude où se plaît mon desir
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir.

Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire ,
Quand il ne sera plus un mari nécessaire ,
Et son amour pour moi sera plus assuré ,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

G A L B A.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste , il est doux & civil.
Parlez donc , & sans feinte , Othon vous plairoit-il ?
On me l'a proposé , qu'y trouvez-vous à dire ?

C A M I L L E.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'Empire ,
Seigneur ?

G A L B A.

Non , mais depuis consultant ma raison
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable
Nous fera , comme Auguste , un siècle incompara-
ble ,

Où l'autre par Néron dans le vice abîmé
Ramenera ce luxe où sa main l'a formé ,

Et tous les attentats de l'infâme licence ,
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a su se ménager ,
Jusqu'à ce que le tems ait pu l'en dégager.
Qui fait faire sa cour se fait aux mœurs du Prince,
Mais il fut tout à soi quand il fut en Province ,
Et sa haute vertu par d'illustres effets ,
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée ;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée ,
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi ,
On ne fait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire en faveur des Héros de sa race
Qu'il en a les vertus , qu'il en suivra la trace ,
Qu'il en égalera les plus illustres noms ,
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice ,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice ,
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené ,
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vôtre :
Ainsi l'un vous doit tout , & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le soin de m'acquitter vers lui,
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui ,
Vous croirez que Pison est plus digne de Rome ;
Pour ne plus en douter suffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & son Empire , après vous je le croi ,
Mais je doute si l'autre est moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en , un tel doute est bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le siècle infâme ,
Et qui voyant qu'Othon lui ressemble le mieux. . .

CAMILLE.

Choisissez de vous-même , & je ferme les yeux.
Que vos seules bontés de tout mon sort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles ne donnent.
Mais quand vous consultez Lacus & Martian ,
Un époux de leur main me paroît un tyran ;
Et si j'ose tout dire , en cette conjoncture ,
Je regarde Pison comme leur créature ,
Qui régna par leur ordre , & leur prêtant sa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trône où je sois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne; & quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui sache être Empereur ,
Qu'un mari qui le soit , & souffre un gouverneur.

GALBA.

Ce n'est pas mon dessein de contraindre les ames.
N'en parlons plus, dans Rome il fera d'autres fem-
mes

A qui Pison envain n'offrira pas sa foi.
Votre main est à vous, mais l'Empire est à moi.

S C E N E I V.

GALBA , OTHON , CAMILLE , ALBIN ,
ALBIANE.

GALBA.

OTHON , est-il bien vrai que vous aimez Camille ;

OTHON.

Cette témérité m'est sans doute inutile ,
Mais si j'osois , Seigneur , dans mon fort adouci...

GALBA.

Non , non , si vous l'aimez , elle vous aime aussi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices ,
Que je vous en fais don pour prix de vos services.
Aussi-bien qu'à Lacus j'ai accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux ,
L'illustre & digne ardeur d'une flamme si belle
M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour
elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus.
Quand je me prononçois moi-même un prompt
refus ,
Que j'attendois l'effet d'une juste colere ,
Je suis assez heureux pour ne pas vous déplaire ?
Et loin de condamner des vœux trop élevés. . .

GALBA.

Vous savez mal encor combien vous lui devez.

Son

Son cœur de telle force à votre hymen aspire ,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choisissez donc ensemble à communs sentimens ,
Des charges dans ma Cour ou des gouvernemens.
Vous n'avez qu'à parler.

OT H O N.

Seigneur , si la Princesse...

G A L B A.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse.
Je l'ai nommé César pour le faire Empereur ,
Vous savez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu , pour observer la forme accoutumée ,
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille , en faveur de cet heureux lien ,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien ,
Je la fais dès ce jour mon unique héritière.

S C E N E V.

OT H O N , C A M I L L E , A L B I N , A L B I A N E.

C A M I L L E.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entière,
Seigneur , & je voudrois envain la déguiser ,
Après ce que pour vous l'amour me fait ofer.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OT H O N.

Quoi donc , Madame, Othon vous coûteroit l'Em-
pire ?

Tome III.

E

Il fait mieux ce qu'il vaut, & n'est pas d'un tel prix,
 Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
 Il se doit opposer à cet effort d'estime
 Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime ,
 Et par un même effort de magnanimité ,
 Rendre une ame si haute au Trône mérité.
 D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sai point , Seigneur , faire valoir les choses,
 Et dans ce prompt succès, dont nos cœurs sont
 charmés ?

Vous me devez bien moins que vous ne présumez.
 Il semble que pour vous je renonce à l'Empire ,
 Et qu'un amour aveugle ait su me le prescrire ;
 Je vous aime, il est vrai , mais si l'Empire est doux,
 Je crois m'en assurer quand je me donne à vous.
 Tant que vivra Galba , le respect de son âge ,
 Du moins apparemment soutiendra son suffrage ,
 Pison croira régner , mais peut-être qu'un jour
 Rome se permettra de choisir à son tour.
 A faire un Empereur alors quoi qui l'excite ,
 Qu'elle en veuille la race ou cherche le mérite ,
 Notre union aura des voies de tous côtés ,
 Puisque j'en ai le sang , & vous les qualités.
 Sous un nom si fameux qui vous rend préférable ,
 L'héritier de Galba sera considérable ,
 On aimera ce titre en un si digne époux ,
 Et l'Empire est à moi , si l'on me voit à vous.

O THON.

Ah ! Madame , quittez cette vaine espérance
 De nous voir quelque jour remettre en la balance.
 S'il faut que de Pison on accepte la loi ,

Rome , tant qu'il vivra , n'aura plus d'yeux pour moi.

Elle a beau murmurer contre un indigne maître ,
Elle en souffre , pour lâche ou méchant qu'il puisse être.

Tibere étoit cruel , Caligule brutal ,
Claude foible , Néron en forfaits sans égal ,
Il se perdit lui-même à force de grands crimes ;
Mais le reste a passé pour Princes légitimes ,
Claude même , ce Claude & sans cœur & sans yeux
A peine les ouvrit qu'il devint furieux ;
Et Narcisse & Pallas l'ayant mis en furie ,
Firent sous son aveu régner la barbarie.
Il régna toutefois , bien qu'il se fît haïr ,
Jusqu'à ce que Néron se fâcha d'obéir ,
Et ce monstre ennemi de la vertu Romaine
N'a succombé que tard sous la commune haine.
Par ce qu'ils ont osé jugez sur vos refus
Ce qu'osera Pison gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir , lui qui pour vous soupire ,
Que votre hymen chez moi laisse un droit à l'Empire.

Chacun sur ce penchant voudra faire sa cour ,
Et le pouvoir suprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit osa m'ôter Poppée ,
Jugez pour ressaisir votre main usurpée ,
Quel scrupule on aura du plus noir attentat ,
Contre un rival ensemble & d'amour & d'Etat.
Il n'est point ni d'exil ni de Lusitanie
Qui dérobe à Pison le reste de ma vie ,
Et je sai trop la Cour pour douter un moment
Ou des soins de sa haine ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'est-là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide ;
 Le péril , comme un autre , à mes yeux l'intimide ,
 Et pour monter au Trône , & pour me posséder ,
 Son espoir le plus beau n'ose rien hazarder !
 Il redoute Pison ! Dites-moi donc de grace ,
 Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace ,
 Si pour vous & pour lui le Trône eût même appas ,
 Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouser pas ?
 A quel droit voulez-vous que cette haine cesse
 Pour qui lui disputa ce trône & sa maîtresse ,
 Et qu'il veuille oublier , se voyant souverain ,
 Que vous pouvez dans l'ame en garder le dessein ?
 Ne vous y trompez plus , il a vu dans cette ame
 Et votre ambition & toute votre flamme ,
 Et peut tout contre vous , à moins que contre lui
 Mon hymen chez Galba vous assure un appui.

OTHON.

Hé bien , il me perdra pour vous avoir aimée ,
 Sa haine sera douce à mon ame enflammée ,
 Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner ,
 Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.
 Permettez cependant à cet amour sincère
 De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
 En l'état qu'est Pison , il vous faut aujourd'hui
 Renoncer à l'Empire ou le prendre avec lui.
 Avant qu'en décider pensez-y bien , Madame ,
 C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
 Il est mille douceurs dans un grade si haut ,
 Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
 Peu-être en un moment serez-vous détrompée ,
 Et si j'osois encor vous parler de Poppée ,

Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu ,
Et qu'un Trône alluma bien-tôt un autre feu ,
Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle,
Mais vous êtes Princeſſe , & femme enfin comme
elle.

L'horreur de voir un autre au rang qui vous eſt dû ,
Et le juſte chagrin d'avoir trop deſcendu ,
Preſſeront en ſecret cette ame de ſe rendre
Même au plus foible eſpoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout tems ſe fermer ,
Mais l'Empire en tout tems a de quoi les charmer.
L'amour paſſe ou languit , & pour fort qu'il puiſſe
être ,

De la ſoiſ de régner il n'eſt pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne fais quel amour je vous ai pu donner ,
Seigneur , mais ſur l'Empire il aime a raiſonner ,
Je l'y trouve aſſez fort , & même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce ,
Et qu'à ce qu'il me dit touchant un ſi grand choix
Il a daigné penſer un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il eſt ferme & ſincere ,
Qu'il me dit ſeulement ce qu'il n'oſe me taire ,
Mais à parler ſans feinte...

OTHON.

Ah! Madame , croyez..

CAMILLE.

Oui j'en croirai Piſon à qui vous m'envoyez ,
Et vous , pour vous donner quelque peu plus de
joie ,

Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.

E ij

Je n'en suis point jalouse , & le dis sans courroux ,
 Vous n'aimez que l'Empire , & je n'aimois que
 vous.

N'en appréhendez rien , je suis femme & Princeesse ,
 Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse ,
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié
 Pour l'accabler encor de mon inimitié.

S C E N E V I.

OTHON, ALBIN.

O T H O N.

QUE je vois d'appareils , Albin , pour ma ruine !

A L B I N.

Seigneur , tout est perdu , si vous voyez Plautine.

O T H O N.

Allons y toutefois , le trouble où je me voi
 Ne peut souffrir d'avis que d'un cœur tout à moi ,

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

QUE voulez-vous , Seigneur , qu'enfin je vous
conseille ?

Je sens un trouble égal d'une douleur pareille ;
Et mon cœur tout à vous n'est pas assez à soi
Pour trouver un remède aux maux que je prévoi.
Je ne fais que pleurer , je ne fais que vous plaindre.
Le seul choix de Pison nous donne tout à craindre ,
Mon pere vous a dit qu'il ne laisse à tous trois
Que l'espoir de mourir ensemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue & rétractée ,
D'un hommage où la suite a si peu répondu ?
Et d'un trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trône elle étoit adorable ,
Pour vous elle y renonce , & n'a plus rien d'aima-
ble ,

Où ne portera point un si juste courroux ,
La honte de se voir sans l'Empire & sans vous ?

Honte d'autant plus grande & d'autant plus sensible ,

Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible ,
Et que sa main par vous croyoit trop regagner
Ce que son cœur pour vous paroissoit dédaigner.

O T H O N .

Je n'ai donc qu'à mourir , je l'ai voulu , Madame.
Quand je l'ai pu sans crime en faveur de ma flamme ,
Et je le dois vouloir quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille ,
Graces à nos malheurs ce crime est inutile :
Je mourrai tout à vous , & si pour obéir
J'ai paru mal aimer , j'ai semblé vous haïr ,
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas , Madame , à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain ,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

P L A U T I N E .

Bien loin d'en condamner la noble passion ,
J'y veux borner ma gloire & mon ambition.
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie ;
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie ,
J'ai la main aussi ferme & le cœur aussi grand ,
Et quand il le faudra , je fais comme on s'y prend.
Si vous daignez , Seigneur , jusques-là vous contraindre ,
Peut-être espérerois-je en voyant tout à craindre :
Camille est irritée & se peut appaiser.

OTHON.

Ne condamneriez-vous, Madame, à l'épouser !

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense !
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asyle. . .

OTHON.

Ah, courons à la mort,

Où si pour l'éviter il nous faut faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en saurai préférer les plus barbares coups
À l'affront de me voir sans l'Empire & sans vous :
Aux hontes d'un hymen qui me rendoit infâme,
Puisqu'on fait pour Camille un crime de sa flamme,
Et qu'on lui vole un trône en haine d'une foi,
Qu'a voulu son amour ne promettre qu'à moi.
Non, que pour moi sans vous ce Trône eût au-
cuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non pas sans
alarmes,
Et si tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurois porté le Sceptre, & vous auriez régné.
Vos seules volontés, mes dignes souveraines,
D'un Empire si vaste auroient tenu les rênes,
Vos loix. . .

PLAUTINE.

C'est donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu, les moyens d'abord m'ont fait horreur :
Mais je saurai la vaincre, & me donnant moi-
même,
Vous assurer ensemble & vie & diadème,

Et réparer par-là le crime d'un orgueil ,
Qui vous dérobe un Trône , & vous offre un
cercueil.

De Martian pour vous j'aurois eu le suffrage ,
Si j'avois pu souffrir son insolent hommage ,
Son amour. . . .

OT H O N.

Martian se connoîtroit si peu ,
Que d'oser. . . .

P L A U T I N E.

Il n'a pas encore éteint son feu :
Et du choix de Pison quelles que soient les causes ,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des
choses.

OT H O N.

Vous vous ravaleriez jusques à l'écouter ?

P L A U T I N E.

Pour vous j'irai , Seigneur , jusques à l'accepter.

OT H O N.

Consultez votre gloire , elle saura vous dire. . .

P L A U T I N E.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OT H O N.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés...

P L A U T I N E.

A droit de me charmer s'il fait vos sûretés.

OT H O N.

En concevez-vous bien toute l'ignominie ?

P L A U T I N E.

Je n'en puis voir , Seigneur , à vous sauver la vie.

OT H O N.

L'épouser à ma vue , & pour comble d'ennui.

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille , ou je me donne à lui.

OTHON.

Périfions , périfions , Madame , l'un pour l'autre ,
Avec toute ma gloire , avec toute la vôtre ,
Pour nous faire un trépas dont les Dieux foient
jaloux ,

Rendez-vous toute à moi , comme moi tout à vous ;
Ou fi pour conſerver en vous tout ce que j'aime ,
Mon malheur vous obſtine à vous donner vous-
même ,

Du moins de votre gloire ayez un ſoin égal ,
Et ne me préférez qu'un illuſtre rival.
J'en mourrai de douleur , mais j'en mourrois de
rage ,

Si vous me préféreriez un reſte d'eſclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

AH, Seigneur ! empêchez que Plautine. . .

VINIUS.

Seigneur ,

Vous empêcherez tout ſi vous avez du cœur.
Malgré de nos deſtins la rigueur importune ,
Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous ?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah, Seigneur ! plus d'Empire, à moins qu'avec
Plautine.

VINIUS.

Saisissez-vous d'un Trône où le Ciel vous destine,
Et pour choisir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux destins aidez à s'accomplir.

L'armée a vu Pison, mais avec un murmure
Qui sembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'in-
jure,

Galba ne l'a produit qu'avec sévérité,
Sans faire aucun espoir de libéralité.

Il pouvoit sous l'appas d'une feinte promesse,
Jeter dans les soldats un moment d'allégresse ;
Mais il a mieux aimé hautement protester
Qu'il savoit les choisir, & non les acheter.
Ces hautes duretés à contre-tems poussées,
Ont rappelé l'horreur des cruautés passées,
Lorsque d'Espagne à Rome il fema son chemin,
Des Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée ;
Aussi durant le tems qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom,
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes & l'Empire

COURTIS

Courez donc à la place où vous les trouverez ,
Suivez-les dans leur camp & vous en assurez ,
Un tems bien pris peut tout.

OT H O N.

Si cet astre contraire

Qui m'a...

V I N I U S.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire,
Un moment de séjour peut tout déconcerter ,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OT H O N.

Avant que de partir souffrez que je proteste...

V I N I U S.

Partez , en Empereur vous nous direz le reste.

S C E N E I I I.

V I N I U S , P L A U T I N E.

V I N I U S.

C E n'est pas tout , ma fille , un bonheur plus
certain ,
Quoi qu'il puisse arriver met l'Empire en ta main.

P L A U T I N E.

Flattez-vous Othon d'une vaine chimere ?

V I N I U S.

Non , tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport
sincere ;

Tome III.

F

Je crois te voir régner avec ce cher Othon ,
 Mais n'espere pas moins du côté de Pison ;
 Galba te donne à lui. Piqué contre Camille
 Dont l'amour a rendu son projet inutile ,
 Il veut que cet hymen punissant ses refus ,
 Réunisse avec moi Martian & Lacus ,
 Et trompe heureusement les présages sinistres
 De la division qu'il voit en ces Ministres.
 Ainsi des deux côtés on combattra pour toi ,
 Le plus heureux des Chefs t'apportera sa foi ,
 Sans part à ses périls tu l'auras à sa gloire ,
 Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi , mon cœur par vous-même à ce héros
 donné ,

Pourroit ne l'aimer plus s'il n'est point couronné,
 Et s'il faut qu'à Pison son mauvais sort nous livre,
 Pour ce même Pison je pourrois vouloir vivre ?

VINIUS.

Si nos communs souhaits ont un contraire effet ,
 Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait ,
 Et qui vient de donner Othon au diadème ,
 Pour régner à son tour peut se donner foi-même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort ,
 Dois-je en faire un honteux pour jouir de sa mort ?
 Je me privois de lui sans me vendre à personne ,
 Et vous voulez , Seigneur , que son trépasme donne,
 Que mon cœur entraîné par la splendeur du rang ,
 Vole après une main fumante de son sang ,
 Et que de ses malheurs triomphante & ravie ,
 Je sois l'infâme prix d'avoir tranché sa vie !

Non , Seigneur , nous aurons même sort aujourd'hui ,

Vous me verrez régner ou périr avec lui ;
Ce n'est qu'à l'un des deux que tout ce cœur aspire.

V I N I U S .

Que tu vois mal encor ce que c'est que l'Empire !
Si deux jours seulement tu pouvois l'essayer ,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer ,
Et tu verrois périr mille amans avec joie ,
S'il falloit tout leur sang pour t'y faire une voie .
Aime Othon , si tu peux t'en faire un sûr appui ,
Mais s'il en est besoin aime-toi plus que lui ,
Et sans t'inquiéter où fendra la tempête ,
Laisse aux Dieux à leur choix écraser une tête .
Prends le sceptre aux dépens de qui succombera ,
Et regne sans scrupule avec qui régnera .

P L A U T I N E .

Que votre politique a d'étranges maximes !
Mon amour , s'il l'osoit , y trouveroit des crimes .
Je fais aimer , Seigneur ; je fais garder ma foi ,
Je fais pour un amant faire ce que je dois ,
Je fais à son bonheur m'offrir en sacrifice ;
Et je saurai mourir si je vois qu'il périsse :
Mais je ne fais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de son malheur .

V I N I U S .

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en usage ,
Change de sentimens ou du moins de langage ,
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur ,
Souhaite pour l'amant , & te garde au vainqueur .

F ij

Adieu , je vois entrer la Princesse Camille.
 Quelque trouble où tu sois , montre une ame
 tranquille ,
 Profite de sa faute , & tiens l'œil mieux ouvert
 Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd.

SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

AGREREZ-VOUS , Madame , un fidele service
 Dont je viens faire hommage à mon Impératrice ?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher,
 Mais ce n'est pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorsque Galba vous donne à Pison pour épouse. . .

PLAUTINE.

Il n'est pas encore tems de vous en voir jalouse.

CAMILLE.

Si j'aimais toutefois ou l'Empire ou Pison ,
 Je pourrois déjà l'être avec quelque raison ,

PLAUTINE.

Et si j'aimois Madame ou Pison ou l'Empire ,
 J'aurois quelque raison de ne m'en pas dédire.
 Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le
 mien

Qu'un généreux mépris quelquefois leur sied bien.

Tragédie.

65

CAMILLE.

Quoi , l'Empire & Pison n'ont rien pour vous d'aimable.

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens méprisable ,
Ce qui plaît à vos yeux aux miens semble aussi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler sur vous.

CAMILLE.

Donc si jamais Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadème.

CAMILLE.

Ne peut-on sans le trône être digne de lui !

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles,

Et comme vos ardeurs ont été mutuelles ,
Votre exemple ne laisse à personne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laisse à douter à personne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé sans elle en vos yeux tant d'appas. . .

PLAUTINE.

Toutes les passions ne se ressemblent pas.

CAMILLE.

En effet vous avez un mérite si rare. . .

F iij

P L A U T I N E .

Mérite à part , l'amour est quelquefois bizarre ,
Selon l'objet divers le goût est différend ,
Aux unes on se donne , aux autres on se vend.

C A M I L L E .

Qui connoissoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

P L A U T I N E .

Et qui l'estime assez pour l'élever si haut ,
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut ,
Afin que si mes feux ont ordre de renaître. . .

C A M I L L E .

J'en ai fait quelque estime avant que le connoître,
Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

P L A U T I N E .

Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent , & crois pouvoir sans honte ,
L'ayant de votre main , en tenir quelque compte.

C A M I L L E .

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir ?

P L A U T I N E .

Pour négliger votre ordre il fait trop son devoir.

C A M I L L E .

Il vous a tôt quittée , & son ingratitude. . . .

P L A U T I N E .

Vous met-elle , Madame , en quelqu'inquiétude ?

C A M I L L E .

Non , mais j'aime à savoir comment on m'obéit.

P L A U T I N E .

La curiosité quelquefois nous trahit ,
Et par un demi mot que du cœur elle tire ,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

Tragédie.

67

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.
Si vous saviez quel est mon plus ardent desir. . .

PLAUTINE.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer,
Mais vous savez qu'au vôtre il aime à déferer.

CAMILLE.

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

Sans doute, & toutefois si j'en crois l'apparence...

CAMILLE.

Brifons-là, ce discours deviendrait ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.

SCENE V.

CAMILLE , MARTIAN , ALBIANE ,

CAMILLE.

A ce qu'elle me dit , Martian , vous l'aimez ?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
 Cependant , pour l'Empire , il est à vous encore ,
 Galba s'est laissé vaincre ; & Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

MARTIAN.

Ne défavouez point ce que mon zele a fait.
 Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colere ,
 Et renvoyé Plautine obéir chez son pere.
 Notre nouveau César la vouloit épouser ,
 Mais j'ai su le résoudre à s'en désabuser ,
 Et Galba que le sang presse pour sa famille ,
 Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille ;
 L'un vous rend la couronne , & l'autre tout son
 cœur.

Voyez mieux quelle en est la gloire & la douceur ,
 Quelle félicité vous vous étiez ôtée
 Par une aversion un peu précipitée ;
 Et pour vos intérêts daignez considérer. . .

CAMILLE.

Je vois quelle est ma faute , & puis la réparer ;

Mais je veux , car jamais on ne m'a vue ingrate ,
Que ma reconnoissance auparavant éclate ?
Et n'accorderai rien qu'on ne vous fasse heureux.
Vous aimez , dites-vous , cet objet rigoureux ,
Et Pison dans sa main ne verra point la mienne ,
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la sienne :
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah , Madame , l'hymen a de si douces chaînes ,
Qu'il lui faut peu de tems pour calmer bien des
haines ,
Et du mois mon bonheur sauroit avec éclat
Vous venger de Plautine & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré , cet ingrat , à l'Empire ,
Je l'ai dit & trop haut pour m'en pouvoir dédire ,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans ,
Unit vos plus doux vœux à mes ressentimens ,
Pourme faire ébaucher ma vengeance en Plautine ,
Et l'achever bientôt par sa propre ruine.

MARTIAN.

Ah , si vous la voulez , je sai des bras tous prêts ,
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts. . .

CAMILLE.

Ah , que c'est me donner une sensible joie !
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voie ,
Que je leur donne l'ordre & prescrive le tems.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos desirs soient con-
tens ,

Que lui-même il ait vu l'hymen de sa maîtresse
 Livrer entre vos bras l'objet de sa tendresse ,
 Qu'il ait ce désespoir avant que de mourir :
 Après , à son trépas vous me verrez courir.
 Jusques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
 Du pouvoir qu'on me rend vous pouvez tout at-
 tendre ,
 Allez vous préparer à ces heureux momens ,
 Mais n'exécutez rien sans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE , ALBIANE.

ALBIANE.

Vous voulez perdre Othon ! Vous le pouvez,
 Madame !

CAMILLE.

Que tu pénétries mal dans le fond de mon ame !
 De son lâche rival voyant le noir projet ,
 J'ai su par cette adresse en arrêter l'effet ,
 M'en rendre la maîtresse & je serai ravie
 S'il peut savoir les soins que je prens de sa vie.
 Va me chercher ton frere ; & fais que de ma part
 Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard ,
 A quoi va l'exposer son aveugle conduite ,
 Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
 C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon cour-
 roux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

AH, Madame, apprenez quel malheur nous menace.

Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place
Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Qui qui fait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent ?

RUTILE.

Ils le menent au camp ou plutôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de peuple autour d'eux s'amasser,
Mérit de leur audace & les laisse passer.

CAMILLE.

L'Empereur le fait-il ?

RUTILE.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remède à ce qu'on appréhende,
Son de ces mutins va courir sur les pas,
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse,
Allons presser Galba pour son juste supplice,
Ou courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE,
ALBIANE.

GALBA.

JE vous le dis encor , redoutez ma vengeance ,
Pour peu que vous soyez de son intelligence.
On ne pardonne point en matiere d'Etat ,
Plus on chérit la main , plus on hait l'attentat ,
Et lorsque la fureur va jusqu'au sacrilège ,
Le sexe ni le sang n'ont point de privilège.

CAMILLE.

Cet indigne soupçon seroit bientôt détruit ,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur soupire
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire
S'il en fait sa conquête & vous peut détrôner ,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner ?
Pourrois-je de Pison conspirer la ruine ,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine ?
Croyez mes intérêts si vous doutez de moi ,
Et sur de tels garants assuré de ma foi ,

Tourne

Tournez sur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuste croyance.

G A L B A.

Vinius par son zele est trop justifié.
Voyez ce qu'en un jour il m'a sacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il souhaitoit pour
gendre ,

Je le rends à sa fille, il aime à le reprendre.
Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi ,
Je vous mets en sa place, & l'en trouve ravi ,
Son ami se révolte, il presse ma colere ,
Il donne à Martian Plautine à ma priere,
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux.

C A M I L L E.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose ,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose ,
Et maître de son ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

G A L B A.

Cet hymen toutefois est l'épreuve dernière
D'une foi toujours pure , inviolable , entiere.

C A M I L L E.

Vous verrez à l'effet comment elle agira ,
Seigneur , & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance , & se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître ,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir ,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

G A L B A.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte ,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte,

Tome III.

G

Tourne

Et son feu , qui jamais ne s'éteint qu'à demi ,
 Intéresse un amant autrement qu'un ami.
 J'apperçois Vinius. Qu'on m'amene sa fille.
 J'en punirai le crime en toute la famille ,
 Si jamais je puis voir par où n'en point douter ,
 Mais aussi jusques-là j'aurois tort d'éclater.
 Je vois d'ailleurs Lacus.

S C E N E I I.

GALBA , CAMILLE , VINIUS , LACUS ,
 ALBIANE.

G A L B A.

HÉ bien , quelles nouvelles ?
 Qu'apprenez - vous tous deux du camp de nos
 rebelles ?

V I N I U S.

Que ceux de la marine & les Illyriens
 Se sont avec chaleur joints aux Prétoriens ,
 Et que des bords du Nil les troupes rappelées ,
 Seules par leurs fureurs ne sont point ébranlées.

L A C U S.

Tous ces mutins ne sont que de simples soldats ,
 Aucun des chefs ne trempe en leurs vains attentats :
 Ainsi ne craignez rien d'une masse d'armée
 Où déjà la discorde est peut-être allumée.
 Si-tôt qu'on y saura que le peuple à grands cris ,
 Veut que de ces complots les auteurs soient prof-
 crits ,

Que du perfide Othon il demande la tête,
La consternation calmera la tempête,
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup-d'œil chacun à son devoir.

G A L B A.

Irons-nous, Vinus, hâter par ma présence
L'effet d'une si douce & si juste espérance?

V I N I U S.

Ne hasardez, Seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.
Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cede,
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remede.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sureté toute entiere ou profond désespoir,
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en rallentir l'impétuosité,
D'elle-même elle avorte, & la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices,
Un salutaire avis agit avec lenteur.

L A C U S.

Un véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens,
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus tems.

G ij

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres.
 Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres ,
 Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit ,
 Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
 Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
 Ne seroit que Pison s'il n'eût eu mon suffrage.
 Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
 Que parce que ma bouche a proféré son nom ,
 Et verriez comme un autre une preuve assez claire,
 De combien notre avis est le plus salutaire ,
 Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
 L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon, c'est tout dire , & peut-être
 Qui le vouloit pour gendre & l'a choisi pour maître,
 Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix ,
 Pour l'avoir & pour maître & pour gendre à la
 fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon , & le tenois à gloire
 Jusqu'à l'indignité d'une action si noire ,
 Que d'autres nommeront l'effet du désespoir ,
 Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
 Je l'ai voulu pour gendre & choisi pour l'Empire :
 A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire ;
 Par-là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit ,
 Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux quand de ceux qu'il
 écoute ,
 Le zele cherche à prendre une diverse route ,

Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens ,
 Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens !
 Ne me trompai-je point , & puis-je nommer zele
 Cette haine à tous deux obstinément fidele ,
 Qui peut-être , en dépit des maux qu'elle prévoit ,
 Seule en mes intérêts se consulte & se croit ?
 Faites mieux , & croyez en ce péril extrême ,
 Vous , que Lacus me sert , vous , que Vinus
 m'aime ,
 Ne haïssez qu'Othon , & songez qu'aujourd'hui
 Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

V I N I U S .

J'ose donc vous redire en serviteur sincere ,
 Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colere ,
 Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-soutenir ,
 Le tems de se remettre & de se réunir ,
 Et laisser aux méchans celui de reconnoître
 Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.
 Pison peut cependant amuser leur fureur ,
 De vos ressentimens leur donner la terreur ,
 Y joindre avec adresse un espoir de clémence
 Au moindre repentir d'une telle insolence ,
 Et s'il vous faut enfin aller à son secours ,
 Ce qu'on veut à présent on le pourra toujours.

L A C U S .

J'en doute , & crois parler en serviteur sincere ,
 Moi qui n'ai point d'ami que le parti contraire.
 Attendrons-nous , Seigneur , que Pison repoussé
 Nous vienne ensévelir sous l'état renversé ,
 Qu'on descende à la place en bataille rangée ,
 Qu'on tienne en ce Palais votre Cour assiégée ,

Que jusqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
 De l'Empire usurpé rendre graces aux Dieux ,
 Et que le front paré de votre diadème
 Ce traître trop heureux ordonne de vous-même ?
 Allons , allons , Seigneur , les armes à la main
 Soutenir le Sénat & le peuple Romain ,
 Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête,
 Pour lui plus odieux , & pour nous plus honnête,
 Et par un noble effort allons lui témoigner. . . .

G A L B A.

Hé bien , ma niece , hé bien , est-il doux de régner ?
 Est-il doux de tenir le timon d'un Empire ,
 Pour en voir les soutiens toujours se contredire ?

C A M I L L E.

Plus on voit aux avis de contrariétés ,
 Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
 C'est ce que je dirois si je n'étois suspecte :
 Mais je suis à Pison , Seigneur , & vous respecté,
 Et ne puis toutefois retenir ces deux mots ,
 Que si l'on m'avoit crue on seroit en repos.
 Plautine qu'on m'amene aura même pensée.
 D'une vive douleur elle paroît blessée. . .

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE,
RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne me défends point, Madame, Othon est mort,
De quiconque entre ici c'est le commun rapport;
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je envain?

RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, & l'auteur incertain.
Tous veulent qu'il soit mort, & c'est la voix publique,
Mais comment, & par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin,
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître...

S C E N E I V.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE,
MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

Qu'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'est par sa main qu'un rebelle puni....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini !

ATTICUS.

Mon zèle l'a poussée, & les Dieux l'ont conduite,
Et c'est à vous, Seigneur, d'en arrêter la suite,
D'empêcher le désordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emporent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant consolez-vous, Plautine,
Ne pensez qu'à l'époux que mon choix vous destine,

Vinius vous le donne, & vous l'accepterez
Quand vos premiers soupirs seront évaporés.

C'est à vous, Martian que je la laisse en garde:
Comme c'est votre main que son hymen regarde,
Ménagez son esprit, & ne l'aigrissez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne point suivre mes pas,
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reste...

VINIUS.

Ah, c'est une amitié, Seigneur, que je déteste,

Mon cœur est tout à vous , & n'a point eu d'amis ,
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres soumis.
Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre présence ,
Madame , & je retourne en mon appartement
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.

SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

ALLEZ-Y renfermer les pleurs qui vous échappent.
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent ,
Et si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux ,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà , voilà le fruit de m'avoir trop aimée ,
Voilà quel est l'effet. . .

MARTIAN.

Si votre ame enflammée. . .

PLAUTINE.

Vil esclave , est-ce à toi de troubler ma douleur ?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur ?
A toi , de qui l'amour m'ose en offrir un pire ?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire ;
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile & prête à réparer.

Il est tems qu'un sujet à son Prince fidèle ;
Remplisse heureusement la place d'un rebelle ;
Un Monarque le veut ; un pere en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort ,

Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche , tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te repartir.
Tais-toi , laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable encor que triste idée ,
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux,
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux?

SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS,
deux Soldats.

PLAUTINE , pendant que deux Soldats entrent
et parlent bas à Atticus.

QUELQUE insolent espoir qu'ait ta folle arrogance ,

Apprens que j'en saurai punir l'extravagance ,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien ,
Plutôt que de souffrir cet infâme lien.
Connois-toi , si tu peux , ou connois-moi.

Tragédie.

83

ATTICUS.

De grace,

Souffrez . . .

PLAUTINE.

De me parler tu prens aussi l'audace ,
Assassin d'un héros , que je verrois sans toi
Donner des loix au monde , & les prendre de moi ?
Toi , dont la main sanglante au désespoir me livre.

ATTICUS.

Si vous aimez Othon , Madame , il va revivre ,
Et vous verrez long-tems sa vie en sûreté ,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté ,

PLAUTINE.

Othon vivroit encore !

ATTICUS.

Il triomphe , Madame ,
Et maître de l'Etat comme vous de son ame ,
Vous l'allez bien-tôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour
vous ,

Et dans sa passion dédaigneroit la gloire ,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite a fait enfin raison ,
On porte devant lui la tête de Pison ,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire ,
On rend grâces pour vous aux Dieux d'un autre
Empire ,

Et fatigue le Ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécration , ainsi donc ta promesse frivole . . .

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
 Si je n'eusse promis ce lâche assassinat ,
 Un autre par ton ordre eût commis l'attentat ,
 Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagème
 Pour livrer en ses mains Lacus & Galba même.
 Galba n'a rien à craindre , on respecte son nom ,
 Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
 Quant à Lacus & toi , je vois peu d'apparence
 Que vos jours à tous deux soient en même assu-
 rance ,

Si ce n'est que Madame ait assez de bonté
 Pour fléchir un vainqueur justement irrité.
 Autour de ce Palais nous avons deux cohortes
 Qui déjà pour Othon en ont saisi les portes ,
 J'y commande , Madame , & mon ordre aujourd'hui

Est de vous obéir & m'assurer de lui.
 Qu'on l'emmene , soldats , il blesse ici ma vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais disgrâce , ô Dieux , plus imprévue ?

SCENE VI

SCENE VII.

PLAUTINE seule.

JE me trouble, & ne fais par quel pressentiment
 Mon cœur n'ose goûter ce bonheur pleinement,
 Il semble avec chagrin se livrer à la joie,
 Et bien qu'en ces douceurs mon déplaisir se noie,
 Je ne passe de l'une à l'autre extrémité
 Qu'avec un reste obscur d'esprit inquiété.
 Je sens. . . . Mais que me veut Flavie épouvantée.

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

VOUS dire que du Ciel la colere irritée,
 Ou plutôt du destin la jalouse fureur. . .

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur,
 Et dans ce grand succès la fortune inconstante
 Auroit-elle trompé notre plus douce attente?

FLAVIE.

Othon est libre, il regne, & toutefois, hélas. . .

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas?

Tome III.

H

FLAVIE.

Non , par-tout à sa vue on a mis bas les armes ,
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique , explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand ?

FLAVIE.

D'un balcon chez mon frere

J'ai vu... Que ne peut-on , Madame , vous le taire
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius . . .

PLAUTINE.

Hé bien ?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste Ciel !

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle . . .

PLAUTINE.

Oh d'un trouble inconnu présage trop fidele !
Lacus . . .

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal ,
Tous deux près de Galba marchaient d'un pas
égal ,
Lorsque tournant ensemble à la premiere rue ,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.

Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais saisi par vos soldats ,
Et Lacus aussi-tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le passage ,
Lance sur Vinius un furieux regard ,
L'approche sans parler , & tirant un poignard...

PLAUTINE.

Le traître ! Hélas , Flavie , où me vois-je réduite ?

FLAVIE.

Vous m'entendez , Madame , & je passe à la suite.

Ce lâche sur Galba porta même fureur ,
« Mourez , Seigneur, dit-il, mais mourez Empereur,
» Et recevez ce coup comme un dernier hommage
» Que doit à votre gloire un généreux courage. »
Galba tombe , & ce monstre enfin s'ouvrant le
flanc ,

Mêle un sang détestable à leur illustre sang.
Envain le triste Othon à cet affreux spectacle
Précipite ses pas pour y mettre un obstacle ,
Tout ce que peut l'effort de ce cher conquérant
C'est de verser des pleurs sur Vinius mourant ,
De l'embrasser tout mort. Mais le voilà , Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de son ame.

 S C E N E I X.

OTHON, PLAUTINE.
FLAVIE.

OTHON.

MADAME , savez-vous les crimes de Lacus ?

PLAUTINE.

J'apprens en ce moment que mon pere n'est plus.
Fuyez , Seigneur , fuyez un objet de tristesse ,
D'un jour si beau pour vous goûtez mieux l'allé-
greffe.

Vous êtes Empereur , épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere. . .

OTHON.

Hélas , je suis plus mort que lui ,
Et si votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie ;
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous seule a cherché la victoire ,
Ce même amour sans vous n'en peut souffrir la
gloire ,

Et n'accepte le nom de maître des Romains
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'est à vous d'ordonner ce qui lui reste à faire.

PLAUTINE.

C'est à moi de gémir & de pleurer mon pere.

Non que je vous impute en ma vive douleur
Les crimes de Lacus & de notre malheur ;
Mais enfin. . . .

OTHON.

Achevez , s'il se peut , en amante ;
Nos feux. . . .

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente ,
Vous voyez mon devoir , & connoissez ma foi ,
En ce funeste état répondez-vous pour moi.
Adieu , Seigneur.

OTHON.

De grace encore une parole ,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

ON vous attend , Seigneur , au Capitole ;
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter ,
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours , mais quelque honneur , Albin qu'on
m'y destine ,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans
Plautine ,

Souffre du moins que j'aïlle en faveur de mon
feu ,

Prendre pour y courir son ordre ou son aveu ,
Afin qu'à mon retour , l'ame un peu plus tranquille ,
Je puisse faire effort à consoler Camille ,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour
Une amitié fidele au défaut de l'amour.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

JUGEMENT

SUR LA TRAGÉDIE

D'OTHON.

DE toutes les Tragédies de M. Corneille , celle-ci à la vérité n'est pas la plus agréable , mais c'est peut-être la plus belle & la plus utile ; la plus fine politique s'y développe : ce sont des intrigues de Cour & de Cabinet qui se détruisent les unes les autres. Ceux qui ont part au gouvernement de l'Etat s'y instruiraient avec plus de succès que n'auroit fait Denis le Tyran dans une Comédie d'Aristophane , intitulée *les Nuées* , que Platon lui recommandoit de lire pour apprendre l'art de régner ; on peut appliquer à cette Piece plus particulièrement qu'à toutes les autres du même Auteur , ces paroles de M. le Maréchal de Grammont : *Corneille est le bréviaire des Rois.*

Le sujet est tiré de Tacite qui commence ses Histoires par celle-ci , & M. Corneille n'en a mis aucune sur le Théâtre à qui il ait gardé plus de fidélité & prêté plus d'invention. Les caractères de ceux qu'il y fait parler , y sont les mêmes que chez cet Historien qu'il a traduit tant qu'il lui a été

92 Jug. de la Trag. d'Othon.

possible ; il y fait paroître les vertus de son héros en tout leur éclat , sans en diffimuler les vices. Il y conserve les événemens & pris la liberté de changer la maniere dont ils arrivent , pour en jeter tout le crime sur un méchant homme qu'on soupçonne dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius , tant leur inimitié étoit forte & déclarée. Il n'a pas voulu aller plus loin que l'histoire , & l'on peut dire que l'on n'a point vu de Pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. On y trouve beaucoup de justesse dans la conduite , & une grande force dans le raisonnement. Quant aux Vers, M. Corneille les travailla avec le plus grand soin , il refit le troisième Acte jusqu'à trois fois ; aussi disoit-il : *Cet Acte m'a coûté plus de deux cents vers.*

Enfin Othon , selon le jugement de M. de Fontenelle , est un ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille , & où se sont unis deux génies si sublimes ; il y peint la corruption de la Cour des Empereurs , du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

ARIANE,
TRAGÉDIE
DE T. CORNEILLE.

A C T E U R S.

ŒNARUS, Roi de Naxe.

THESÉE, Fils d'Ægée, Roi d'Athenes.

PIRITHOUS, Fils d'Ixion, Roi des Lapithes.

ARIANE, Fille de Minos, Roi de Crete.

PHEDRE, Sœur d'Ariane.

NÉRINE, Confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, Confident d'Œnarus.

La Scene est dans l'Isle de Naxe.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

JE le confesse , Arcas , ma foiblesse redouble ,
Je ne puis voir ici Pirithous sans trouble,
Quelques maux où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les voir différer.
La Princesse avoit beau m'étaler sa constance ,
Son hymen reculé flattoit mon espérance ;
Et si Thésée avoit & son cœur & sa foi ,
Contre elle , contre lui le tems étoit pour moi.
De ce foible secours Pirithous me prive ;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive ;
Cet ami si long-tems de Thésée attendu ,
Pour partager sa gloire en ces lieux s'est rendu ,
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme ;
Ainsi plus de remise , il faut m'arracher l'ame ,

Et me soumettre enfin au tourment sans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

A R C A S.

Ariane vous charme , & sans doute elle est belle ;
Mais , Seigneur , quand l'amour vous a parlé pour
elle ,

Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux ?
Si-tôt que dans cette isle où les vents la poufferent,
Aux yeux de votre Cour ses beautés éclaterent ,
Vous sûtes que Thésée avoit par son secours ,
Du labyrinthe en Crète évité les détours ,
Et que pour reconnoître un amour si fidele ,
Vainqueur du Minotaure , il fuyoit avec elle.
Quel espoir vous laissoient des nœuds si bien
formés !

Ils étoient l'un de l'autre également charmés ,
Chacun d'eux l'avouoit ; & vous-même en cette
isle

Contre le fier Minos leur promettant asyle ,
Vous les pressiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

C E N A R U S.

Que n'ont-ils pu me croire ! Ils m'auroient vu sans
peine

Consentir à ces nœuds dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas ,
On résiste aisément quand on n'espere pas ;
Et du moins je n'eusse eu , pour sauver ma fran-
chise ,

Qu'à vaincre de mes sens la premiere surprise ;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu ,

Thésée

Thésée en est la cause, & lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athe-
nes ,

Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes ;
Et quoique dans l'hymen il dût trouver d'appas ,
Pirithoüs absent , il ne les goûtoit pas.

Pour en choisir le jour il a fallu l'attendre.

C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre ,
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé ;
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit point aimé ?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie ,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.

Les plus charmans objets qui brillent dans ma
Cour ,

Sembloient chercher Thésée & briguer son amour ,
Il rendoit quelques soins à Mégiste , à Cyane ,
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane ;
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

A R C A S .

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années ,
De deux amis si chers unit les destinées ,
Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.

C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire ,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.

Mais , Seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

C E N A R U S .

C'est-là ma peine , Arcas , Ariane est fidele ;
Mes languissans regards , mes inquiets soupirs

N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs.
C'étoit peu , j'ai parlé , mais pour l'heureux
Thésée ,

D'un feu si violent son ame est embrasée ,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phédre , sa sœur , qui fait les peines que j'endure ,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure ;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant ,
Je m'obstine par elle , & chéris mon tourment.

A R C A S .

Avec un tel discours vous êtes moins à plaindre ,
Mais Phédre est sans amour , & d'un mérite à
craindre ;
Vous la voyez souvent , & j'admire , Seigneur ,
Que sa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

C E N A R U S .

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phédre dans sa beauté n'a rien qui m'éblouisse ,
Les charmes de sa sœur sont à peine aussi doux ,
Je n'ai qu'à dire un mot , pour en être l'époux ;
Cependant quoiqu'aimable & peut-être plus belle ,
Je la vois , je lui parle , & ne sens rien pour elle.
Non , ce n'est ni par choix ni par raison d'aimer ,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer ,
D'un aveugle penchant le charme imperceptible ,
Frappe , saisit , entraîne & rend un cœur sensible ;
Et par une secrette & nécessaire loi ,
On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le Ciel me condamne ,
Tout me parle pour Phédre & tout contre Ariane ;

Et quoique sur le choix ma raison ait de jour ,
L'une a ma seule estime & l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?
Qui peut tout ose tout.

CENARUS.

Que me fais-tu connoître ?

L'ayant reçue ici j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité !
Quand je m'y résoudrois , quel espoir pour ma
flamme !

En la tyrannisant toucherois-je son ame ?
Thésée est un Héros fameux par tant d'exploits ,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les Rois ,
Son cœur est tout à lui , j'en connois la constance ,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect , au défaut d'être aimé ,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connois-
sent ;

Et malgré mon amour. . . Mais les Princes pa-
roissent,

SCENE II.

CENARUS, THESÉE, PIRITHOUS,
ARCAS.

CENARUS.

ENFIN voici ce jour si long-tems attendu ,
Pirithoüs dans Naxe à Thésée est rendu ;
Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas mal aisé de juger de sa joie ;
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi ,
Seigneur ; & plus Thésée a pendant mon absence,
D'un destin rigoureux souffert la violence ,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru , que du sort le choix illégitime ,
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime ,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux ,
Affranchir son pays d'un tribut odieux ?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines ,
L'espoir de son retour m'attira dans Athenes ;
Et par un ordre exprès , ce fut là que je sus
Qu'il attendoit ici son cher Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe , où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée ,

Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand
Roi ,

Même zele toujours l'intéresse pour moi.

CENARUS.

Que Thésée est heureux ! Tandis qu'il peut at-
tendre

Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre ,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THESÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître ,
Seigneur , on n'est heureux qu'autant qu'on le croit
être ,

Vous m'accablez de biens ; & quand je vous dois
tant ,

Ne pouvant m'acquitter , je ne vis point content.

CENARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y
pense ;

Mais si j'en attendois quelque reconnoissance ,
Prince , me dussiez-vous & la vie & l'honneur ,
Il seroit un moyen. . .

THESÉE.

Quel ? Achevez , Seigneur ;
J'offre tout , & déjà mon cœur cede à la joie
De penser. . .

CENARUS.

Vous voulez en vain que je le croie ;
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés ,
Il vous en coûteroit plus que vous ne pensez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zele, & . . .

Non, je me condamne,
 Aimez Pirithoüs, possédez Ariane,
 Un ami si parfait. . . De si charmans appas. . .
 J'en dis trop, c'est à vous à ne m'entendre pas,
 Ma gloire le veut, Prince, & je vous le demande.

S C E N E I I I.

PIRITHOUS, THESÉE.

PIRITHOUS.

JE ne fais si le Roi ne veut pas qu'on l'entende;
 Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
 Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur;
 Songez-y, s'il falloit qu'épris d'amour pour elle....

THESÉE.

Sa passion est forte & ne m'est pas nouvelle,
 Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer;
 Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane auroit lieu de se plaindre,
 Si chéri sans réserve, elle vous voyoit craindre.
 Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
 Pour un illustre amant de plus ardens souhaits;
 C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
 Que, quoi que pour vous plaire il fallût entre-
 prendre,
 Son cœur de cette gloire uniquement charmé..

THÉSÉE.

Hélas ! Et que ne puis-je en être moins aimé ?
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire ?

PIRITHOÛS.

O Dieux ! Est-ce vous qui parlez ?
Ariane en beauté par-tout si renommée ,
Aimant avec excès ne seroit point aimée ?
Vous seriez insensible à de si doux appas ?

THÉSÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est
belle ;

L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines ,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord par ses doux embarras
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOÛS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée,
La fidele Ariane à tout s'est exposée ?
Par-là du labyrinthe heureusement tiré.

THÉSÉE.

Il est vrai, tout sans elle étoit désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie ,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie ,
Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paie aux dépens de mon cœur ?

Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zele,
 Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
 Touché de son amour, confus de son éclat,
 Je me suis mille fois reproché d'être ingrat,
 Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire;
 Mais mon ingratitude eût un mal nécessaire,
 Et l'on s'efforce en vain par d'assidus combats
 A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand & peut l'avoir charmée,
 Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée;
 Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
 Et vous aurez juré. . .

THÉSÉE.

Qui n'eût fait comme moi?

Pour me suivre Ariane abandonnoit son pere,
 Je lui devois la vie, elle avoit de quoi plaire.
 Mon cœur sans passion me laissoit présumer
 Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.
 Par-là ce qu'il donnoit à la reconnoissance,
 De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence;
 Pour payer ce qu'au sien je voyois être dû
 Mille devoirs. . . Hélas ! C'est ce qui m'a perdu.
 Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
 A croire que déjà ma flamme étoit extrême,
 Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
 Que souvent pour aimer, c'est peu que le vouloir.
 Phédre à mes yeux surpris à toute heure exposée. . .

PIRITHOUS.

Quoi, la sœur d'Ariane a fait changer Thésée ?

THÉSÉE.

Oui, je l'aime; & telle est cette brûlante ardeur,

Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur ;
Sa beauté pour qui seule en secret je soupire ,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'Empire ,
Je l'ai connu par elle , & ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime & que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime ?

THÉSÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-tems l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt
point ,

Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme ,
Et voudroit , pour montrer , ce qu'elle sent pour
moi ,

Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.
Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence ,
Naxe a peu de beautés pour qui des soins rendus
Ne me semblent coûter quelques soupirs perdus ;
Cyane , Æglé , Mégiste ont part à cet hommage ,
Ariane le voit & n'en prend point d'ombrage ,
Rien n'alarme son cœur , tant ce que je lui doi
Contre ma trahison lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aisément soupçonner d'inconstance,
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu ,
Ne vous déclarant point , qu'avez-vous prétendu ?

THESÉE.

Flatter l'esprit du Roi , donner tems à sa flamme
De pouvoir malgré lui tyranniser son ame ,
Gagner l'esprit de Phédre , & me débarrasser
D'un hymen dont peut-être on m'auroit pu presser.

PIRITHOUS.

Maisme voici dans Naxe , & quoi qu'on puisse faire,
Votre infidélité ne sauroit plus se taire.
Quel prétexte aurez-vous encore à différer ?

THESÉE.

Je me suis trop contraint ; il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en ressentir de peine ,
Il faut lui découvrir que son hymen me gêne ,
Et pour punir mon crime & se venger de moi ,
La porter , s'il se peut , à faire choix du Roi.
Vous seul ; car de quel front lui confesser moi-même

Qu'en moi c'est un ingrat , un parjure qu'elle aime !
Non , vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.

Parlez , mais gardez bien de lui nommer sa sœur.
Savoir qu'une rivale ait mon ame charmée ,
La chercher , la trouver dans une sœur aimée ,
Ce seroit un supplice , après mon changement ,
A faire tout oser à son ressentiment.
Ménagez sa douleur pour la rendre plus lente ,
Avouez-lui l'amour , mais cachez lui l'amante.
Sur qui que ces soupçons puissent ailleurs tomber ,
Phédre à sa défiance est seule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut ; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane ,

N'attendez point de moi que pour vous dégager ,
 Je lui parle du feu qui vous porte à changer ,
 C'est un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
 Cependant mon secours vous étant nécessaire ,
 Si sur l'hymen du Roi je puis être écouté ,
 J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
 Phédre vient , je vous laisse.

THESÉE.

O trop charmante vue !

SCENE IV.

THESÉE, PHEDRE.

THESÉE.

HÉ bien , à quoi , Madame , êtes-vous résolue ?
 Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
 Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
 Et quand Pirithoïs , que je feignois d'attendre ,
 Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre ,
 L'aimerez-vous si peu , que pour le retarder
 Vous me disiez encore que c'est trop hasarder.

PHEDRE.

Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même ,
 Puisque , je vous l'ai dit , il est vrai , je vous aime ;
 Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours ,
 J'avoir dit une fois , c'est le dire toujours.
 N'examine point si je pouvois sans blâme

Au feu qui m'a surpris abandonner mon ame ;
 Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour ,
 Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;
 Et dût-il m'en coûter un éternel martyre ,
 Le destin l'a voulu , c'est à moi d'y souscrire.
 J'aime donc , mais malgré l'appas flatteur & doux
 Des tendres sentimens qui me parlent pour vous ,
 Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
 S'est pour vos intérêts elle-même immolée ,
 Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté ,
 Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité ;
 Et plus l'instant approche où cette infortunée
 Après un long espoir doit être abandonnée ,
 Plus un secret remords trouve à me reprocher
 Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
 Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage ,

Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ,
 Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois...

T H E S É E.

Ah ! Ne me parlez plus de ce que je lui dois.
 Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?
 Quels efforts ! J'ai tâché de l'aimer pour vous
 plaire ,
 C'est mon crime , & peut-être il m'en faudroit haïr ,
 Mais vous m'en donniez l'ordre , il falloit obéir ,
 Il falloit me la peindre aimable , jeune , & belle ,
 Voir son pays quitté , mes jours sauvés par elle.
 C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
 A n'aimer qu'à lui plaire , à m'en tenir heureux ,
 Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme ,
 Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame ,

Dès le moindre retour vers un charme si doux ,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous ,
Et sentoîs dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois fait pour elle.

P H E D R E .

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur ,
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse . .
Non , Thésée , elle m'aime avec trop de tendresse ,
D'un supplice si rude il faut la garantir ;
Sans doute elle en mourroit , je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour , cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidele ,
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer ,
N'ose . . .

T H E S É E .

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer ,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie ;
Ces feux dont ma raison ne sauroit triompher ,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer ,
Comment on peut du cœur bannir la chere image...
Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas ,
Ne pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

P H E D R E .

Il en est un moyen que ma gloire envisage ,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux ,
Pour dégager ce cœur , commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce ;
Plus vous la souffrirez , plus ils auront de force ;

Tome III.

K

Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups ;
Si le triompe est rude , il est digne de vous ;
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire
D'immoler à sa gloire. . .

THÉSÉE.

Et le pourrez-vous faire
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins seront-ils effacés,
Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice. . .

PHÈDRE.

Cruel, pourquoi chercher à croître mon supplice
M'accable-t-il si peu , qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ,
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire:
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi , point de repos
sans vous.

C'est trop, déjà mon cœur à ma gloire infidèle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle,
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THÉSÉE.

Ah! Puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi , pour l'épargner trahir un si beau feu

PHÈDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu ,
Sachant que vous m'aimez. . . .

THÉSÉE.

C'est ce qu'il lui faut taire
Sa fuite de Minos allume la colere ,

pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui ;
 Le Roi l'aime , faisons qu'elle s'attache à lui ,
 et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne ,
 elle souffre en ces lieux qu'un Trône la soutienne.
 Quand un nouvel amour par l'hymen établi
 l'aura par l'habitude attiré son oubli ,
 qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire ,
 nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
 Mais prêt à la porter à ce grand changement ,
 j'ai besoin de vous voir enhardir un amant ,
 de voir que dans vos yeux , quand ce projet me
 flatte ,
 en faveur de l'amour un peu de joie éclate :
 que contre vos frayeurs rassurant votre esprit ,
 elle efface. . .

P H E D R E .

Allez , Prince, on vous aime , il suffit.
 Je ne puis être que sur moi la crainte a trop d'empire ,
 j'aime ce qu'en secret votre cœur vous inspire ,
 et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer ,
 j'écoute que l'amour si vous savez aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

LE Roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre,
 Madame, vous devez un moment vous contraindre,
 Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
 Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
 Votre hymen dont enfin l'heureux moments'avance
 Semble vous obliger à cette complaisance.
 Il vous perd , & la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sai qu'avec le Roi j'ai tout à ménager ,
 J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
 Contre la violence assure ma retraite.
 D'ailleurs tant de respect accompagne ses vœux ,
 Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
 Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
 Ne trouve de douceur qu'aux traits qui l'ont frappée ,
 C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer ,

Qu'un amant qu'on néglige & qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le Roi vient, parle-moi de Thésée;
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi,
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NERINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos sens charmés,
C'est beaucoup s'il vous aime autant que vous
L'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monstres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais sang heureusement purgé.
Combien ainsi qu'Hercule a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts? combien puni de crimes?
Procuste & Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire,
Tout le monde le fait, tout le monde l'admire,
Mais c'est peu, je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
J'aime Phédre, tu sais combien elle m'est chère,
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve, & qui feroit moins
qu'elle?

Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits,
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence,
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas....

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trom-
peuse ;

Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse ?

NERINE.

Apprenez-le du Roi qui de vous trop charmé,
Ne souffriroit pas tant, s'il n'avoit point aimé.

SCENE II.

ÆNARUS, ARIANE, NERINE.

ÆNARUS.

NE vous offensez point, Princesse incomparable,
Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir,
Je la demande entière ; & quoi que puisse dire
Ce feu qui malgré vous prend sur moi trop d'em-
pire,
Vous pouvez sans scrupule en voir mon cœur at-
teint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être
plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame est éprise.
Son excès m'a souvent causé de la surprise ,
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne se soit déjà dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus sensible
A l'offre de nos vœux ne fût pas inflexible ,
Que d'un si noble hommage il se trouvât charmé ;
Mais quand je vous ai vu , Thésée étoit aimé ;
Vous savez son mérite , & le prix qu'il me coûte ;
Après cela , Seigneur , parlez , je vous écoute.

CENARUS.

Thésée a du mérite , & je l'ai dit cent fois ,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix ,
Par-tout sa gloire éclate , on l'estime , on l'honore ,
Il vous aime , ou plutôt , Madame , il vous adore ;
Vous le dire à toute heure est son soin le plus doux ;
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous ?
Après cette justice à sa flamme rendue ,
La mienne par pitié sera-t-elle entendue ?
Je ne vous redis point que tous mes sens ravis
Céderent à l'amour si-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déjà su par l'aveu téméraire ,
Que de ma passion j'osai d'abord vous faire.
Il fallut pour cesser de vous être suspect
Ne vous en parler plus , je l'ai fait par respect.
Pour ne vous aigrir pas , d'un rigoureux silence
Je me suis imposé la dure violence ;
Et s'il m'est échappé d'en soupirer tout bas ,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme ,
Pour vous voir sans pitié , je n'ai point changé
d'ame ,

J'ai souffert , j'ai languï d'amour tout consumé ,
 Madame , & tout cela sans espoir d'être aimé.
 Par vos seuls intérêts vous m'avez été chere ,
 J'ai regardé l'amour sans chercher le salaire ;
 Et même en ce funeste & dernier entretien ,
 Prêt peut-être à mourir , je ne demande rien.
 Rendez Thésée heureux , vous l'aimez , il vous
 aime ;

Mais songez , en plaignant mon infortune extrême ,
 Que vos bienfaits n'ont point sollicité ma foi ,
 Que vous n'avez rien fait , rien hasardé pour moi ,
 Et que lorsque mon cœur dispose de ma vie ,
 C'est sans vous la devoir qu'il vous la sacrifie.
 Pour prix du pur amour qui me fait soupïrer ,
 S'il étoit quelque grace où je pusse aspirer ,
 Je vous demanderois pour flatter mon martyre ,
 Qu'au moins quand je vous perds vous daignassiez
 me dire

Que sans ce premier feu pour vous si plein d'appas ,
 J'aurois pu par mes soins ne vous déplaire pas.
 Pour adoucir les maux où votre hymen m'expose ,
 Ce que j'ose exiger sans doute est peu de chose ;
 Mais un mot favorable , un sincere soupïr
 Est tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

A R I A N E .

Seigneur , tant de vertu dans votre amour éclate
 Qu'il faut vous l'avouer , je ne suis point ingrate ,
 Mon cœur se sent touché de ce que je vous dois ,
 Et voudroit être à vous , s'il pouvoit être à moi ;
 Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être ,
 Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
 Thésée y regne seul & s'y trouve adoré ;

Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois...

CENARUS.

C'en est assez, Madame,
Thésée a mérité que vous payiez sa flamme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma Cour
Va presser votre hymen, choisissez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprès nécessaire,
Parlez, il me suffit que ce sera vous plaire,
J'exécuterai tout. Peut-être il seroit mieux
De vouloir épargner ce supplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, si l'image me tue;
Mais je me priverois par-là de votre vue,
C'est ce qui peut sur-tout aigrir mon désespoir,
Et j'aime mieux mourir que cesser de vous voir.

SCENE III.

CENARUS, THESÉE, ARIANE,
NERINE.

CENARUS.

PRINCE, mon trouble parle, & quand je voudrois taire
Le supplice où m'expose un destin tout contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahiroit malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime & de cet amour dont j'adore les charmes,
La Princesse est l'objet, n'en prenez point d'alarmes,

Au point de votre hymen vous en faire l'aveu ,
 C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
 De tous ses mouvemens ma raison me rend maître ,
 L'effort est grand sans doute , on en souffre , &
 peut-être

Un rival tel que moi , par sa vertu trahi ,
 Mérite d'être plaint , & non d'être haï.
 C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire ,
 Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.
 Vos soupçons auroient pu faire outrage à ma foi ,
 S'ils étoient avec vous expliqués avant moi ;
 C'est en les prévenant que je me justifie.
 Ne considérez point le malheur de ma vie.
 L'hymen depuis long-tems attire tous vos yeux ,
 J'y consens , dès demain vous pouvez être heureux ,
 Pirithoüs présent n'y laisse plus d'obstacle ,
 Ma cour qui vous honore attend ce grand spectacle ,
 Ordonnez-en la pompe , & dans un fort si doux
 Quoi que j'aie à souffrir , ne regardez que vous.
 Adieu , Madame.

SCENE IV.

THESÉE, ARIANE, NERINE.

THESÉE.

IL faut l'avouer à sa gloire ,
 Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
 Au bonheur d'un rival lui-même consentir !

Tragédie.

119

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait ? il sait trop que mon amour extrême ,
En s'attachant à vous , n'a cherché que vous-même ,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi ,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond , & plus je vois , Madame ,
Que je dois . . .

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds ,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement , il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée ,
Et que nous partagions ce que pour les grands
cœurs

L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite , elle est aimable & belle ,
Suit mes conseils en tout ; & je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithoüs , & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême ;
Mais , Madame , le Roi . . . Vous savez qu'il vous
aime.
S'il faut . . .

ARIANE.

Je vous entends , le Roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu ;

Cet inquiet souci ne sauroit me déplaire,
Et pour les dissiper je fais ce qu'il faut faire.

THESÉE.

C'en est trop , mon cœur. . . Dieux !

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux !

Ce qu'il vous fait sentir , je me le dis pour vous ,
Je me dis. . .

THESÉE.

Plût aux Dieux ! Vous sauriez la contrainte. . .

ARIANE.

Encore un coup , perdez cette jalouse crainte ,
J'en connois le remède ; & si l'on m'ose aimer ,
Vous n'aurez pas long-tems à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vouspoursuivre , & fide sa vengeance. . .

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense ?

THESÉE.

Elle est sûre , il est vrai , mais. . .

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends. . .

ARIANE.

Ce désordre me gêne & dure trop long-tems ;
Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux & ne l'ose ;

A mes propres souhaits moi-même je m'oppose ,
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir !
Il faut parler pourtant , c'est trop me retenir.

Vous

Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame,
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le sort de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu. Pirithoüs vous peut dire le reste !
Sans l'amour qui du Roi vous soumet les Etats,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOÛS, NERINE.

ARIANE.

QUEL est ce grand secret, Prince, & par quel
mystère

Vouloir me l'expliquer & tout-à-coup se taire ?

PIRITHOÛS.

Ne me demandez rien, il sort tout interdit,
Madame, & par son trouble il vous a en trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux, vous arrivez d'A-
thenes,

Du sang dont je suis née on n'y veut point de Reines,
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?

Qu'après la mort d'Æglée il soit toujours le même,
Qu'il m'ôte, s'il se peut, l'honneur du rang su-
prême,

Tome III.

L

Trône , Sceptre , grandeur font des biens superflus ,
Thésée étant à moi , je ne veux rien de plus ,
Son amour paie assez ce que le mien me coûte ,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute ;
Et comment pourroit-il avoir le cœur si bas ,
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas ;
Mais , Madame , ce n'est que des ames communes
Que l'amour autorise à régler les fortunes ;
Qu'Athenes se déclare ou pour ou contre vous ,
Vous avez de Minos à craindre le courroux ,
Et l'hymen seul du Roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime , & de vous Naxe prenant la loi
Calmera . . .

ARIANE.

Vous voulez que j'épouse le Roi ?
Certes l'avis est rare , & si j'ose vous croire ,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoissez-vous bien.

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes détestés :
Vous avez pour la gloire une ardeur sans pareille ;
Mais , Madame , je sai ce que je vous conseille ;
Et si vous me croyez , quels que soient mes avis ,
Vous vous trouverez bien de les avoir suivis.

ARIANE.

Qui , moi , les suivre ? Moi , qui voudrois pour
Thésée
A cent & cent périls voir ma vie exposée ?

Dieux ! Quel étonnement seroit au sien égal ,
S'il savoit qu'un ami parlât pour son rival !
S'il savoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime !

PIRITHOUS.

Vous le consulterez , n'en croyez que lui même.

ARIANE.

Quoi ! Si l'offre d'un Trône avoit pu m'éblouir ,
Je lui demanderois si je dois le trahir ,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS.

J'en ai dit que ce que j'ai dû dire
Vous y penserez mieux , & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour ,
Adieu , Madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise !
Demeurez , avec moi c'est en vain qu'on déguise !
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupîrer ;
J'en tremble , & c'est pour moi la plus sensible at-
teinte ;
Eclaircissez ce doute & dissipez ma crainte ,
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle & me vole son cœur ;
Que pour un autre objet , sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais , c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire ! Ah Dieux ! Vous me désespérez ,
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés ?

Thésée à me quitter...Mais quel soupçon j'écoute !
Non , non , Pirithoüs , on vous trompe sans doute ,
Il m'aime ; & s'il m'en faut séparer quelque jour ,
Je pleurerai sa mort & non pas son amour.

PIRITHOÛS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement , ai-je quelque rivale ?
Thésée a-t-il changé ? Viole-t-il sa foi ?

PIRITHOÛS.

Mon silence déjà s'est expliqué pour moi ;
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine ;
Mais quand leur seul remède est de vous faire Reine ,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couron-
ner ,

C'est le meilleur conseil qu'on puisse vous donner.
Ma présence commence à vous être importune ,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE , NERINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune ?
Il n'en faut point douter , je suis trahie. Hélas !
Nérine.

NERINE.

Je vous plains.

Tragédie.

125

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas !

Tu le fais , tu l'as vu , j'ai tout fait pour Thésée ,
Seule à son mauvais sort je me suis opposée ;
Et quand je me dois tout promettre de sa foi ,
Thésée a de l'amour pour une autre que moi !
Une autre passion dans son cœur a pu naître !
J'ai mal ouï , Nérine , & cela ne peut être ,
Ce seroit trahir tout , raison , gloire , équité ,
Thésée a trop de cœur pour tant de lâcheté ,
Pour croire qu'à ma mort son injustice aspire.

NÉRINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire ;
Et quand il a voulu l'attendre si long-tems ,
Ce n'étoit qu'un prétexte à ses feux inconstans ,
Il nourrissoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah ! Que me fais-tu voir , trop cruelle Nérine ;
Sur le gouffre des maux qui me vont abîmer ,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer ?

Hélas ! Il est donc vrai que mon ame abusée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Thésée ?
Dieux ! contre un tel ennui soutenez ma raison ,
Elle cede à l'horreur de cette trahison ;
Je la sens qui déjà . . . Mais quand elle s'égare ,
Pourquoi la regretter , cette raison barbare ,
Qui ne peut plus servir qu'à me faire mieux voir
Le sujet de ma rage & de mon désespoir ?
Quoi , Nérine , pour prix de l'amour le plus tendre...

*SCENE VII.**ARIANE , PHEDRE , NERINE.**ARIANE.*

AH, ma sœur ! Savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre ?

Vous avez cru Thésée un héros tout parfait ,
Vous l'estimiez sans doute , & qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi , plus d'honneur , tout
chancelle ,
Tout doit être suspect , Thésée est infidèle.

PHEDRE.

Quoi , Thésée...

ARIANE.

Oui , ma sœur , après ce qu'il me doit ,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit ,
Il me trahit. Au point que sa foi violée ,
Doit avoir irrité mon ame désolée ,
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs ,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devoit payer la douleur qui me presse.
C'est-là , ma sœur , c'est-là sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir , si peu commun ,
On traite les ingrats , & Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere ,
Mon amour est encor plus fort que ma colere ,
Ma main tremble , & malgré son parjure odieux ,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

P H E D R E .

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre ,
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir....

A R I A N E .

Ah , qu'on est éloigné de le bien concevoir !
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame ,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur , même
flamme ,

Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi ;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.

Se peut-il qu'un Héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime ;
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats. . .

Ma sœur , au nom des Dieux , ne m'abandonnez pas.
Je sai que vous m'aimez , & vous le devez faire ,
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere ,
Que cette inébranlable , & fidele amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.

Allez trouver. . . Hélas ! Dirai-je , mon parjure ?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure ,
Prenez pour l'arracher à ce nouveau penchant ,
Ce que les plus grands maux offrent de plus tou-
chant :

Dites-lui qu'à son feu j'immolerois ma vie ,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie ;
D'un juste & long remords avancez-lui les coups :
Enfin , ma sœur , enfin je n'espere qu'en vous.
Le Ciel m'inspira bien , quand par l'amour séduite ,
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisoit prévoir

Le funeste besoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remède ?

P H E D R E.

Je vais mander Thésée ; & si son cœur ne cede ,
Madame , en lui parlant vous devez présumer. , .

A R I A N E.

Hélas ! Et plutôt au Ciel que vous fussiez aimer ,
Que vous pussiez savoir par votre expérience
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat , pour fléchir sa rigueur
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur ,
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur & de rage ;
Tous les traits en seroient plus vivement tracés.
N'importe , essayez tout , parlez , priez , pressez ,
Au défaut de l'amour , puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire ;
Allez , ma sœur , courez empêcher mon trépas.
Toi , viens , suis-moi , Nérine , & ne me quitte pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PIRITHOUS, PHEDRE.

PIRITHOUS.

CE seroit perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Thésée & le force à se rendre.
J'admire encor, Madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau si long-tems combattu.
Par son manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une sœur opprimée,
Vous avez essayé par un tendre retour
De ramener son cœur vers son premier amour ;
Et priere, & menace, & fierté de courage,
Tout vient, pour le fléchir d'être mis en usage ;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude envain vous le fait condamner,
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire ;
Et s'il cede aux remords quelquefois pour vous
plaître,

Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHEDRE.

Les Dieux me sont témoins que de son injustice

Je souffre malgré moi qu'il me rende complice ;
Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi ;
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose ,
Par ma facilité je me trouve la cause ,
Il n'est peine , supplice où pour l'en garantir ,
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle ;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer ,
Avant que de savoir si je voulois aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire ,
Il dépendoit de moi de parler ou me taire ;
J'ai parlé , c'est mon crime , & Thésée applaudi
A l'infidélité par-là s'est enhardi.

Ah, qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquoient sa passion extrême ,
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi ,
N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi ?
J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée ,
Il fallut voir sa flamme & souffrir d'être aimée ,
J'en craignis le péril , il me fut éblouir.
Que de foiblesse ! il faut l'empêcher d'en jouir.
Combattre incessamment son infidelle audace ;
Allez , Pirithoüs , renvoyez-le de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui ,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui ;
J'ai déjà beaucoup dit , dites-lui plus encore.

PIRITHOÛS.

Nous avancerions peu , Madame , il vous adore ,
Et quand pour l'étonner à force de refus ,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus ,

Son ame toute à vous n'en feroit pas plus prête
A fuivre d'autres loix & changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper,
Pour servir Ariane, il faut la détromper,
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le Roi l'aime, & son Trône est pour elle un asyle.

P H E D R E.

Quoi, je la trahirois, elle qui trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi;
Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurois prêté des armes,
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser;
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux....

P I R I T H O U S.

Voyez qu'elle s'approche,
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

Je souffre malgré moi qu'il me rende complice,
 Ce qu'il doit à ma sœur méritoit que sa foi
 Se fît de l'aimer seule une sévère loi;
 Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
 Par ma facilité je me trouve la cause,
 Il n'est peine, supplice où pour l'en garantir,
 La pitié de ses maux ne me fît consentir.
 L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle
 Je l'ai pris sans songer à le rendre infidèle;
 Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer,
 Avant que de savoir si je voulois aimer.
 Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
 Il dépendoit de moi de parler ou me taire;
 J'ai parlé, c'est mon crime, & Thésée applaudi
 A l'infidélité par-là s'est enhardi.

Ah, qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
 Ses regards m'expliquoient sa passion extrême,
 Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi,
 N'étoit-ce pas assez pour corrompre sa foi?
 J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
 Il fallut voir sa flamme & souffrir d'être aimée,
 J'en craignis le péril, il me fut éblouir.
 Que de foiblesse! il faut l'empêcher d'en jouir.
 Combattre incessamment son infidelle audace;
 Allez, Pirithoüs, renvoyez-le de grace.
 De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
 Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui;
 J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOÛS.

Nous avancerions peu, Madame, il vous adore,
 Et quand pour l'étonner à force de refus,
 Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,

Son ame toute à vous n'en seroit pas plus prête
A suivre d'autres loix & changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper,
Pour servir Ariane, il faut la détromper,
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le Roi l'aime, & son Trône est pour elle un asyle.

P H E D R E.

Quoi, je la trahirois, elle qui trop facile,
Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi;
Et quand elle sauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurois prêté des armes,
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser;
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux....

P I R I T H O U S.

Voyez qu'elle s'approche,
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE , PIRITHOUS , PHEDRE , NERINE.

A R I A N E.

Hé bien , ma sœur , Thésée est-il inexorable ?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable ?
Et quand au repentir on le porte à céder ,
Croit-il que mon amour ose trop demander ?

P H E D R E.

Madame , j'ai tout fait pour ébranler son ame ,
J'ai peint son changement lâche , odieux , infâme ,
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords ,
Il connoît & son crime & son ingratitude ,
Il s'en hait , il en sent la peine la plus rude ,
Ses ennuis de vos maux , égalent la rigueur ;
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur ,
Et le destin plus fort que sa reconnoissance ,
Malgré ce qu'il vous doit , l'entraîne à l'inconstance.

A R I A N E.

Quelle excuse ? Et pour moi qu'il rend peu de combat !

Il hait l'ingratitude & se plait d'être ingrat.

Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure ,
Ma sœur il ne fait pas qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui regne dans mon cœur ,
Vous avez oublié , pour bien peindre ma rage ,
D'assembler

D'assembler tous les maux dont on connoît l'image;
Il y seroit sensible, & ne pourroit souffrir,
Que qui sauva ses jours fût forcée à mourir.

P H E D R E.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins. . .

A R I A N E.

J'ai tort, je le confesse,
Mais dans un mal sous qui la constance est à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

P I R I T H O U S.

Madame, de ces maux à qui la raison cede
Le tems qui calme tout est l'unique remede:
C'est par lui seul. . .

A R I A N E.

Les coups n'en sont guere importants,
Quand on peut se résoudre à s'en remettre au tems.
Thésée est insensible à l'ennui qui me touche,
Il y consent, je veux l'apprendre de sa bouche.
Je l'attendrai, ma sœur, qu'il vienne.

P I R I T H O U S.

Je crains bien

Que vous ne vous plaigniez de ce triste entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible,
C'est de tous les ennuis l'ennui le plus sensible;
Vous en souffrirez trop, & pour peu de souci. . .

A R I A N E.

Allez, ma sœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

PIRITHOUS.

PAR ce que je vous dis, ne croyez pas, Madame,
 Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
 Sachant ce qu'il devoit au généreux amour
 Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
 Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
 Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée;
 Et je venois ici, plein de ressentiment,
 Rendre grace à l'amante en embrassant l'amant.
 Jugez de ma surprise à le voir infidèle,
 A voir que vers un autre une autre ardeur l'appelle,
 Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
 L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devois-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
 Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
 Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant
 L'amour à l'amitié ne déferé pas tant ?
 Ah, quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse !
 Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.
 Si Thésée avoit eu de ces empressemens
 Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
 Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
 Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire,

Et qu'en sa passion garder tant de repos ,
C'étoit suivre en aimant la route des Héros.
Je faisois plus , j'allois jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes ,
Et ne pouvois penser qu'ayant reçu sa foi ,
Quelques vœux égarés pussent rien contre moi.
Mais enfin puisque rien pour lui n'est plus à taire ,
Quel est ce rare objet que son choix me préfère ?

PIRITHOUS.

C'est ce que de son cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colere est suspecte , il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint , mais lorsqu'il vous outrage ,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage ,
Il vous offre son Trône , & malgré le destin
Votre malheur par-là trouve une heureuse fin.
Tout vous porte , Madame , à ce grand hyménée ,
Pourriez-vous demeurer errante , abandonnée ?
Déjà la Crete cherche à se venger de vous ;
Et Minos . . .

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux ,
Qu'il s'arme contre moi , que j'en sois poursuivie ,
Sans ce que j'aime , hélas ! Que faire de la vie ?
Aux décrets de mon sort achevons d'obéir ,
Thésée avec le Ciel conspire à me trahir.
Rompre un si grand projet , ce seroit lui déplaire ,
L'ingrat veut que je meure il faut le satisfaire ,
Et lui laisser sentir pour double châtiment
Le remords de ma perte & de son changement.

M ij

PIRITHOUS.

Le voici qui paroît ; n'épargnez rien , Madame ;
 Pour rentrer dans vos droits , pour regagner son
 ame ;
 Et si l'espoir envain s'obstine à vous flatter ,
 Songez ce qu'offre un Trône à qui peut y monter.

S C E N E I V.

ARIANE, THESÉE, NERINE.

A R I A N E.

APPROCHEZ-VOUS , Thésée , & perdez cette
 crainte ;

Pourquoi dans vos regards marquer tant de con-
 trainte ,

Et m'aborder ainsi quand rien ne vous confond ,
 Le trouble dans les yeux , & la rougeur au front ?
 Un Héros tel que vous à qui la gloire est chère ,
 Quoi qu'il fasse , ne fait que ce qu'il voit à faire ;
 Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité ,
 Vous cessez de m'aimer , je l'aurai mérité.

Le changement est grand , mais il est légitime ,
 Je le crois. Seulement apprenez-moi mon crime ,
 Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups ,
 Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

T H E S É E.

Ah ? Pourquoi le penser ? Elle est toujours la même ,
 Même zèle toujours suit mon respect extrême ,

Et le tems dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le pressant souvenir de ses rares bienfaits ;
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui , Madame , ordonnez de mon sang , de ma
vie ,

Si la fin vous en plaît , le sort me sera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

A R I A N E.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire ,
Le destin la vouloit , je l'aurois laissé faire.
Par moi , par mon amour le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert ;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne ,
Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne !
Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter ,
N'aspirois-je à rien plus qu'à me voir respecter ?
Un service pareil veut un autre salaire ,
C'est le cœur , le cœur seul qui peut y satisfaire ,
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner ;
C'est lui seul. . .

T H E S É E.

Je voudrois vous le pouvoir donner ;
Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire ,
Je le sens à regret , je rougis à le dire ;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus ,
Je hais mon injustice & ne puis rien de plus.

A R I A N E.

Tu ne peux rien de plus ! Qu'aurois-tu fait parjure ,
Si quand tu vins du monstre éprouver l'aventure ,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur ,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur ?

M iij

Pour mériter ce cœur qui pouvoit seul me plaire ;
 Si j'ai peu fait pour toi , que falloit-il plus faire !
 Et que s'est-il offert que je pusse tenter ,
 Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?
 Pour te sauver le jour dont ta rigueur me prive ,
 Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
 La mer , les vents , l'exil ont-ils pu m'étonner ?
 Te suivre , c'étoit plus que me voir couronner :
 Fatigues , peines , maux , j'aimois tout par leur
 cause.

Dis-moi que non , ingrat , si ta lâcheté l'ose ;
 Et désavouant tout , éblouis-moi si bien ,
 Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

T H E S È E.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
 De voir , d'examiner , de me dire sans cesse ?
 Si par mon changement je trompe votre choix ,
 C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
 Ainsi joignez au nom de traître & de parjure
 Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure ;
 Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
 Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
 Mais pourquoi m'accusant en croître les atteintes ?
 Madame , croyez-moi , je ne vaux pas vos plaintes ,
 L'oubli , l'indifférence , & vos plus fiers mépris
 De mon manque de foi doivent être le prix.
 A monter sur le Trône un grand Roi vous invite ,
 Vengez-vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte ,
 Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de
 doux ,
 Vous perdant pour jamais je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte , grands Dieux , quand elle est volontaire ,

Périsse tout , s'il faut cesser de t'être chere.

Qu'ai-je affaire du Trône & de la main d'un Roi ;

De l'univers entier je ne voulois que toi :

Pour toi , pour m'attacher à ta seule personne ,

J'ai tout abandonné, repos , gloire , couronne ;

Et quand ces mêmes biens ici me sont offerts ,

Quand je puis en jouir , c'est toi seul que je perds.

Pour voir leur impuissance à réparer ta perte ,

Je te suis , mene-moi dans quelque Isle déserte ,

Où renonçant à tout je me laisse charmer

De l'unique douceur de te voir , de t'aimer.

Là possédant ton cœur , ma gloire est sans seconde ,

Ce cœur me sera plus que l'Empire du monde ;

Point de ressentiment de ton crime passé ,

Tu n'as qu'à dire un mot , ce crime est effacé ,

C'en est fait tu le vois , je n'ai plus de colere.

THESÉE.

Un si beau feu m'accable il devoit seul me plaire ?

Mais telle est de l'amour la tyrannique ardeur. . .

ARIANE.

Va , tu me répondras des transports de mon cœur ,

Si ma flamme sur toi n'avoit qu'un foible empire ,

Si tu la dédaignois , il falloit me le dire ,

Et ne pas m'engager par un trompeur espoir

A te laisser sur moi prendre tant de pouvoir.

C'est-là sur-tout , c'est-là ce qui souille ta gloire ,

Tu t'es plu sans m'aimer à me le faire croire ;

Tes indignes sermens sur mon crédule esprit. . .

THÉSÉE.

Quand je vous les ai faits , j'ai cru ce que j'ai dit ,
 Je partoix glorieux d'être votre conquête ;
 Mais enfin dans ces lieux poussé par la tempête ,
 J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour ,
 J'ai trop ...

ARIANE.

Naxe te change ? Ah , funeste séjour !
 Dans Naxe , tu le fais , un Roi grand , magnanime ,
 Pour moi , dès qu'il me vit , prit une tendre estime
 Il soumit à mes vœux & son Trône & sa foi ;
 Quoi qu'il ait pu m'offrir , ai-je fait comme toi ?
 Si tu n'es point touché de ma douleur extrême ,
 Rends-moi ton cœur ingrat , par pitié de moi-même ,
 Je ne demande point quelle est cette beauté
 Qui semble te contraindre à l'infidélité ;
 Si tu crois quelque honte à la faire connoître ,
 Ton secret est à toi ; mais qui qu'elle puisse être ,
 Pour gagner ton estime & mériter ta foi ,
 Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi :
 Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
 Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature ,
 Ces beaux feux qui volant d'abord à ton secours ,
 Pour te sauver la vie ont exposé mes jours ;
 Et si de mon amour ce tendre sacrifice
 De ta légèreté ne rompt point l'injustice.
 Pour ce nouvel objet , ne lui devant pas tant ,
 Par où présumes-tu pouvoir être constant ?
 A peine ton hymen aura payé sa flamme ,
 Qu'un violent remords viendra saisir ton ame ,
 Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi ,
 Et qui fait ce qu'alors tu sentiras pour moi ?

Qui fait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatans ,
Tu les regretteras , il ne sera plus tems.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle ,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidèle.
Vois Ariane en pleurs , Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritoit bien ton choix ;
Elle n'a point changé , d'où vient que ton cœur
change ?

THÉSÉE.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.
Je le crois comme vous , le Ciel est juste , un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à sa violence il faut que ma foi cede ,
Je vous l'ai déjà dit , c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah ! c'est trop , puisque rien ne te sauroit toucher
Parjure , oublie un feu qui dut t'être si cher ;
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse ,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse.
Tire moi seulement d'un séjour odieux ,
Où tout me désespere , où tout blesse mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entreprise ,
Ramene-moi , barbare , aux lieux où tu m'as prise.
La Crete où pour toi seul je me suis fait hair ,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oses trahir.

THÉSÉE.

Vous remener en Crete ! Oubliez-vous , Madame ,
Ce qu'est pour vous un pere , & quel courroux
l'enflamme ?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés ?

A R I A N E.

Laisse-les-moi souffrir , je les ai mérités ;
 Mais de ton faux amour les feintes concertées ,
 Tes noires trahisons , les ai-je méritées ,
 Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler ,
 Te rend il cette foi que tu veux violer ?
 Vaine & fausse pitié , quand ma mort peut te plaire !
 Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me
 faire ,

Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres sou-
 haits ,

Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?
 N'espère pas pourtant éviter le supplice
 Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
 Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux
 nœuds ,

Tu m'arraches le cœur , j'en mourrai , tu le veux ;
 Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie ,
 Crois déjà , crois me voir de ma douleur suivie ,
 Dans le fond de ton ame armer pour te punir ,
 Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir ,
 Et te dire d'un ton & d'un regard sévère :

« J'ai tout fait , tout osé pour t'aimer , pour te
 » plaire ,

» J'ai trahi mon pays , & mon pere , & mon roi ;
 » Cependant vois le prix , ingrat , que j'en reçois ».

T H E S É E.

Ah ! Si mon changement doit causer votre perte ,
 Frappez , prenez ma vie , elle vous est offerte.
 Prévenez par ce coup le forfait odieux ,
 Qu'un amour trop aveugle. . .

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux,
De ta constance ailleurs va montrer les mérites,
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THÉSÉE.

Madame. . .

ARIANE.

Ote-toi, te dis-je, & me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

IL sort, Nérine. Hélas !

NERINE.

Qu'auroit fait sa présence,
Qu'accroître de vos maux la triste violence ?

ARIANE.

M'avoir ainsi quittée, & par-tout me trahir !

NERINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devoit-il obéir ?

NERINE.

Que vouliez-vous qu'il fît. Vous pressiez sa retraite.

ARIANE.

Qu'il fut en s'emportant ce que l'amour souhaite,

Et qu'à mon désespoir souffrant un libre cours,
 Il s'entendît chasser & demeurât toujours.
 Quoique sa trahison & m'accable & me tue,
 Au moins j'aurois joui du plaisir de sa vue,
 Mais il ne sauroit plus souffrir la mienne. Ah,
 Dieux !

As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?
 Combien il est sorti satisfait de ma haine ?
 Que de mépris !

NERINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
 Madame ; & n'ayant point d'excuse à vous donner,
 S'il vous fuit , j'y vois peu de quoi vous étonner ;
 Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

A R I A N E.

M'en voir trahie ! il faut découvrir ma rivale ,
 Examine avec moi. De toute cette Cour
 Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour :
 Est-ce Mégiste , Eglé , qui le rend infidèle ;
 De tout ce qu'il y voit Cyane est la plus belle,
 Il lui parle souvent ; mais pour m'ôter sa foi,
 Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi !

Vains & foibles appas qui m'aviez trop flattée,
 Voilà votre pouvoir , un lâche m'a quittée ;
 Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir ,
 Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir,
 Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
 Allons , Nérine , allons , je suis amante & femme ;
 Il veut ma mort , j'y cours ; mais avant que mourir,
 Je ne fais qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CENARUS, PHEDRE.

CENARUS.

UN si grand changement ne peut trop me surprendre ,

J'en ai la certitude & ne le puis comprendre.

Après ce pur amour dont il suivoit la loi ,

Thésée à ce qu'il aime ose manquer de foi !

Dans la rigueur du coup je ne vois qu'avec crainte

Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte ,

J'en tremble , & si tantôt lui peignant mon amour ,

Je voulois être plaint , je la plains à son tour.

Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance ,

N'est qu'un mal dont le tems calme la violence ;

Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter ,

Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.

C'est du courroux du Ciel la plus funeste preuve.

PHEDRE.

Ariane , Seigneur , en fait la triste épreuve ;

Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours ,

Ignore , pour le rompre , où chercher du secours ,

Un cœur est accablé d'une douleur mortelle.

Tome III.

N

CENARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle,
 Il veut, il offre tout ; mais , hélas , je crains bien
 Que cet amour ne parle & qu'il n'obtienne rien.
 Si Thésée a changé , j'en serai responsable ,
 C'est dans ma Cour qu'il trouve un autre objet
 aimable ;

Et sans doute on voudra que je sois le garant
 De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane encor que méprisée,
 Veuille par votre hymen se venger de Thésée ;
 Et si ce changement vous permet d'espérer ,
 Il ne faut pas , Seigneur , vous y trop assurer.
 Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
 Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie ,
 Qu'elle accepte vos vœux ou refuse vos soins ,
 La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
 Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidele ,
 Et c'est ce que je viens vous demander pour elle
 Si la Crete vous force à d'injustes combats ,
 Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas ,
 Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

CENARUS.

Ah ! pour l'en garantir il n'est rien que je n'ose
 Madame , & vous verrez mon Trône trébucher
 Avant que je néglige un intérêt si cher.
 Plût aux Dieux que ce soin la tint seule inquiète

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette
 Son visage vous parle , & sa triste langueur
 Vous fait lire en ses yeux ce que souffre son cœur

SCENE II.

CENARUS , ARIANE , PHEDRE , NERINE.

CENARUS.

MADAME , je ne fai si l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre ou me fermer
la bouche.

Après les sentimens que j'ai fait voir pour vous ,
Jedois, quoi qui vous blesse, en partager les coups .
Mais si j'ose assurer que jusqu'au fond de l'ame
Je sens le changement qui trompe votre flamme ,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats ,
J'aime , il m'ôte un rival , vous ne me croirez pas .
Il est certain pourtant , & le Ciel qui m'écoute
M'en fera le témoin , si votre cœur en doute ,
Que si de tout mon sang je pouvois racheter
Ce que. . .

ARIANE.

Cessez , Seigneur, de me le protester.

Il dépendoit de vous de me rendre Thésée ,
La gloire y trouveroit votre ame disposée ;
Je le crois de ce cœur qui fut tout m'immoler ,
Aussi veux-je avec vous ne rien dissimuler.

J'aimai , Seigneur , après mon infortune extrême
Il me seroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'est pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut ,
Cesse d'être sensible au moment qu'il le veut ;

N ij.

Le mien fut à Thésée, & je l'en croyois digne ,
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix insigne ,
Rien ne brilloit en lui que de grand , de parfait ,
Il feignoit de m'aimer , je l'aimois en effet ;
Et comme d'une foi qui sert à me confondre ,
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me ré-
pondre ,

Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans ,
D'autres que moi peut-être auroient cru ses ser-
mens.

Je m'immolois entiere à l'ardeur d'un pur zele ;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidele.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de secret ,
Il la fait éclater , je la vois à regret.
C'est d'abord un ennui qui ronge, qui dévore ,
J'en ai déjà souffert j'en puis souffrir encore ;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur se ré-
sout ,

Le vouloir, c'est assez pour en venir à bout ;
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur , de funeste,
On s'arrache à soi-même , & le tems fait le reste.

Voilà l'état, Seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez su tantôt par un aveu sincere ,
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire,
Et que mon cœur touché du respect de vos feux ,
S'il ne m'eût pas aimé , eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi , je vous tiendrai parole ;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole ,
Etouffant un amour & si tendre & si doux ,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour
vous ,

Ce sont des traits de feu que le tems seul imprime,
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime;
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui fait son devoir.

CENARUS.

Ah ! Pour la mériter, si le plus pur hommage. . .

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les sens encor de trouble embarrassés,
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez ;
Mais pour vous la donner, j'avoûrai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse;
Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine,
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux
choisir,

Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en resaisir :
L'amour par le remords aisément se désarme,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme ;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas long-tems contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts que, sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire ;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, Seigneur, je suis à vous.
Mon cœur de votre hymen se fait un heur suprême,
Et c'est ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le fasse venir, allez, Nérine. Ainsi
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun souci,
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

N iiij

CENARUS.

Ah ! Madame, par où puis-je assez reconnoître....

ARIANE.

Seigneur, un peu de treve; en l'état où je suis,
J'ai comblé votre espoir, c'est tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHEDRE.

PHEDRE.

CE retour me surprend. Tantôt contre Thésée
Du plus ardent courroux vous étiez embrasée,
Et déjà la raison a calmé ce transport ?

ARIANE.

Que ferois-je, ma sœur ? C'est un arrêt du sort.
Thésée a résolu d'achever son parjure,
Il me veut voir souffrir, je me tais, & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aisément
Ce que sa passion eut pour vous de charmant ?
D'avoir à d'autres vœux un cœur si peu contraire,
Que. . . .

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire;
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouserai le Roi.

PHEDRE.

Quoi, par votre aveu même il donnera sa foi;

Et lorsque son amour a tant reçu du vôtre ,
Vous le verrez sans peine entre les bras d'une autre ?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre ! Avant ce coup , ma
sœur ,

J'aime , je suis trahie , on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés , tant d'amour , tant de zele
M'auront fait mériter les soins d'un infidele ,
A ma honte par-tout ma flamme aura fait bruit ,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connoître ,
Empêcher , s'il se peut , ma fureur de paroître :
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement ,
Plus , quand le coup approche , il frappe sûrement.
C'est par-là qu'affectant une douleur aisée ,
Je feins de consentir à l'hymen de Thésée ;
A savoir son secret j'intéresse le Roi.
Pour l'apprendre , ma sœur , travaillez avec moi ;
Car je ne doute pas qu'une amitié sincere
Contre sa trahison n'arme votre colere ,
Que vous ne ressentiez tout ce que sent mon cœur.

PHEDRE.

Madame , vous savez . . .

ARIANE.

Je vous connois , ma sœur ,
Aussi c'est seulement en vous ouvrant mon ame ,
Que dans son désespoir je soulage ma flamme.
Que de projets trahis ! Sans cet indigne abus ,
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs ;
Et de mon amitié cette marque nouvelle ,
Vous doit faire encor plus haïr mon infidele.

Sur le bruit qu'aura fait son changement d'amour ;
 Sachez adroitement ce qu'on dit à la Cour ;
 Voyez Eglé , Mégiste , & parlez d'Ariane ;
 Mais sur-tout prenez soin d'entretenir Cyane.
 C'est elle qui d'abord a frappé mon esprit.
 Vous savez que l'amour aisément se trahit ;
 Observez ses regards , son trouble , son silence.

P H E D R E .

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence.

Dans l'ardeur de venger tant de droits violés ,
 C'est donc cette rivale à qui vous en voulez ?

A R I A N E .

Pour porter sur l'ingrat un coup vraiment terrible ,
 Il faut frapper par-là , c'est son endroit sensible ;
 Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir ,
 Par elle je perds tout , la puis-je assez haïr ?
 Puis-je assez consentir à tout ce que la rage
 M'offre de plus sanglant pour venger mon outrage ?
 Rien après ce forfait ne me doit retenir ,
 Ma sœur , il est de ceux qu'on ne peut trop punir.

Si Thésée oubliant un amour ordinaire ,
 M'avoit manqué de foi dans la Cour de mon pere ,
 Quoi que pût le dépit en secret m'ordonner ,
 Cette infidélité seroit à pardonner :
 Ma rivale , dirois-je , a pu sans injustice ,
 D'un cœur qui fut à moi chérir le sacrifice ;
 La douceur d'être aimée ayant touché le sien ,
 Elle a dû préférer son intérêt au mien.
 Mais étrangère ici , pour l'avoir osé croire ,
 J'ai sacrifié tout jusqu'au soin de ma gloire ;
 Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi ,

Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi ;
Je le perds , on me l'ôte , il n'est rien que n'essaie
La fureur qui m'anime , afin qu'on me le paie :
J'en mettrai haut le prix , c'est à lui d'y penser.

P H E D R E.

Ce revers est sensible , il faut le confesser.
Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous pré-
fere,
Pour venger votre amour , que prétendez-vous
faire ?

A R I A N E.

L'aller trouver , la voir , & de ma propre main
Lui mettre , lui plonger un poignard dans le sein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure ,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure ,
Et qu'en son cœur les miens pénètrent à loisir
Ce qu'aura de mortel son affreux déplaisir.
Alors ma passion trouvera de doux charmes
A jouir de ses pleurs comme il fait de mes larmes ;
Alors il me dira si se voir lâchement
Arracher ce qu'on aime est un léger tourment.

P H E D R E.

Mais sans l'autoriser à vous être infidelle ,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle ;
Elle a peine à ses vœux peut-être à consentir.

A R I A N E.

Point de pardon , ma sœur , il falloit m'avertir ;
Son silence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du sang pour laver mon injure.
De Thésée , il est vrai , je puis percer le cœur ,
Mais si je m'y résous , vous n'avez plus de sœur.

Vous aurez beau vouloir que mon bras se retienne ,

Tout perfide qu'il est ma mort suivra la sienne ;

Et sur mon propre sang l'ardeur de nous unir

Me le fera venger aussi-tôt que punir.

Non , non , un fort trop doux suivroit sa perfidie ,

Si mes ressentimens se bernoient à sa vie.

Portons , portons plus loin l'ardeur de l'accabler ,

Et donnons , s'il se peut , aux ingrats à trembler.

Vous figurez-vous bien son désespoir extrême ,

Quand dégouttante encor du sang de ce qu'il aime ,

Ma main offerte au Roi dans ce fatal instant ,

Bravera jusqu'au bout la douleur qui l'attend ?

C'est en vain de son cœur qu'il croit m'avoir
chassée ,

Je n'y suis pas peut-être encor toute effacée ;

Et ce sera de quoi mieux combler son ennui ,

Que de vivre à ses yeux pour un autre que lui.

P H E D R E .

Mais pour aimer le Roi , vous sentez-vous dans
l'ame . . .

A R I A N E .

Et le moyen , ma sœur , qu'un autre objet m'en-
flamme :

Jamais , soit qu'on se trompe ou réussisse au choix ,

Les fortes passions ne touchent qu'une fois.

Ainsi l'hymen du Roi me tiendra lieu de peine ;

Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne ,

C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour ,

Il m'a trahie , il faut le trahir à mon tour.

Oui , je le punirai de n'avoir pu connoître

Qu'en parlant pour Thésée il parloit pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

ENFIN à la raison mon courroux rend les armes,
De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes,
Si c'étoit un effort qui dépendît de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins c'est de vos soins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au Roi.
Son Trône est un appui qui flatte ma disgrâce,
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple & non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour
une autre,
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare,
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THESÉE.

Madame , je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me répliquez rien ;
 Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
 Vos remords trouveront le tems de me le dire ;
 Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
 Saura ce qu'il vous reste encore à consulter.

SCENE V.

PHEDRE, THESÉE.

THESÉE.

LE Ciel à mon amour seroit-il favorable ?
 Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable ?
 Madame , quel bonheur qu'après tant de soupirs
 Je puisse sans contrainte expliquer mes desirs ,
 Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire...

PHEDRE.

Renfermez-le , de grace , & craignez d'en trop dire.
 Vous voyez que j'observe , avant que vous parler ,
 Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
 Un grand calme à vos yeux commence de paroître ,
 Tremblez , Prince , tremblez , l'orage est prêt de
 naître ;

Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
 Des violens projets de l'amour en fureur ,

N'est

N'est qu'un foible crayon de la secrete rage
 Qui possède Ariane & trouble son courage.
 L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner ,
 Vers le piège tendu cherche à vous entraîner.
 C'est par-là qu'elle croit découvrir sa rivale ;
 Et dans les vifs transports que sa vengeance étale ,
 Plus le sang nous unit , plus son ressentiment ,
 Quand je serai connue , aura d'empportement.
 Rien ne m'en peut sauver , ma mort est assurée ,
 Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée ,
 J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour
 Souvent sans le savoir mettant sa flamme au jour ,
 Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
 Vous l'avez voulu , Prince , achevez votre ouvrage.

T H E S É E.

A quoi que son courroux puisse être disposé ,
 Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
 Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre ,
 Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
 La foudre gronde , il faut vous mettre hors d'état
 D'en ouïr la menace & d'en craindre l'éclat.
 Fuyons d'ici , Madame , & venez dans Athenes.
 Par un heureux hymen voir la fin de nos peines.
 J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
 Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit ,
 Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à
 craindre ,
 Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre.
 Ariane forcée à renoncer à moi
 N'aura plus de prétexte à refuser le Roi.
 Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

Tome III.

○

P H E D R E.

Et qui me répondra que vous serez fidele ?

T H E S É E.

Ma foi que ni le tems, ni le Ciel en courroux. . .

P H E D R E.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

T H E S É E.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire ,
 Il falloit la sauver de la fureur d'un pere ;
 Et la reconnoissance eut part seule aux sermens
 Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.
 Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude ;
 Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
 Dans ce manque de foi qui vous semble odieux ,
 Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
 L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
 Une nécessité dont rien ne me dispense ,
 Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur ,
 Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.
 Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
 Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous même ,
 Ce que je lui disois d'engageant & de doux ,
 Vous ne saviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
 Je n'examinois point , en vous ouvrant mon ame ,
 Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme ,
 Je songeois seulement à vous marquer ma foi ,
 Je me faisois entendre , & c'étoit tout pour moi.

P H E D R E.

Dieux , qu'elle en souffrira ! Que d'ennuis ! que de larmes !

Je sens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.

Il voit avec horreur ce qui doit arriver ;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards , ces accablans reproches
Dont par son désespoir je vois les coups si proches ,
Pour moi , pour une sœur sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour , elle saura le reste.
De ses pleurs , de ses cris fuyons l'éclat funeste ,
Je vois bien qu'il le faut ; mais , las !

THESÉE.

Vous soupirez ?

PHÈDRE.

Où , Prince , je veux trop ce que vous desirez.
Elle se fie à moi , cette sœur , elle m'aime ,
C'est une ardeur sincère , une tendresse extrême ;
Jamais son amitié ne me refusa rien ,
Pour l'en récompenser je lui vole son bien ,
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère ,
Je la tue , & c'est vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé ?

THESÉE.

Vous en repentez-vous ?

PHÈDRE.

Je ne sai , pour mon cœur il n'est rien de plus doux ;
Mais vous le remarquez , ce cœur tremble , sou-
pire ;

Et perdant une sœur , si j'ose encore le dire ,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs ;
Votre légèreté me peut laisser ailleurs.

Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?
Je l'aurai bien voulu , mais c'en est fait , partons.

O ij

THÉSÉE.

En vain. . . .

PHÈDRE.

Le temps se perd quand nous en consultons.
 Si vous blâmez la crainte où ce soupçon me livre ,
 J'en répare l'outrage en m'offrant a vous suivre.
 Puisqu'à ce grand effort ma flamme se résout ,
 Donnez l'ordre qu'il faut , je serai prête à tout.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

UN peu plus de pouvoir, Madame, sur vous-même.

A quoi sert ce transport, ce désespoir extrême ?
 Vous avez dans un trouble à nul autre pareil,
 Prévenu ce matin le lever du soleil.
 Dans le Palais errante, interdite, abattue,
 Vous avez laissé voir la douleur qui vous tue.
 Ce ne sont que soupirs, que larmes, que sanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos ?

Quoi , ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie ,
Ces feux , ces tendres feux pour moi trop allumés ,
Dans le cœur d'un ingrat sont déjà consumés ?
Thésée avec plaisir a pu les voir éteindre ;
Ma mort n'est qu'un malheur qui ne vaut pas le
craindre ,

Et ce parjure amant qui se rit de ma foi ,
Quoiqu'il vive toujours , ne vivra plus pour moi ?
Que fait Pirithoüs ? Viendra-t-il

NERINE.

Oui , Madame ,

Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame !

NERINE.

Pirithoüs viendra ; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue , & que lui direz-vous ?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre ,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire ,
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours ,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parloit diversement de ma triste aventure ?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée. . .

NERINE.

On la nomme à cause qu'il la voit ,
Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phedre de même ,
Et cependant , Madame , est-ce Phedre qu'il aime ?

O iij

A R I A N E.

Que n'a-t-il pu l'aimer ! Phedre l'auroit connu ,
Et par-là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussi-tôt avertie ,
Dans sa première ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

N E R I N E.

En vain il auroit cru pouvoir toucher son cœur ,
Je le sai , mais enfin quand un amant fait plaie ,
Qui consent à l'ouir , peut aimer & se taire.

A R I A N E.

Je soupçonnerois Phedre , elle de qui les pleurs
Sembloient en s'embarquant présager nos mal-
heurs ?

Avant que la résoudre à seconder ma fuite ,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
Combien de résistance & d'obstinés refus ?

N E R I N E.

Vous n'avez rien , Madame , à craindre là-dessus ;
Je connois sa tendresse , elle est pour vous si forte ,
Qu'elle mourroit plutôt. . .

A R I A N E.

Je veux la voir , n'importe.
Va , fais-lui promptement savoir que je l'attends ,
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-tems.
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse , hélas ! dans son indifférence ,
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithoüs paroît , fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

HÉ bien, puis-je accepter la main qui m'est offerte ?

Le Roi s'empresse-t-il à réparer ma perte ?
Et pour me laisser libre à payer son amour,
De l'hymen de Thésée a-t-on choisi le jour ?

PIRITHOUS.

Le Roi sur ce projet entretint hier Thésée ;
Mais il trouva son ame encor mal disposée.
Il est pour les ingrats de rigoureux instans,
Thésée en fit l'épreuve, & demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après son inconstance,
C'est montrer en aimant bien peu d'impatience,
Et ce nouvel objet dont son cœur est épris,
Y doit pour son amour croire trop de mépris.
Pour moi je l'avoûrai, sa trahison me fâche ;
Mais puisqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au Roi, je voudrois que sa main
Eût pu déjà fixer mon destin incertain ;
L'irrésolution m'embarrasse & me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous seriez hors de peine ;
Mais, Madame, je puis être mal averti.

A R I A N E.

Et de quoi, Prince !

P I R I T H O U S.

On dit que Thésée est parti.

Par-là vous seriez libre.

A R I A N E.

Ah ! Que viens-je d'entendre !

Il est parti, dit-on !

P I R I T H O U S.

Ce bruit doit vous surprendre.

A R I A N E.

Il est parti ! Le Ciel me trahiroit toujours !
Mais non, que deviendroient ses nouvelles amours ?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme ?
L'abandonneroit-il ?

P I R I T H O U S.

Je ne sai ; mais, Madame ,
Un vaisseau cette nuit s'est échappé du Port.

A R I A N E.

Ce n'est pas lui sans doute , on le soupçonne à tort.
Peut-il être parti sans que le Roi le sache ?
Sans que Pirithoüs à qui rien ne se cache ,
Sans qu'enfin . . . Mais de quoi me voudrois-je
étonner ?

Que ne peut-il pas faire ? Il m'ose abandonner ,
Oublier un amour qui toujours trop fidele
M'oblige encor pour lui . . .

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE.

QUE fait ma sœur ? Vient-elle ?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir !
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée !

NERINE.

Madame , j'ai long-tems. . .

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée ?

Parle.

NERINE.

De tous côtés j'ai couru vainement.
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point ! Quoi, si matin ! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble ,

Que stupide , égarée . en ce trouble importun ,
De crainte d'en trop voir , je n'en regarde aucun,
N'as-tu rien oui-dire ?

NERINE.

On parle de Thésée ,
On veut que cette nuit voyant la fuite aisée...

A R I A N E .

O nuit ! O trahison dont la double noirceur
 Passe tout... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur ?
 Sa tendresse pour moi , l'intérêt de sa gloire ,
 Sa vertu , tout enfin me défend de rien croire ,
 Cependant contre moi quand tout prend son parti ,
 Elle ne paroît point , & Thésée est parti .
 Qu'on la cherche , c'est trop languir dans ce sup-
 plice ,

Je m'en sens accablée , il est tems qu'il finisse ,
 Quoique mon cœur rejette un doute injurieux ,
 Il a besoin , ce cœur , du secours de mes yeux .
 La moindre inquiétude est trop tard apaisée .

S C E N E I V .

A R I A N E , P I R I T H O U S , A R C A S , N E R I N E .

A R C A S , à *Pirithoüs* .

S E I G N E U R , je vous apporte un billet de Thésée .

A R I A N E .

Donnez , je le verrai . Par qui l'a-t-on reçu ?
 D'où l'a-t-on envoyé ? Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on su ?
 Il est parti , Nérine . Ah , trop funeste marque !

A R C A S .

On vient de voir au Port arriver une Barque ,
 C'est de-là qu'est venu le billet que voici .

A R I A N E .

Lisons , mon amour tremble à se voir éclairci .

Thésée, à Pirithoüs.

» Pardonnez un fuite où l'amour me condamne,

» Je pars sans vous en avertir.

» Phedre du même amour n'a pu se garantir.

» Elle fuit avec moi ; ayez soin d'Ariane ».

Prenez soin d'Ariane ! Il viole sa foi,

Me désespere , & veut qu'on prenne soin de moi.

PIRITHOÛS.

Madame , en vos malheurs qui font peine à comprendre. . .

ARIANE.

Laissez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre;

C'est vous Pirithoüs dont le funeste abord ,

Toujours fatal pour moi , précipite ma mort.

PIRITHOÛS.

J'ignore. . .

ARIANE.

Allez au Roi porter cette nouvelle :

Nerine me demeure , il me suffira d'elle.

PIRITHOÛS.

D'un départ si secret le Roi sera surpris.

ARIANE.

Sans son ordre Thésée eût-il rien entrepris ?

Son aveu l'autorise , & de ses injustices

Le Roi, vous, & les Dieux, vous êtes tous complices.

S C E N E V.

ARIANE, NERINE.

A R I A N E.

A H, Nérine !

N E R I N E.

Madame , après ce que je voi ,
 Je l'avoue , il n'est plus ni d'honneur ni de foi ,
 Sur les plus saints devoirs l'injustice l'emporte.
 Que de chagrins !

A R I A N E.

Tu vois , ma douleur est si forte ,
 Que succombant aux maux qu'on me fait découvrir
 Je demeure insensible à force de souffrir.

Enfin d'un fol espoir je suis désabusée ,
 Pour moi , pour mon amour il n'est plus de Thésée :
 Le tems au repentir auroit pu le forcer ;
 Mais c'en est fait , Nérine , il n'y faut plus penser ,
 Hélas ! qui l'auroit cru , quand son injuste flamme
 Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame ,
 Qu'en ce terrible excès de peine & de douleurs
 Je ne connusse encor que mes moindres malheurs ?
 Une rivale au moins , pour soulager ma peine ,
 M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine ,
 Je promettois son sang à mes bouillans transports ,
 Mais je trouve à briser les liens les plus forts ;
 Et quand dans une sœur après ce noir outrage
 Je découvre en tremblant la cause de ma rage ,

Ma

Ma rivale & mon traître aidés de mon erreur
Triomphent par leur fuite & bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorsque le Ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon sort d'affreux, d'épou-
ventable ?

La rivale sur qui tombe cette fureur,
C'est Phedre ; cette Phedre à qui j'ouvrais mon
cœur.

Quand je lui faisois voir ma peine sans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale.
La perfide, abusant de ma tendre amitié,
Montroit de ma disgrâce une fausse pitié ;
Et jouissant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cause & feignoit de me plaindre.
C'est-là mon désespoir ; pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenois immolé,
Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence
Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance ! A quoi pensai-je ? Ah,
Dieux !

L'ingrate ! on la verroit triompher à mes yeux !
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes :
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet,
Elle n'est pas encore où son espoir la met ;
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle....

NÉRINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle ?
Madame, Songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au Palais ?

ARIANE.

Qu'importe que par-tout mes plaintes soient ouïes ?

Tome III.

P

On connoît, on a vu des amantes trahies,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;
Mais , Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avois-je mérité de m'en voir méprisée ?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je fuis pour lui seul , c'est moi seule qu'il
fuit ;
Pour lui seul je dédaigne une Couronne offerte ,
En séduisant ma sœur il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux ,
Je le comble de biens , il m'accable de maux ;
Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie ,
Quand j'empêche sa mort , il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir ,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre,
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit,
Mes larmes parleront : c'en est fait s'il le voit.
Ne les contraindons plus , & par cette foiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Et ayant à mon tour immolé ma raison ,
La peur d'en faire trop seroit hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire approuvée ou blâmée ,
J'aurai tout fait pour moi , si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit !
Si j'aime encor Thésée , oubliai-je qu'il fuit !
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale ,
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être. . . Ah Ciel ! Nérine , empê-
che-moi

D'ouïr ce que j'entends , de voir ce que je vois.
 Leur triomphe me tue , & toute possédée
 De cette assassinate & trop funeste idée,
 Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
 Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

ŒNARUS , ARIANE , PIRITHOUS , NERINE ,
 ARCAS.

ŒNARUS.

JE ne viens point, Madame. opposer à vos plaintes
 De faux raisonnemens ou d'injustes contraintes ,
 Je viens vous protester que tout ce qu'en ma Cour...

ARIANE.

Je fais ce que je dois , Seigneur , à votre amour.
 Je connois même à quoi ma parole m'engage ,
 Mais...

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
 Vous répondriez mal d'un cœur...

ARIANE.

Comment , hélas !
 Répondrois-je de moi ? Je ne me connois pas.

ŒNARUS.

Si du secours du tems ma foi favorisée ,
 Peut mériter qu'un jour vous oubliez Thésée...

P ij

A R I A N E.

Si j'oublirai Thésée ? Ah, Dieux, mon lâche cœur
 Nourrirait pour Thésée une honteuse ardeur !
 Thésée encor sur moi garderoit quelque empire !
 Je dois haïr Thésée , & voudrois m'en dédire !
 Oui , Thésée à jamais sentira mon courroux ;
 Et si c'est pour vos vœux quelque chose de doux ,
 Je jure par les Dieux , par ces Dieux qui peut-être
 S'uniront avec moi pour me venger d'un traître ,
 Que j'oublirai Thésée , & que pour m'émouvoir ,
 Remords , larmes , soupirs manqueront de pou-
 voir.

P I R I T H O U S.

Madame, si j'osois. . .

A R I A N E.

Non , parjure Thésée ;
 Ne crois pas que jamais je puisse être apaisée ,
 Ton amour y feroit des efforts superflus.
 Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus ;
 Mais après ton forfait , ta noire perfidie ,
 Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie ,
 Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux ,
 C'est peu pour m'étonner que le plus grand des
 maux.

J'ai trop gémi , j'ai trop pleuré tes injustices ,
 Tu m'as bravée , il faut qu'à ton tour tu gémisses.
 Mais quelle est mon erreur ? Dieux ! Je menace en
 l'air ,

L'ingrat se donne ailleurs quand je crois lui parler,
 Il goûte la douceur de ses nouvelles chaînes.
 Si vous m'aimez , Seigneur , suivons - le dans
 Athènes ;

Avant que ma rivale y puisse triompher ,
Partons , portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée ,
Puisse voir ma fureur de son sang enivrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour ,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Consultons - en le tems , Madame , & s'il faut
faire. . .

ARIANE.

Le tems ! Mon désespoir souffre-t-il qu'on diffère ?
Puisque tout m'abandonne , il est pour mon se-
cours

Une plus sûre voie & des moyens plus courts.

Tu m'arrêtes , cruel ?

(Elle se jette sur l'épée de Pivithoüs.)

NERINE.

Que faites-vous , Madame ?

ARIANE , à Nérine,

Soutiens-moi , je succombe aux transports de mon
ame.

Si dans mes déplaisirs tu veux me secourir ,

Ajoute à ma foiblesse , & me laisse mourir.

ŒNARUS.

Elle semble pâmer ; qu'on la secoure , vite.

Sa douleur est un mal qu'un prompt remede irrite ;

Et c'en seroit sans doute accroître les efforts ,

Qu'opposer quelque obstacle à ses premiers trans-
ports.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

JUGEMENT

DE LA TRAGÉDIE

D'ARIANE.

LA France comptera toujours M. T. Corneille entre ses Sophocles & ses Euripides. Capable du Grand, il sut peindre heureusement les majestueuses douleurs de la Tragédie, & mérita plus d'une fois la noble jalousie de son Frere qui eut la générosité de la lui avouer : tendre & pathétique il fit couler pour quelques-unes de ses Héroïnes des larmes qu'on laisse encore échapper avec plaisir après un siècle de succès & d'applaudissemens.

Ariane fut un des chef-d'œuvres qui immortalisa le nom de cet Auteur, qu'on regarda en même-tems comme le rival de son Frere & le concurrent de M. Racine. Malgré les acclamations dont la Scene retentissoit en faveur de l'illustre Poëte qui sembloit devoir seul en usurper l'empire ; la tendresse, les malheurs, & le désespoir d'une Amante infortunée, abandonnée par un infidèle époux, touchèrent les Spectateurs, entraînerent leurs suffrages, & balancerent les succès de Bajazet qu'on représentoit sur le Théâtre de l'Hôtel de Bour-

Jug. sur la Trag. d'Ariane. 175

gogne , lorsque l'on jouoit Ariane sur celui du Marais.

Cette Piece fut l'ouvrage de quarante jours. Le premier rôle admirable , mais un peu aux dépens des autres , Mlle. Clairon le joue supérieurement. Quelle expression vive & touchante ! Quelle ame ! Quelle vérité ! Les esprits les moins éclairés en sont frappés & saisis. C'est d'un Spectateur de cette Classe que dans une de nos Provinces Méridionales cette célèbre Actrice reçut un jour cet applaudissement si sincere & si juste. Dans la Scene où Ariane cherche avec sa Confidente quelle peut être sa Rivale , à ce vers :

Est-ce Mégiste , *Æglé* , qui le rend infidele ?

L'Actrice vit un homme qui les yeux en larmes se penchoit vers elle , & lui crioit d'une voix étouffée : *C'est Phedre , c'est Phedre*. C'est bien-là le cri de la nature qui applaudit à la perfection de l'Art.

Pourroit-on encore lui refuser son admiration & ses pleurs , lorsqu'elle lit le billet de Thésée ? On voit les caracteres de la main du perfide se répéter comme dans un miroir sur le visage pâissant de son Amante , dans ses yeux fixes & remplis de larmes , dans le tremblement de sa main.

Qu'on ne nous vante plus la délicatesse du Peuple d'Athenes , de ce Peuple sensible & poli qui savoit éprouver les alarmes d'Oreste , les douleurs d'Œdipe , & les dangers du fils de Mérope sur qui sa Mere leve un poignard pour

176 *Jug. sur la Trag. d'Ariane.*

l'immoler , en voulant le venger : nos grands Acteurs instruisent leur Parterre , & lui apprennent à connoître & à sentir les vraies beautés du Théâtre.

nds
en-
s du

LE COMTE
D'ESSEX,
TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

ELISABETH, Reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du
Comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CECILE, ennemi du Comte d'Essex.

LE COMTE DE SALSBURY, Ami du
Comte d'Essex.

CROMMER, Capitaine des Gardes de la
Reine.

TILNEY, Confident d'Elisabeth.

SUITE.

La Scene est à Londres.

LE COMTE
D'ESSEX,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE
SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NON, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à
craindre ;

Quel que soit son courroux l'amour saurait l'éteindre ;

Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort ,

Je suis trop malheureux pour obtenir la mort.

Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie

D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.

Un homme tel que moi , sur l'appui de son nom ,

Devroit comme du crime être exempt du soupçon ;

180 *Le Comte d'Essex,*

Mais enfin cent exploits & sur mer & sur terre
M'ont fait connoître assez à toute l'Angleterre,
Et j'ai trop bien servi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont osé m'imputer.
Ainsi quand l'imposture auroit surpris la Reine,
L'intérêt de l'Etat rend ma grace certaine;
Et l'on ne fait que trop par ce qu'a fait mon bras
Que qui perd mes pareils ne les recouvre pas.

SALSBURY.

Je fais ce que de vous par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de surcroît à sa gloire;
Vos services sont grands, & jamais Potentat
N'a sur un bras plus ferme appuyé son Etat.
Mais malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveugler point sur trop de confiance.
Plus la Reine au mérite égalant ses bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'é-
teigne

Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout à coup expirer,
La main qui vous soutient n'a qu'à se retirer.
Et quelle sûreté le plus rare service
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux pas y fait choir, mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit ensemble. . .

LE COMTE.

Tout a tremblé sous moi, vous voulez que je
tremble.

L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras,
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans Etats.

Il a tout fait pour elle , & j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire ,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout.
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

S A L S B U R Y.

L'Etat fleurit par vous , par vous on le redoute ;
Mais enfin quelque sang que sa gloire vous coûte ,
Comme un sujet doit tout , s'il s'oublie une fois ,
On regarde son crime , & non pas ses exploits.
On veut que vos amis par de sourdes intrigues
Se soient mêlés pour vous de cabales , de ligues
Qu'au Comte de Tiron ayant souvent écrit ,
Vous ayiez ménagé ce dangereux esprit ,
Et qu'avec l'Irlandois appuyant sa querelle ,
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins , & l'indice est puissant.

L E C O M T E.

Et que peut leur rapport si je suis innocent ?
Le Comte de Tiron que laReine appréhende ,
Voudroit rentrer en grace , y remettre l'Irlande ,
Et je croirois servir l'Etat plus que jamais ,
Si mon avis suivi pouvoit faire sa paix.
Comme il hait les méchans , il me seroit utile
A chasser un Coban , un Raleg , un Cecile ,
Un tas d'hommes sans nom , qui lâchement flat-
teurs ,
Des défordres publics font gloire d'être auteurs :
Par eux tout périra , la Reine qu'ils séduisent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'inf-
truissent ;

Maîtres de son esprit , ils lui font approuver

Tome III.

Q

Pour elle chaque jour réduite à me parler ,
Elle a voulu me vaincre , & n'a pu m'ébranler ;
Et voyant son amour , où j'étois trop sensible ,
Me donner pour la Reine un dédain invincible ,
Pour m'en ôter la cause , en m'ôtant tout espoir ;
Elle s'est mariée... Hé qui l'eût pu prévoir ?
Sans cesse en condamnant mes froideurs pour la
Reine ,

Elle me préparoit à cette affreuse peine ;
Mais après la menace , un tendre & prompt retour
Me mettoit en repos sur la foi de l'amour ;
Enfin par mon absence à me perdre enhardie ,
Elle a contre elle-même usé de perfidie ;
Elle m'aimoit sans doute , & n'a donné sa foi
Qu'en m'arrachant son cœur qui devoit être à moi.
A ce funeste avis quelles rudes alarmes !
Pour rompre son hymen j'ai fait prendre les armes ,
En tumulte au Palais je suis vite accouru ,
Dans toute sa fureur mon transport a paru ;
J'allois sauver un bien qu'on m'ôtoit par surprise ,
Mais averti trop tard , j'ai manqué l'entreprise.
Le Duc , unique objet de ce transport jaloux ,
De l'aimable Henriette étoit déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté , si l'on m'en fait un crime ,
Je mourrai de l'amour innocente victime ,
Malheureux de savoir qu'après ce vain effort ,
Le Duc toujours heureux jouira de ma mort.

S A L S B U R Y.

Cette jeune Duchesse a mérité sans doute
Les cruels déplaîsirs que sa perte vous coûte :
Mais dans l'heureux succès que vos soins avoient eu
Aimé d'elle en secret , pourquoi vous être tû ?

184 *Le Comte d'Essex,*

La Reine dont pour vous la tendresse infinie
Prévient jusqu'aux souhaits....

LE COMTE.

C'est-là sa tyrannie.

Et que me sert, hélas ! cet excès de faveur
Qui ne me laisse pas disposer de mon cœur ?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne hasarder pas un objet si charmant ,
De la sœur de Suffolc je feignis d'être amant ;
Soudain son implacable & jalouse colere
Eloigna de mes yeux & la sœur & le frere.
Tous deux, quoique sans crime, exilés de la
Cour ,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la suite & mon malheur extrême.
Quel supplice Un rival possède ce que j'aime ?
L'ingrate au Duc d'Irton a pu se marier !
Ah, Ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! Et ce cœur en deviendrait capable ?
Ah, non, non, voyons-la cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire....

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'AI causé vos malheurs, & le trouble où vous
êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous
faites,
Je me les fais pour vous, vous m'aimez, & jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre :
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien.
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine,
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine :
Tant de biens répandus sur vous jusqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent son amour.
Cet amour est jaloux, qui le blesse est coupable,
C'est un crime qui rend sa perte inévitable,
La vôtre auroit suivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foiblesse
Qui de vos sens charmés se rendoit la maîtresse ;
Tant que vous m'eussiez vue en pouvoir d'être à
vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu son courroux.

Q iij

186 *Le Comte d'Essex ,*

Mille ennemis secrets qui cherchent à vous nuire ;
 Attaquant votre gloire , auroient pu vous détruire ,
 Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
 Vous eût dans son esprit fait un crime d'Etat.
 Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie ,
 J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
 A votre sûreté mon hymen emportoit ,
 Il falloit vous trahir , mon cœur y résistoit ,
 J'ai déchiré ce cœur afin de l'y contraindre ;
 Plaignez-vous là-dessus , si vous osez vous plaindre.

LE COMTE.

Oni, je me plains, Madame , & vous croyez en vain
 Pouvoir justifier ce barbare dessein.
 Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
 Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on
 aime ,
 Et que l'affreux supplice où vous me condamnerez ,
 Surpassoit tous les maux dont vous vous étonnez.
 Votre dure pitié, par le coup qui m'accable ,
 Pour craindre un faux malheur, m'en fait un vé-
 ritable.
 Et que peut me servir le destin le plus doux ?
 Avois-je à souhiter un autre bien que vous ?
 Je méritois peut-être en dépit de la Reine ,
 Qu'à me le conserver vous prissiez quelque peine :
 Un autre eût refusé d'immoler un amant ,
 Vous avez cru devoir en agir autrement ,
 Mon cœur veut révérer la main qui le déchire ;
 Mais encore une fois , j'oserai vous le dire ,
 Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé ,
 Vous ne l'auriez pas fait , si vous n'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah ! Comte, plût au Ciel pour finir mon supplice ,
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice !
Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur ;
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit
montée ,

Je ne dois point rougir , vous l'aviez méritée ;
Et le Comte d'Essex , si grand , si renommé ,
M'aimant avec excès pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu , j'ai beau n'être plus à moi-même ,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime ,
Et que le changement où m'engage un époux ,
Malgré ce que je dois , ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre ,
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre ;
Et quand vous me perdez , si c'est perdre un grand
bien ,

Du moins en m'oubliant vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur , dans ma disgrâce
extrême ,

Pour suivre son devoir , s'arrache à ce qu'il aime ;
Il faut par un effort pire que le trépas ,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire ,
Si vous en concevez la fatale rigueur ,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la Reine ,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine ;
De son amour pour vous elle m'a fait témoin ,
Ménagez-en l'appui , vous en avez besoin.

188 *Le Comte d'Essex ;*

Pour noircir , abaisser vos plus rares services ,
Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage , & vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier ? Moi ! Ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense ,
D'elle-même on verra l'imposture avorter ;
Et je me ferois tort , si j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand , fameux , & jamais la Victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire ;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de cheoir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusé de révoltes publiques.
Avoir à main armée investi le Palais. . .

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épousez le Duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme.
Que ne fus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous auroit ordonné d'obéir ,
J'aurois. . . Mais c'en est fait. Quoi que la Reine
pense ,

Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystère éclairci ,
Pour combler mes malheurs vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la Reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardoit sa Couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés ,

Font pour vrais attentats passer des faussetés,
Raleg prend leur rapport, & le lâche Cecile....

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame basse & servile,
Mais leur malice envain conspire mon trépas,
La Reine me connoît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'est par son ordre exprès qu'on s'informe, s'inf-
truit. . . .

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il soit, ne fera que du bruit,
La menace en est vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et si l'on vous arrête?

LE COMTE.

On n'oseroit, Madame;
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut suivre entraîneroit l'Etat.

LA DUCHESSE.

Quoique votre personne à la Reine soit chere,
Gardez en la bravant d'augmenter sa colere,
Elle veut vous parler; & si vous l'irritez,
Je ne vous réponds pas de toutes ses bontés.
C'est pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triste entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes sens mon devoir alarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais m'étant fait déjà l'effort le plus funeste;
Pour conserver vos jours je dois faire le reste,
Et ne permettre pas. . .

190 *Le Comte d'Essex ;*

LE COMTE.

Ah ! pour les conserver
Il étoit un moyen plus facile à trouver.
C'étoit en m'épargnant l'effroyable supplice
Où vous prévoyez... Ciel ! Quelle est votre injustice !
Vous redoutez ma perte , & ne la craignez pas
Quand vous avez signé l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte , n'y pensez plus, ma gloire vous l'or-
donne ,

Le refus d'un hymen par la Reine arrêté ,
Eût de notre secret trahi la sûreté.

L'orage est violent , pour calmer sa furie

Contraignez ce grand cœur , c'est moi qui vous
en prie ;

Et quand le mien pour vous soupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi , mais ne me voyez pas.

Un penchant si flatteur... Adieu , je m'embar-
rasse ,

Et Cecile qui vient me fait quitter la place.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CECILE.

CECILE.

LA Reine m'a chargé de vous faire savoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers soupçons que vous devez con-
noître,

C'est à vous de penser aux moyens d'obtenir
Que son cœur alarmé consente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous soit facile
De rendre à son esprit une affiète tranquille.
Sur quelque impression qu'il ait pu s'émouvoir ,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pou-
voir.

Je n'ai pu refuser cet avis à l'estime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime,
Et me tiendrais heureux que sa sincérité
Contre vos ennemis fît votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zele me surprend , il est & noble & rare ;
Et comme à m'accabler peut-être on se prépare ,
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir espérer un juge tel que vous ,
J'en connois la vertu. Mais achevez de grace ,
Vous devez être instruit de tout ce qui se passe.
Ma haine à vos amis étant à redouter ,

192 *Le Comte d'Essex* ;

Quels crimes pour me perdre osent-ils inventer ?
Et prêt d'être accusé, sur quelles impostures
Ai-je pour y répondre à prendre des mesures ?
Rien ne vous est caché, parlez, je suis discret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le secret.

CECILE.

C'est reconnoître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la suite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite :
Quoique leur sentiment soit différent du mien,
Ce sont gens sans reproche & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité sans doute
Que sans mal juger d'eux la Reine les écoute ;
J'y crois de la justice , & qu'enfin il en est
Qui parlant contre moi parlent sans intérêt.
Mais Raleg , mais Coban , mais vous-même peut-
être

Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laissera dans le poste où je suis,
Vos avars desseins seront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des misères communes ;
Et le peuple réduit à gémir , endurer ,
Trouvera malgré vous peut-être à respirer.

CECILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre assez qu'en effet vous êtes populaire ;
Mais

Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avoûrai sans feindre ,
Comme il est élevé, tout m'y paroît à craindre ,
Mais quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor si-tôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loisir après de longs outrages ,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages ,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant ,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CECILE.

Sur un avis donné. . . .

LE COMTE.

L'avis m'est favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable ,
Depuis quand , & sur quoi vous croyez-vous
permis

De penser que le tems ait pu nous rendre amis ?
Est-ce que l'on m'a vu , par d'indignes foibleſſes ,
Aimer les lâchetés , appuyer des bassesses ,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi ,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CECILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage ;
Mais réduit à céder , au moins j'ai l'avantage
Que la Reine craignant les plus grands attentats ,
Vous traite de coupable , & ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je fais que contre moi vous animez la Reine ;
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine ,

Tome III.

R

194 *Le Comte d'Essex,*

Et quand j'aurai parlé , tel qui noircit ma foi ,
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

C E C I L E , seul.

Agissons , il est tems , c'est trop faire l'esclave ,
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave ,
Et ne balançons plus , puisqu'il faut éclater ,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

ELISABETH , TILNEY.

ELISABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable ,
C'est parce qu'il me hait qu'il s'est rendu coupable ;
Et la belle Suffolc refusée à ses vœux ,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux ,
Pour le justifier , ne dis point qu'il ignore
Jusqu'où va le poison dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche , il a trop de mes yeux
Appris qu'il est , l'ingrat , ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé son choix , n'étoit-ce pas lui dire

Que je veux que son cœur pour moi seule sou-
pire ?

Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué

Ce que par mes refus j'avois déjà marqué ?

Oui , de ma passion il fait la violence ,

Mais l'exil de Suffolc l'arme pour sa vengeance ,

Au crime pour lui plaire il s'ose abandonner ,

Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

T I L N E Y.

Quelques iustes soupçons que vous en puissiez
prendre ,

J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.

L'Etat qu'il a sauvé , sa vertu , son grand cœur ,

Sa gloire , ses exploits , tout parle en sa faveur.

Il est vrai qu'à vos yeux Suffolc cause sa peine ;

Mais , Madame , un sujet doit-il aimer sa Reine ?

Et quand l'amour naîtroit , a-t-il à triompher

Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

E L I S A B E T H.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes ,

La Majesté du rang n'a que de foibles armes.

L'amour par le respect dans un cœur enchaîné ,

Devient plus violent , plus il se voit gêné.

Mais le Comte en m'aimant n'auroit eu rien à
craindre ,

Je lui donnois sujet de ne se point contraindre ;

Et c'est de quoi rougir , qu'après tant de bonté

Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

T I L N E Y.

Mais je veux qu'à vous seule , il cherche enfin à
plaire ;

De cette passion que faut-il qu'il espere ?

R ij

196 *Le Comte d'Essex,*

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espere ? Et qu'en puis-je espérer

Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer ?
Triste & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang suprême ;

Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi,
Qui dans le Trône assis fut au-dessus de moi.
Je fais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prens doit l'adoucir pour lui ;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le fait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.
Qu'il me plaigne, & se plaigne, & content de
m'aimer. . . .

Mais que dis-je ? D'un autre il s'est laissé charmer ;
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la satisfaire il veut perdre sa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter,
Je contrains ma colere à ne pas éclater ;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage ,

Las enfin de souffrir, se convertit en rage,
Et je ne répons pas. . .

SCENE II.

ELISABETH, LA DUCHESSE,
TILNEY.

ELISABETH.

HÉ bien, Duchesse ; à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vu le Comte, & se rend-il traitable ?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un respect pour vous inviolable ;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience,
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence ;
Le crime, l'attentat sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur ;
Il se plaint qu'on l'accuse, & que sa Reine écoute
Ce que des imposteurs. . .

ELISABETH.

Je lui fais tort sans doute,
Quand jusqu'en mon Palais il ose m'assiéger,
Sa révolte n'est rien, je la dois négliger ;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ses projets la plus haute innocence.
Ciel ! Faut-il que ce cœur qui se sent déchirer,
Contre un sujet ingrat tremble à se déclarer ?

R iij

198 *Le Comte d'Essex* ,

Que ma mort qu'il résout me demandant la sienne,
 Une indigne pitié m'étonne , me retienne ,
 Et que toujours trop foible , après sa lâcheté
 Je n'ose mettre enfin ma gloire en sûreté ?
 Si l'amour une fois laisse place à la haine ,
 Il verra ce que c'est que d'outrager sa Reine ,
 Il verra ce que c'est que de s'être caché
 Cet amour où pour lui mon cœur s'est relâché,
 J'ai souffert jusqu'ici ; malgré ces injustices ,
 J'ai toujours contre moi fait parler ses services ;
 Mais puisque son orgueil va jusqu'aux attentats ,
 Il faut en l'abaissant étonner les ingrats ;
 Il faut à l'univers qui me voit , me contemple ,
 D'une juste rigueur donner un grand exemple ;
 Il cherche à m'y contraindre , il le veut , c'est assez.

LA DUCHESSE.

Quoi , pour ses ennemis vous vous intéressez ,
 Madame ? Ignorez-vous que l'éclat de sa vie
 Contre le rang qu'il tient arme en secret l'envie !
 Coupable en apparence. . .

ELISABETH.

Ah ! Dites en effet ,
 Les témoins sont ouïs , son procès est tout fait ,
 Et si je veux enfin cesser de le défendre ,
 L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
 Qu'il y songe , autrement. . .

LA DUCHESSE.

Hé quoi , ne peut-on pas
 L'avoir rendu suspect sur de faux attentats ?

ELISABETH.

Ah , plutôt au Ciel ! mais non , les preuves sont
 trop fortes.

N'a-t-il pas du Palais voulu forcer les portes ?
Si le peuple qu'en foule il avoit attiré ,
Eût appuyé sa rage , il s'en fût emparé.
Plus de Trône pour moi , l'ingrat s'en rendoit
maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminel toujours pour le paroître.
Mais je veux qu'il le soit ; ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ÉLISABETH.

Ah ! Cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime ;
M'en faire souvenir c'est redoubler son crime.
Ama honte , il est vrai , je le dois confesser ,
Je sentis , j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser ?
Suffolc me l'a ravi , Suffolc qu'il me préfère
Lui demande mon sang , le lâche veut lui plaire.
Ah ! pourquoi dans les maux où l'amour m'ex-
posoit ,

N'ai-je fait que bannir celle qui les causoit ?
Il falloit , il falloit a plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahie , & d'une ame infidele
Excité contre vous...

ÉLISABETH.

Je souffre tout par elle ;
Elle s'est fait aimer , elle m'a fait haïr ,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer... Mais Cecile s'avance.

SCENE III.

ELISABETH , LA DUCHESSE , CECILE ,
TILNEY.

CECILE.

ON ne pouvoit user de plus de diligence ,
Madame , on a du Comte examiné le seing ,
Les écrits sont de lui , nous connoissons sa main ,
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête ;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'Etat ,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELISABETH , à la Duchesse.
Garderez-vous encor le zele qui l'excuse ?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cecile l'accuse ,
Dans un projet coupable il le fait affermi ;
Mais , j'en connois la cause , il est son ennemi.

CECILE.

Moi , son ennemi ?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui , je le suis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attende sur leurs maîtres ;
Et tant qu'entre mes mains leur salut sera mis ,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte cependant n'a pas si peu de gloire ,
Que vous dussiez si-tôt en perdre la mémoire ;
L'Etat pour qui cent fois on vit armer son bras ,
Lui doit peut-être assez pour ne l'oublier pas.

C E C I L E.

S'il s'est voulu d'abord montrer sujet fidele ,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle ;
Et plus elle estima ses rares qualités ,
Plus elle doit punir qui trahit ses bontés.

LA DUCHESSE.

Si le Comte périt , quoi que l'envie en pense ,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime. . .

E L I S A B E T H.

Hé bien, on le verra,

(*A Cecile.*)

Assemblez le conseil , il en décidera ,
Vous attendrez mon ordre.

S.C E N E I V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH ! Que voulez-vous faire.
Madame ? En croyez-vous toute votre colere ?
Le Comte. . .

ELISABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici,
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier
 juge,
Il peut y rencontrer un assuré refuge ;
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir. . .

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE,
TILNEY.

TILNEY.

LE Comte est-là, Madame.

ELISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon
ame !

C'est lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA
DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

COMTE, j'ai tout appris, & je vous parle inf-
truite

De l'abîme où vous jette une aveugle conduite;

En fais l'égarement, & par quels intérêts

Vous avez jusqu'au Trône élevé vos projets.

Vous voyez qu'en faveur de ma première estime,

Commettant égarement le plus énorme crime,

204 *Le Comte d'Essex,*

Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
 Votre Reine aujourd'hui ne se souviennne pas.
 Pour un si grand effort qu'elle offre de se faire,
 Tout ce qu'elle demande est un aveu sincere.
 S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
 Songez qu'on risque tout à me le refuser,
 Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
 Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance,
 Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,
 Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
 Je connois ce que doit un sujet à sa Reine,
 Et fais trop que le Trône où le Ciel vous fait seoir
 Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
 Quoique d'elle par vous la calomnie ordonne,
 Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.
 Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
 Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;
 Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
 Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
 Elle est assez à moi pour me laisser en droit
 De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
 Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
 Si pour l'Etat tremblant la suite en est à craindre,
 C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
 En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
 Donne de la vertu d'assez foibles indices;
 Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
 Un moyen plus certain,...

LE COMTE.

LE COMTE.

Madame, je le voi,
Des traîtres, des méchans accoutumés au crime
M'ont par leur faussetés arraché votre estime ;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre envain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu
coupable.

C'est au Trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce degré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime ;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ELISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais envain, de te mettre en ma place ?
Mon palais investi ne te convainc-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats ?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime ;
Et si par ta noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit fait ta

Reine,

Qui dût à sa ruine intéresser ta haine ?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolc t'avoit charmé ; mais si tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,

206 *Le Comte d'Essex,*

Songe à quel prix , ingrat , & par combien d'honneurs

Mon estime a sur toi répandu mes faveurs ,
C'est peu dire qu'estime , & tu l'as pû connoître ,
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître .
Tant de Princes , de Rois , de Héros méprisés ,
Pour qui , cruel , pour qui les ai-je refusés ;
Leur hymen eût sans doute acquis à mon Empire
Ce comble de puissance où l'on fait que j'aspire ;
Mais quoi qu'il m'assurât , ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi .
Ton cœur dont je tenois la conquête si chere ,
Etoit l'unique bien capable de me plaire ;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir ,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir .
Espere , & tâche à vaincre un scrupule de gloire
Qui combattant mes vœux , s'oppose à ta victoire .
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci ;
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entiere ,
Que cette Elisabeth si hautaine , si fiere ,
Elle à qui l'univers ne sauroit reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher ,
Cesse enfin , pour te mettre où son amour t'appelle ,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle .
Quelquefois à céder ma fierté se résout ,
Que fais-tu si le tems n'en viendra pas à bout ?
Que fais-tu . . .

LE COMTE.

Non , Madame , & je puis vous le dire ,
L'estime de ma Reine , à mes vœux doit suffire ;
Si l'amour la portoit à des projets trop bas ,
Je trahirois sa gloire à ne l'empêcher pas ,

ELISABETH.

Ah ! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale ,
Le Trône te plairoit , mais avec ma rivale ;
Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te séduit,
Prends-y garde , ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui , je me vois sans défense,
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence ;
Et si pour contenter quelqu'ennemi secret ,
Vous souhaitez mon sang , je l'offre sans regret.

ELISABETH.

Va , c'en est fait , il faut contenter ton envie ,
A ton lâche destin j'abandonne ta vie ,
Et consens puisqu'envain je tâche à te sauver ,
Que sans voir . . . Tremble , ingrat , que je n'ose
achever ;

Ma bonté qui toujours s'obstine à te défendre ,
Pour la dernière fois cherche à se faire entendre :
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter ,
Le pardon t'est offert , tu le peux accepter ,
Mais si. . .

LE COMTE.

J'accepterois un pardon ? Moi , Madame ?

ELISABETH.

Il blesse , je le vois , la fierté de ton ame ;
Mais s'il te fait souffrir , il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin ,
Il falloit , ne suivant que de justes maximes ,
Rejeter. . .

LE COMTE.

Il est vrai , j'ai commis de grands crimes ,
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous ,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.

S ij

208 *Le Comte d'Essex* ,

Vous le savez , Madame , & l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa Reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage :
Mon bonheur a tout fait , je le crois , mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin :
Ailleurs si l'imposture eût conspiré ma honte ,
On n'auroit pas souffert qu'on osât...

ELISABETH.

Hé bien , Comte ,

Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompense dûe à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans services ,
Vos juges n'auront pas les mêmes injustices ,
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE , LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH ! Comte , voulez-vous , en dépit de la
Reine ,
De vos accusateurs servir l'injuste haine ,
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu ,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu ?

Quels juges avez-vous pour y trouver asyle?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleg, c'est Cecile;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent?

LE COMTE.

Quoi, sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie?
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'Etat;
Vous savez là-dessus quelle est mon innocence,
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne sauroit m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte;
Et tout méchans qu'ils sont, s'ils résolvent ma
perte,

Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire,
Me faisoit craindre seul un arrêt trop sévère,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi:
Mais des témoins ouïs sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'est pas grande,
Et pourvu que nos feux à la Reine cachés,
Laisent à mes jours seuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes se-
cettes,

210 *Le Comte d'Essex,*

Ce péril vous étonne , & c'est vous qui le faites !
La Reine qui se rend sans rien examiner ,
Si vous y consentez , vous veut tout pardonner.
C'est vous , qui refusant. . .

LE COMTE.

N'en parlons plus , Madame ,
Qui reçoit un pardon , souffre un soupçon infâme ;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah ! si de quelque espoir je puis flatter ma peine ,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher , malgré vous-même à vaincre son cour-
roux.

Mais si je n'obtiens rien , songez que votre vie
Depuis long-tems en butte aux fureurs de l'envie ,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas ,
Que cherchant à mourir vous causiez mon trépas ;
C'est vous en dire trop. Adieu , Comte.

LE COMTE.

Ah , Madame !

Après que vous avez désespéré ma flamme ,
Par quel soin de mes jours. . . Quoi , me quitter
ainsi ?

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.

C'EST avec déplaisir que je parois ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur sou-
pire....

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le
dire.

CROMMER.

J'ai charge....

LE COMTE.

Hé bien, de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez,
J'obéis, à regret, mais je le dois.

212 *Le Comte d'Essex ;*

LE COMTE, *lui donnant son épée.*

Prenez.

Vous avez dans vos mains ce que toute la terre

A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,

La Reine veut se perdre , il faut y consentir.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH , CECILE , TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte est condamné ?

CECILE.

C'est à regret , Madame ,

Qu'on voit son nom terni par un arrêt infâme.

Ses juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois

Connu si criminel , qu'ils n'ont eu qu'une voix.

Comme pour affoiblir toutes nos procédures ,

Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures ,

Ravi , s'il se pouvoit , de le favoriser ,

J'ai de son jugement voulu me récuser.

La Loi le défendoit , & c'est malgré moi-même

Que j'ai dit mon avis dans le Conseil suprême ,

Qui confus des noirceurs de son lâche attentat ,
A cru devoir sa tête au repos de l'Etat.

ELISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CECILE.

Le coup pour vous , Madame , alloit être funeste ,
Du Comte de Tiron , de l'Irlandois suivi ,
Il en vouloit au Trône , & vous l'auroit ravi.

ELISABETH.

Ah ! Je l'ai trop connu , lorsque la populace
Seconda contre moi son insolente audace ,
A m'ôter la Couronne il croyoit l'engager ,
Quelle excuse à ce crime , & par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CECILE.

Lui ? Qu'il n'avoit rien à dire ,
Que pour toute défense il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser ,
Et que sur ces témoins on pouvoit prononcer.

ELISABETH.

Quel orgueil ! Quoi tout prêt à voir lancer la
foudre ,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre ?
Sousmis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
Il ose . . .

CECILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit , à le voir plein de sa propre estime ,
Que ses juges étoient coupables de son crime ,
Et qu'ils craignoient de lui dans ce pas hasardeux ,
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

214 *Le Comte d'Essex,*

ELISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse.
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit? J'en rougis, & me tais.

ELISABETH.

Ah ! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt sans peine il l'auroit obtenue,
J'étois encor pour lui de bonté prévenue,
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras lent à punir suspendoit la tempête;
Il me pousse à l'éclat; il paîra de sa tête.
Donnez bien ordre à tout; pour empêcher sa mort
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort.
Il s'en est fait aimer, prévenez ces alarmes,
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les
armes.
N'oubliez rien, allez.

CECILE.

Vous connoissez ma foi,
Je réponds des mutins; reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

ENFIN, perfide, enfin ta perte est résolue,
C'en est fait, malgré moi, toi-même l'as conclue,
De ma lâche pitié tu craignois les effets,
Plus de grace, tes vœux vont être satisfaits.
Ma tendresse emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe, il est tems d'avoir soin de ma gloire,
Il est tems que mon cœur justement irrité,
Instruise l'univers de toute ma fierté.
Quoi, de ce cœur séduit appuyant l'injustice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice,
L'en saurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaigné, & je le souffrirai ?
Non, puisqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire, il faut paroître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'osois oublier,
Pour permettre à l'amour de te justifier.

TILNEY.

Croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,
Vous avez consenti qu'on ait jugé le Comte.
On vient de prononcer l'arrêt de son trépas;
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELISABETH.

Il ne mourra pas, lui ? Non, crois-moi, tu t'abuses,
Tu fais son attentat; est-ce que tu l'excuses,

216 *Le Comte d'Essex ;*

Et que de son arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il soit injuste ou trop précipité ?
Penses-tu, quand l'ingrat contre moi se déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laissant périr,
Ce que par ses dédains l'amour m'a fait souffrir ?

TILNEY.

Que cet arrêt soit juste ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui sauvera la vie ;
Il tient vos jours aux siens si fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere envain vous le déguise,
Vous pleureriez la mort que vous auriez permise ;
Et le sanglant éclat qui suivroit ce courroux,
Vengeroit vos malheurs moins sur lui que sur vous.

ELISABETH.

Ah, cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
Est-ce une passion indigne d'une Reine ;
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne se lasse-t-il point de se voir dédaigner :
Que me sert qu'au-dehors redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puissance affermie,
Si mon cœur au-dedans tristement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aspiré ?
Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire,
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire :
Et d'un sujet ingrat ma pressante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté.
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, Princesse infortunée ?
Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire & l'appui de tes jours ?

TILNEY.

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout? Vous pleurez!

ELISABETH.

Oni, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt, il faudra que je meure.
O vous, Rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés;
Une Reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes,
Encor s'il étoit sûr que ses pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus,
Que le lâche pressé du vif remords que donne...
Qu'en penses-tu? Di-moi, le plus hardi s'étonne!
L'image de la mort dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence,
Que sûr que mes bontés passent ses attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir; mais il ne le fait pas?

Le Comte est fier, Madame.

ELISABETH.

Ah! tu me désespères,
Quoi qu'osent contre moi ses projets téméraires,
Dût l'Etat par ma chute en être renversé,
Qu'il fléchisse, il suffit, j'oublierai le passé.
Mais quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y résoudre;
Si me bravant toujours, il ose m'y forcer,
Moi Reine, lui sujet, puis-je m'en dispenser?
Sauvons-le malgré lui, parle, & fais qu'il te croie,
Vois-le, mais cache-lui que c'est moi qui t'envoie?

Tome III.

T

218 *Le Comte d'Essex ;*

Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi ;
 Peins-lui mon cœur sensible à ce que je lui doi ;
 Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne sa tête ,
 Qu'au plus foible remords sa grace est toute prête ;
 Et si pour l'ébranler il faut aller plus loin ,
 Du soin de mon amour fais ton unique soin ;
 Laisse , laisse ma gloire , & dis-lui que je l'aime ,
 Tout coupable qu'il est , cent fois plus que moi-même ,

Qu'il n'a , s'il veut finir mes déplorables jours ,
 Qu'à souffrir que des siens on arrête le cours.
 Presse , prie , offre tout pour fléchir son courage ;
 Enfin si pour ta Reine un vain zele t'engage ,
 Par crainte , par amour , par pitié de mon sort ,
 Obtiens qu'il se pardonne & s'arrache à la mort ;
 L'empêchant de périr tu m'auras bien servi.
 Je ne te dis plus rien , il y va de ma vie ,
 Ne perds point de tems , cours , & me laisse
 écouter

Ce que pour sa défense un ami vient tenter.

M
 Si pa
 Trem
 J'ose
 Je n'
 Mais
 Vous
 Par un
 C'est c
 Par les
 Dont p
 Qu'on
 Après
 L'univ
 Pourre
 Montre
 Quand
 p
 Ce n'est
 C'est l'
 Qui per
 Je sai qu
 Mais le c

SCENE III.

ELISABETH , LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

MADAME , pardonnez à ma douleur extrême ,
Si paroissant ici pour un autre moi-même ,
Tremblant , saisi d'effroi , pour vous , pour vos
Etats ,

J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime ;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime ,
Vous le paroîtra-t-il , quand vous daignerez voir
Par un funeste coup quelle tête il fait choir ?
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a consacré la gloire ,
Dont par-tout le destin fut si noble & si beau ,
Qu'on livre entre les mains d'un infâme bourreau.
Après qu'à sa valeur que chacun idolâtre ,
L'univers avec pompe a servi de théâtre ,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
Montre à tous de quel prix il est récompensé ?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa
peine ,

ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène ,
C'est l'Etat désolé , c'est votre Cour en pleurs ,
Qui perdant son appui tremble de ses malheurs.
Je sai qu'en sa conduite il eut quelque imprudence ;
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence :

T 4

220 *Le Comte d'Essex,*

Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
 Estimé de sa Reine, il a des ennemis.
 Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les
 artifices
 De ceux qui de sa mort se rendent les complices.
 Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
 Et qu'elle est la vertu la plus digne des Rois.

ÉLISABETH.

Comte de Salisbury, j'estime votre zèle,
 J'aime à vous voir ami généreux & fidele,
 Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
 Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
 J'en sens ainsi que vous une douleur extrême,
 Mais je dois à l'Etat encor plus qu'à moi-même.
 Si j'ai laissé du Comte éclaircir le forfait,
 C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
 Prête à tout oublier, s'il avouoit son crime,
 On le fait, j'ai voulu lui rendre mon estime;
 Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
 Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil.
 Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
 Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
 Si sa tête me fait raison de sa fierté,
 C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite sans doute une honteuse peine,
 Quand sa fierté combat les bontés de sa Reine.
 Si quelque chose en lui vous peut, vous doit
 bleffer,
 C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,
 Cet orgueil qu'il veut croire au péril de sa vie;
 Mais pour être trop fier, vous a-t-il moins servi.

Vous a-t-il moins mené dans cent & cent combats,

Que pour vous il n'est rien d'impossible à son bras ?
Par son sang prodigué, par l'éclat de sa gloire,
Daignez, s'il vous en reste encor quelque mémoire,

Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,

Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.

Songez que si jamais il vous fut nécessaire,

Ce qu'il a déjà fait, il peut encor le faire,

Et que nos ennemis tremblans, désespérés,

N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ELISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je suis Reine,

Il est sujet, coupable & digne de sa peine;

L'arrêt est prononcé, Comte, & tout l'univers

Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.

Quand sa seule fierté dont vous blâmez l'audace,

M'auroit fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace,

Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,

Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir?

Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire,

A d'impuissans éclats réduise ma colere,

Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir

Que j'ai connu son crime, & n'osai le punir?

SALSBURY.

On parle de révolte & de ligues secrètes;

Mais, Madame, on se sert de lettres contrefaites;

Les témoins par Cecile, ouïs, examinés,

Sont témoins que peut-être on aura subornés;

Le Comte les récuse; & quand je le soupçonne.....

T iij

222 *Le Comte d'Essex ;*

ELISABETH.

Le Comte est condamné ; si son arrêt l'étonne ;
S'il a pour l'affoiblir quelque chose à tenter ,
Qu'il rentre en son devoir , on pourra l'écouter.
Allez , mon juste orgueil que son audace irrite ,
Pour faire grace encor , faites qu'il la mérite.

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

VENEZ , venez , Duchesse , & plaignez mes
ennuis ,

Je cherche à pardonner , je le veux , je le puis ;
Et je tremble toujours qu'un obstiné coupable ,
Lui-même contre moi ne soit inexorable.
Ciel , qui me fis un cœur & si noble & si grand ,
Ne le devois-tu pas former indifférent ?
Falloit-il qu'un ingrat , aussi fier que sa Reine ,
Me donnant tant d'amour , fût digne de ma haine :
Ou si tu résolvois de m'en laisser trahir ,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeste arrêt n'ébranle point le Comte ,
Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte ,
Je périr par sa mort ; & le voulant sauver ,
Le lâche impunément aura su me braver.
Que je juis malheureuse !

LA DUCHESSE.

On est sans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit con-
traindre ;

Mais si le Comte osoit, tout condamné qu'il est,
Plutôt que son pardon accepter son arrêt,
Au moins de ses desseins, sans le dernier supplice,
La prison vous pourroit. . .

ELISABETH.

Non, je veux qu'il fléchisse,
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cede.

LA DUCHESSE.

Hélas !

Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts. . .

ELISABETH.

Ah ! j'en fais un moyen infailible ;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai ;
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en
mourrai.

Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés !
O mon cœur, est-ce ainsi que vous me trahissez ?

LA DUCHESSE.

Notre pouvoir est grand, mais je connois le Comte,
Il voudra. . .

ELISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le fais ; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.

224 *Le Comte d'Essex,*

Il adore Suffolc , c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein ;
Je veux , je souffrirai qu'il lui donne la main ;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle ,
Sûr enfin d'être heureux , voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher ,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement alarmée ,
Vous la punîtes trop , il ne l'a point aimée ;
C'est moi seule , ce sont mes criminels appas ,
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir , par respect , j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre :
Confuse de ses vœux , j'eus beau lui résister ,
Comme l'amour se flatte , il voulut se flatter ,
Il crut que la pitié pourroit tout sur votre ame ,
Que le tems vous rendroit favorable à sa flamme ;
Et quoiqu'enfin pour lui Suffolc fût sans appas ,
Il feignit de l'aimer pour ne m'exposer pas.
Son exil étonna son amour téméraire ;
Mais si mon intérêt le força de se taire ,
Son cœur dont la contrainte irritoit les desirs ,
Ne m'en donna pas moins ses plus ardents soupirs.
Par moi qui l'usurpai vous en fûtes bannie ,
Je vous nuisis , Madame , & je m'en suis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'osois détourner ,
On demanda ma main , je la voulus donner ;
Eloigné de la Cour , il sut cette nouvelle ,
Il revient furieux , rend le peuple rebelle ,
S'en fait suivre au Palais dans le moment fatal

Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival ;
 Il venoit l'empêcher , & c'est ce qu'il vous cache.
 Voilà par où le crime à sa gloire s'attache ;
 On traite de révolte un fier emportement ,
 Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
 S'il semble un attentat, s'il en a l'apparence ,
 L'aveu que je vous fais prouve son innocence.
 Enfin , Madame , enfin , par tout ce qui jamais
 Put surprendre , toucher , enflammer vos souhaits ,
 Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable ,
 Par lui-même , pour vous l'objet le plus aimable ,
 Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner ,
 Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
 Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice ,
 Qui m'arrachant à lui vous a rendu justice ;
 Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous ,
 Contre un si cher coupable un peu moins de cour-
 roux.

ELISABETH.

Ai-je bien entendu ? Le perfide vous aime ,
 Me dédaigne, me brave, & contraire à moi-même,
 Je vous assurerois en l'osant secourir ,
 La douceur d'être aimée , & de me voir souffrir ?
 Non , il faut qu'il périsse , & que je sois vengée ,
 Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée ,
 Il a trop mérité l'arrêt qui le punit ,
 Innocent ou coupable , il vous aime , il suffit.
 S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
 Sur le crime apparent je sauverai ma gloire ;
 Et la raison d'Etat , en le privant du jour ,
 Servira de prétexte à la raison d'amour.

226 *Le Comte d'Ëssex,*

LA DUCHESSE.

Juste ciel ! vous pourriez vous immoler sa vie !
Je ne me répens point de vous avoir servie ;
Mais , hélas ! qu'ai-je pû faire plus contre moi ,
Pour le rendre à sa Reine & rejeter sa foi ?
Tout parloit , m'affuroit de son amour extrême ;
Pour mieux me l'arracher , qu'auriez-vous fait
vous-même ?

ELISABETH.

Moins que vous ; pour lui seul , quoi qu'il fût arrivé ,
Toujours tout mon amour se seroit conservé.
Envain de moi tout autre eût eu l'ame charmée ,
Point d'hymen ; mais enfin je ne suis point aimée ,
Mon cœur de ses dédains ne peut venir à bout ;
Et dans ce désespoir , qui peut tout ose tout.

LA DUCHESSE.

Ah ! faites-lui paroître un cœur plus magnanime ;
Ma sévère vertu lui doit-elle être un crime ?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir ,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr ?

ELISABETH.

J'ai tort , je le confesse ; & quoique je m'emporte ,
Je sens que ma tendresse est toujours la plus forte.
Ciel , qui me réservez à des malheurs sans fin ,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel destin ,
Que de ne souffrir pas dans cette ardeur fatale ,
Que je fusse en pouvoir de haïr ma rivale !
Ah , que de la vertu les charmes sont puissans !
Duchesse , c'en est fait , qu'il vive , j'y consens.
Par un même intérêt vous craignez & je tremble ,
Pour lui contre lui-même , unissons-nous ensemble ;

Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer ;
 Toutes deux pour le voir , toutes deux pour l'aimer ;
 Un prix bien inégal nous en paîra la peine.
 Vous aurez tout son cœur , je n'aurai que sa haine ,
 Mais n'importe , il vivra , son crime est pardonné ,
 Je m'oppose à sa mort : mais l'arrêt est donné ,
 L'Angleterre le fait , la Terre toute entière
 D'une juste surprise en fera la matière :
 Ma gloire dont toujours il s'est rendu l'appui ,
 Veut qu'il demande grace , obtenez-le de lui.
 Vous avez sur son cœur une entière puissance ,
 Allez , pour le soumettre , usez de violence ,
 Sauvez-le , sauvez-moi , dans le trouble où je suis ,
 M'en reposer sur vous est tout ce que je puis.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup sans doute au souci qui t'amène,
 Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
 Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter ,
 J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

228 *Le Comte d'Essex*,

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme,
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts sanglans,
Dans son triste appareil approcher à pas lents. . .

LE COMTE.

Je ne le cele point, je croyois que la Reine
A me sacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais, sans peur d'être arrêté,
J'en faisois pour ma vie un lieu de sûreté,
Non, qu'enfin, si mon sang a tant de quoi lui plaire,
Je vois avec regret qu'on l'ose satisfaire :
Mais pour verser ce sang tant de fois répandu,
P'eut-être un échaffaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire,
Elle veut l'oublier, j'ai regret à sa gloire,
J'ai regret qu'aveuglée elle attire sur soi
La honte qu'elle croit faire tomber sur moi.
Le Ciel m'en est témoin, jamais sujet fidele
N'eût pour sa Souveraine un cœur si plein de zele.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats :
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fièrement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable :
Et tout autre oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la Reine,
Mais

Mais daignez l'adoucir , & sa colere est vaine.
 Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
 C'est vous-même, c'est vous qui donnez votre arrêt.
 Par vous, dit-on , l'Irlande à l'attentat s'anime :
 Que le crime soit faux , il est connu pour crime :
 Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras ,
 Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
 Que vous. . .

LE COMTE.

Ah ! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire ,
 Pour garantir son nom d'une tache trop noire
 Il est d'autres moyens où l'équité consent ,
 Que de se relâcher à perdre un innocent.
 On ose m'accuser ; que sa colere accable
 Des témoins subornés qui me rendent coupable ;
 Cecile les entend , & les a suscités ,
 Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés :
 Que Raleg , que Cécile , & ceux qu'il leur res-
 semblent ,
 Ces infâmes chez qui tous les gens de bien trem-
 blent ,
 Par la main d'un bourreau , comme ils l'ont mérité ,
 Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
 Alors en répandant ce sang vraiment coupable ,
 La Reine aura fait rendre un arrêt équitable ;
 Alors de sa rigueur le foudroyant éclat ,
 Affermissant sa gloire , aura sauvé l'Etat ;
 Mais sur moi , qui maintiens la grandeur souve-
 raine ,
 Du crime des méchans faire tomber la peine ,
 Souffrir que contre moi des écrits contrefaits . . .
 Non , la postérité ne le croira jamais ;

230 *Le Comte d'Essex ,*

Jamais on ne pourra se mettre en la pensée
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée...
Ait laissé l'imposture en pouvoir d'accabler...
Mais la Reine le voit , & le voit sans trembler ;
Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiète ,
Je dois être content , puisqu'elle est satisfaite.
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte sa gloire , & ne l'étonne pas.

T I L N E Y.

Et ne l'étonne pas ! elle s'en désespere ,
Blâme votre rigueur , condamne sa colere ;
Pour rendre à son esprit le calme qu'elle attend ,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant ?

L E C O M T E.

Je crois que de ma mort le coup lui fera rude ,
Qu'elle s'accusera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas , on le fait , mérité mes malheurs ?
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ses tristes remords , si ma perte est suivie ;
Elle souffriroit plus à me laisser la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient suspect ,
Je ne pourrois pour elle avoir que du respect ;
Tout rempli de l'objet qui s'en est rendu maître ,
Si je suis criminel , je voudrois toujours l'être ;
Et sans doute il est mieux qu'en me privant du
jour ,

Sa haine quoiqu'injuste éteigne son amour.

T I L N E Y.

Quoi , je n'obtiendrai rien ?

L E C O M T E.

C'est assez.

Tu redoubles ma peine,

Qu'on
Qu'on
Et qu
Qui

Je va
Par c

Adieu
De m
Il m'
La tr

O
Surpr
De ta
Un le
Tout
Peut
J'ai p
Il n'e

Tragédie.

231

TILNEY.

Mais enfin que dirai-je à la Reine ?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud est prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt,
Et qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère
Qui me fera bien-tôt cesser de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver ; mais encore une fois,
Par ce que vous devez. . .

LE COMTE.

Je fais ce que je dois.

Adieu. Puisque ma gloire à ton zèle s'oppose,
De mes derniers momens souffre que je dispose ;
Il m'en reste assez peu, pour me laisser au moins
La triste liberté d'en jouir sans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

O Fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc-là tout le fruit ?
Un long-tems les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter ;

V ij

232 *Le Comte d'Essex,*

Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie,
C'est sur un échafaud que la Reine m'envoie :
C'est-là qu'aux yeux de tous m'imputant des for-
faits. . . .

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HÉ bien, de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier Comte d'Essex dont la haute fortune
Attiroit de flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoissez-vous !
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien en un moment changé de destinée !
Tout passe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a
vu,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout
passe,
Rien ne change pour vous, si vous vous faites
grace.
Je viens de voir la Reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit ;
Votre seule fierté qu'elle voudroit abattre
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.

Tragédie. 233

Contraignez-vous , un mot qui marque un cœur
soumis

Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi , quand leur imposture indignement m'accable ,

Pour les justifier je me rendrai coupable ,

Et par mon lâche aveu , l'univers étonné

Apprendra qu'ils m'auront justement condamné ?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous , j'ai peint votre innocence ;

Mais enfin elle cherche une aide à sa clémence.

C'est votre Reine , & quand pour fléchir son courroux

Elle ne veut qu'un mot , le refuserez-vous.

LE COMTE.

Oui , puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.

J'ai vécu glorieux , & je mourrai de même ,

Toujours inébranlable , & dédaignant toujours

De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux ! Ah Ciel ! pouvez-vous croire

Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire ?

Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut. . .

LE COMTE.

Le crime fait la honte , & non pas l'échafaud ;

Ou si dans mon arrêt quelque infamie éclate ,

Elle est , lorsque je meurs , pour une Reine ingrate ,

234 *Le Comte d'Essex,*

Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
 Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
 Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre,
 Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.
 Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
 Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
 A quoi me serviroit cette vie importune,
 Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune !
 Pour la seule Duchesse il m'auroit été doux
 De passer... Mais hélas ! un autre est son époux,
 Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidèle...
 Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle ?
 Me flattai-je en croyant qu'un reste d'amitié
 Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?
 Privé de son amour pour moi si plein de charmes,
 Je voudrois bien du moins avoir part à ses larmes.
 Cette austère vertu qui soutient son devoir,
 Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir :
 Cependant contre moi quoi qu'elle ose entre-
 prendre,
 Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre ;
 Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
 Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

S A L S B U R Y.

Quoi, ce parfait amour, cette pure tendresse
 Qui vous fit si long-tems vivre pour la Duchesse,
 Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit
 souffrir,
 Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?
 Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
 Le cruel sacrifice. . .

LE COMTE.

Elle m'aima sans doute ;
Et sans la Reine , hélas ! j'ai lieu de présumer
Qu'elle eût fait à jamais son bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
Peut attendre d'amour , je le sentis pour elle ;
Et peut-être mes soins , ma constance , ma foi
Méritoient les soupirs qu'elle a perdus pour moi ,
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre ,
Le Ciel y met obstacle , elle vit pour un autre ,
Un autre a tout le bien que je crus acquérir ,
L'hymen le rend heureux , c'est à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah ! si pour satisfaire à cette injuste envie ,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie ,
Perdez-la , mais au moins que ce soit en Héros ;
Allez de votre sang faire rougir les flots ,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle ,
Cherchez , suivez la gloire , & périssez pour elle.
C'est-là qu'à vos pareils il est beau d'affronter ,
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma dé-
faite ,
J'irois seul défier la mort que je souhaite ,
Vers elle j'aurois beau m'avancer sans effroi ,
Je suis si malheureux qu'elle fuirait de moi.
Puisqu'ici sûrement elle m'offre son aide ,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède ?
Pourquoi lâche & timide , arrêtant le courroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA
DUCHESSE, *Suite de la Duchesse.*

SALSBURY.

VENEZ, venez, Madame, on a besoin de vous.
Le Comte veut périr, raison, justice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre son désespoir si vous vous déclarez,
Il cédera sans doute & vous triompherez.
Désarmez sa fierté, la victoire est facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laisse avec lui prendre soin de ses jours,
Et cours voir s'il n'est point ailleurs d'autres se-
cours,

SCENE V.

LA DUCHESSE , LE COMTE D'ESSEX ,

Suite de la Duchesse.

LE COMTE.

QUELLE gloire , Madame , & combien doit
l'envie

Se plaindre du bonheur des restes de ma vie ,
Puisqu'avant que je meure on me souffre en ce
lieu ,

La douceur de vous voir & de vous dire adieu !
Le destin qui m'abat n'eût osé me poursuivre ,
Si le Ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait seul mériter le trépas ,
Il en donne l'arrêt , je n'en murmure pas ,
Je cours l'exécuter , quelque dur qu'il puisse être ,
Trop content si ma mort vous fait assez connoître
Que jusques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit , en se donnant , si fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire ,
Je le connoîtrai mieux , quand tout à votre gloire ,
Dérobant votre tête à vos persécuteurs ,
Vous vivrez redoutable à d'infâmes flatteurs.
C'est par le souvenir d'une ardeur si parfaite ,
Que tremblant des périls où mon malheur vous
jette ,

238 *Le Comte d'Essex ;*

J'ose vous demander , dans un si juste effroi ,
Que vous saviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée , & pour jamais finie !
J'en faisois vanité , le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler ,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours , il est vrai , l'excès de ma tendresse ,
En vous les consacrant , vous rendit la maîtresse ,
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu ,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrâce en mille maux fertile ,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile ?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
Je l'aimois pour vous seule , & votre hymen funeste ,
Pour prolonger ma vie , en a détruit le reste.
Ah , Madame , quel coup ! Si je ne puis souffrir ,
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir ,
Ne dites point , hélas ! que j'ai l'ame trop fiere ;
Vous m'avez à la mort condamné la premiere ,
Et refusant ma grace , amant infortuné ,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel , est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée ,
A vos seuls intérêts je me sois attachée ?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir ,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir ;
Il chancelle , & je sens qu'en ses rudes alarmes
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes ,

Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop
tendre,

Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte;
Enfin par ces sermens tant de fois répétés,
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace,
Si vous êtes soumis, la Reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE C O M T E.

Ah! qui vous perd n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé
grace;

Mais vivre, & voir sans cesse un rival odieux...

Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA D U C H E S S E.

Vous sortez de la vie? Ah! Si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la Reine, pour tous:

240 *Le Comte d'Essex,*

Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir,
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous
lieux

Le triste accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux... Mais pourquoi ces indignes foiblesses?
Voyons, voyons, Madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le Ciel a donnés contre moi.
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il en peut voir des taches dans ma vie.
Tout le tems qu'à mes jours il avoit destiné,
C'est vous & mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus in-
signe,

M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour peut-être, un jour il connoîtra sa faute,
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCENE VI.

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX,
CROMMER, GARDES, *Suite de la Duchesse.*

LE COMTE.

MAIS, Madame, il est tems que je songe à mourir,

On s'avance, & je vois sur ces tristes visages
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame, il faut
Pour contenter la Reine aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud ? Ah, Ciel ! quoi, pour toucher
votre ame,

La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame ;
Veuille le juste Ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire & de prospérités,
Et répandre sur vous tout l'éclat qu'à ma vie
Par un arrêt honteux ôte aujourd'hui l'envie.
Avancez, je vous suis. * Prenez soin de ses jours,
L'état où je la laisse a besoin de secours.

* (*Aune suivante de la Duchesse.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

L'APPROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide ?
 Prêt à sentir le coup , il demeure intrépide ?
 Et l'ingrat dédaignant mes bontés pour appui ,
 Peut nes'étonner pas , quand je tremble pour lui ;
 Ciel ! mais en lui parlant , as-tu bien su lui peindre
 Et tout ce que je puis & tout ce qu'il doit craindre ,
 Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent ?
 Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent ,
 Et que si l'imposture a pu se faire croire ,
 Il aime mieux périr que de trahir sa gloire.

ELISABETH.

Aux dépens de la mienne il veut , le lâche , il veut
 Montrer que sur sa Reine il connoît ce qu'il peut
 De cent crimes nouveaux fût sa fierté suivie ,
 Il sait que mon amour prendra soin de sa vie.
 Pour vaincre son orgueil prompt à tout employer

Jusque sur l'échafaud je voulois l'envoyer ,
Pour dernière espérance essayer le remède ;
Mais la honte est trop forte , il vaut mieux que je
cede ,

Que sur moi , sur ma gloire , un changement si
prompt

D'un arrêt mal donné fasse tomber l'affront.

Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même ,
Pour qui le conserver ? pour la Duchesse , il l'aime.

TILNEY.

La Duchesse ?

ELISABETH.

Oui, Suffolc fut un nom emprunté ,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.

La Duchesse l'aima ; mais sans m'être infidèle ,
Son hymen l'a fait voir , je ne me plains point d'elle ,
Ce fut pour l'empêcher , que courant au Palais ,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.

Quoique l'empotement ne fût pas légitime ,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime ?

Et l'Irlandois par lui , dit-on , favorisé ,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.

Il a des ennemis , l'imposture a ses ruses ,
Et quelquefois l'envie... Ah ! foible , tu l'excuses ?

Quand aucun attentat n'auroit noirci sa foi ,
Qu'il seroit innocent , peut-il l'être pour toi ?

N'est-il pas , n'est-il pas ce sujet téméraire
Qui faisant son malheur d'avoir trop su te plaire ,
S'obstine à préférer une honteuse fin

Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son
destin ?

C'en est trop , puisqu'il aime à périr qu'il périsse.

X ij

SCENE II.

ELISABETH, TILNEY, LADUCHESSE,

LADUCHESSE.

AH ! grace pour le Comte , on le mene au sup-
plice.

ELISABETH.

Au supplice ?

LADUCHESSE.

Oui , Madame , & je crains bien , hélas ?
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ELISABETH, à *Tilney*.

Qu'on l'empêche , cours , vole , & fais qu'on le
ramene.

Je veux , je veux qu'il vive.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

ENFIN, superbe Reine,
 Son invincible orgueil te réduit à céder,
 Sans qu'il demande rien tu veux tout accorder.
 Il vivra sans qu'il doive à la même priere
 Ces jours qu'il n'emploîra qu'à te rendre moins
 fiere,
 Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
 Où te porte un amour qu'il brave impunément.
 Tu n'es plus cette Reine autrefois grande, auguste :
 Ton cœur s'est fait esclave, obéis, il est juste.
 Cessez de soupirer, Duchesse, je me rends,
 Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.
 C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, Madame,
 Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
 Une secrette horreur me le fait pressentir.
 J'étois dans la prison d'où je l'ai vu sortir,
 La douleur qui des sens m'avoit ôté l'usage ,
 M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage ;
 Et ce qui doit sur-tout augmenter mon souci ,
 J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
 De votre cabinet, quand je me suis montrée ,

246 *Le Comte d'Essex ;*

Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit-là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le Comte , & prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise , & tel est de mon sort...

ELISABETH.

Ah ! si ses ennemis avoient hâté sa mort ,
Il n'est ressentiment ni vengeance assez prompte
Qui me pût...

SCENE VI.

ELISABETH , LA DUCHESSE ,
CECILE.

ELISABETH.

APPROCHEZ ; qu'avez-vous fait du Comte ?
On le mene à la mort , m'a-t-on dit.

CECILE.

Son trépas

Importe à votre gloire ainsi qu'à vos Etats ;
Et l'on ne peut trop-tôt prévenir par sa peine ,
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ELISABETH.

Ah ! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.

Quoi ! l'on fait que tremblante à souffrir qu'on
le donne ,

Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne ;
C'est moi sur cet Arrêt que l'on doit consulter ,
Et sans que je le signe , on l'ose exécuter.
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on l'arrête ;
S'il arrive trop tard , on paiera de sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire , à l'Etat ,
D'autre sang , mais plus vil , expiera l'attentat.

CECILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amère ;
Mais vous verrez bien-tôt qu'elle étoit nécessaire.

ELISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire ! Otez-vous de mes yeux ,
Lâche , dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre ,
Le Comte par sa mort vous laisse tout à craindre ;
Tremblez pour votre sang si l'on répand le sien.

CECILE.

Ayant fait mon devoir , je puis ne craindre rien ,
Madame ; & quand le terns vous aura fait con-
noître

Qu'en punissant le Comte on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidèle. . .

ELISABETH.

Il l'étoit moins que toi ,
Quit'armant contre lui t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise ;
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise ,
Tu m'en feras raison.

CECILE.

Ces violens éclats. . .

ELISABETH.

Va , sors de ma présence , & ne réplique pas.

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

DUCHESSE , on m'a trompée , & mon ame
interdite

Veut envain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur :
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur ,
L'arrêt si-tôt rendu , cette peine si prompte ,
Tout m'apprend , me fait voir l'innocence du
Comte ;

Et pour joindre à mes maux un tourment infini ,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs , mais trop vains remords ! Pour commencer
ma peine ,

Traitez-moi de rivale , & croyez votre haine ,
Condamnez , détestez ma barbare rigueur ;
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur ,
Et mes jaloux transports favorisant l'envie ,
Peut-être encor hélas ! vous coûteront sa vie.

SCENE VI.

ELISABETH, LA DUCHESSE,
TILNEY.

ELISABETH.

Quoi, déjà de retour ? As-tu tout arrêté ?
A-t-on reçu mon ordre ? Est-il exécuté ?

TILNEY.

Madame. . . .

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'est-ce donc ? Qu'a-t-on fait ?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELISABETH.

Par tes larmes ! je crains le plus grand des mal-
heurs ;

Ma flamme t'est connue , & tu verses des pleurs ?
Auroit-on , quand l'amour veut que le Comte ob-
tienne. . . .

Ne m'apprends point sa mort , si tu ne veux la
mienne.

Mais d'une ame égarée , inutile transport !
C'en sera fait sans doute.

TILNEY.

Oui , Madame.

250 *Le Comte d'Essex* ,

ELISABETH.

Et tu l'as pu souffrir ?

Il est mort,

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes ,
J'ai couru ; mais par-tout je n'ai vu que des larmes ,
Ses ennemis , Madame , ont tout précipité ,
Déjà ce triste arrêt étoit exécuté ;
Et sa perte si dure à votre ame affligée ,
Permise malgré vous , ne peut qu'être vengée.

ELISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse , à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaiguez-vous , éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je desiré.

LA DUCHESSE.

Je cede à la douleur , je ne puis le céder ,
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes
larmes ,
Qu'envain de mon amour il combattoit les char-
mes ,
Je vais pleurer ailleurs , après ces rudes coups ,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

L
Si to
Nor

H E

Mada
Le plu

Mais
Vous
Contr
Il fallo

SCENE VII.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte ne vit plus, O Reine, injuste Reine !
Si ton amour le perd , qu'eût pû faire ta haine !
Non, le plus fier tyran par le sang affermi. .

SCENE DERNIERE.

ELISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ELISABETH.

HÉ bien, c'en est donc fait ? Vous n'avez plus
d'ami.

SALSBURY.

Madame , vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand. .

ELISABETH.

Je le fais , & le fais à ma honte ;
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort ,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous , pour lui sauver la vie ,
Il falloit tout oser , vous m'auriez bien servie ;

252 *Le Comte d'Essex ;*

Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sûreté ?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue ,
Vous l'avez laissé faire , & vous m'avez perdue ,
Me faisant avertir de ce qui s'est passé ,
Vous nous sauviez tous deux.

S A L S B U R Y.

Hélas , qui l'eût pensé !
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace ,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous
tombiez ,
Quand mille cris confus vous font un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

E L I S A B E T H.

Ah ! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

S A L S B U R Y.

Pour moi sans me connoître ,
Tout plein de ma douleur , n'en étant plus le
maître ;
J'avance , & cours vers lui d'un pas précipité ,
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté :
Il me voit , il m'embrasse , & sans que rien l'é-
tonne ,
« Quoiqu'à tort, me dit-il, la Reine me soupçonne,
» Voyez-la de ma part , & lui faites savoir
» Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir ,
» Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
» Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.

» L

» Las de vivre , accablé des plus mortels ennuis ,
 » En courant à la mort , ce sont eux que je fuis :
 » Et s'il m'en peut rester quand je l'aurai soufferte,
 » C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,
 » Mes lâches ennemis lui feront éprouver » . . .

On ne lui donne pas le loisir d'achever.

On veut sur l'échafaud qu'il paroisse, il y monte ;
 Comme il se dit sans crime , il y paroît sans honte ,
 Et saluant le Peuple , il le voit tout en pleurs
 Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
 Je tâche cependant d'obtenir qu'on differe
 Tant que vous ayez su ce que l'on ose faire.
 Je pousse mille cris pour me faire écouter ;
 Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
 Il se met à genoux ; déjà le fer s'apprête ,
 D'un visage intrépide il présente sa tête ,
 Qui du tronc séparée . . .

ELISABETH.

Ah ! ne dites plus rien ,

Je le sens , son trépas sera suivi du mien.

Fiere de tant d'honneurs , c'est par lui que je
 regne ,

C'est par lui qu'il n'est rien où ma grandeur n'at-
 teigne ;

Par lui , par sa valeur ou tremblans ou défaits ,
 Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix ,
 Et j'ai pu me résoudre . . . Ah , remords inutile !

Il meurt , & par toi seule , ô Reine trop facile.

Après que tu dois tout à ses fameux exploits ,

De son sang pour l'Etat répandu tant de fois ,

Qui jamais eût pensé qu'un arrêt si funeste

Dût sur un échafaud faire verser le reste ?

Tome III.

Y

254 *Le Comte d'Essex, &c.*

Sur un échafaud, Ciel ! quelle horreur ! quel revers !

Allons, Comte, & du moins aux yeux de l'univers
Faisons que d'un infâme & rigoureux supplice,
Les honneurs du tombeau réparent l'injustice.
Si le Ciel à mes vœux peut se laisser toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

Fin du cinquieme & dernier Aëte.

JUGEMENT

SUR LA TRAGÉDIE

DU COMTE

D'ESSEX.

CETTE Tragédie est du nombre de celles qui soutiennent & qui font honneur à la Scene Françoisé, & elle mérite d'y tenir sa place. Le sujet en est grand, l'intrigue en est bien conduite & très-simple; les personnages bien peints & bien soutenus. Il n'y a pas un Rôle foible.

Il est vrai que le fond du Sujet appartenoit à un autre : Monsieur de la Calprenède l'avoit traité quarante ans auparavant, mais M. T. Corneille se le rendit propre par la nouvelle tournure sous laquelle il le présente.

Cette Piece fut d'abord critiquée : une douzaine de vers négligés fit dire que le Comte d'Essex seroit plus promptement condamné en France qu'il ne l'avoit été en Angleterre : cependant les grandes Assemblées continuerent; & il fut aisé à la célèbre Chammelé, qui jouoit le Rôle intéressant d'Eli-

256 *Jug. de la Tragédie, &c.*

fabeth, de faire couler des pleurs. On voulut imputer à M. T. Corneille d'avoir falsifié l'Histoire, parce qu'il ne s'étoit pas servi de l'incident d'une bague qu'on prétendoit avoir été donnée par la Reine à ce Comte, pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre; mais M. T. Corneille assuroit que cette Bague étoit de l'invention de M. de la Calprenède, & qu'il n'en avoit rien lu dans aucun Historien. De plus, c'est une particularité qu'un Auteur feroit bien en droit de supprimer, quand même il l'auroit trouvée dans l'Histoire.

Fin du Tome troisieme,